LeP

LE MAGASIN
DES
ENFANS.

Les deux voulumes, reliés, se vendent 6 francs.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE MAGASIN DES ENFANS,

OU

DIALOGUES

D'UNE SAGE GOUVERNANTE AVEC SES ÉLEVES;

Dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations de chacun. — On y représente les défauts de leur âge; l'on y montre de quelle manière on peut les en corriger; on s'applique autant à leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit. — On y donne un abrégé de l'Histoire Sacrée, de la Fable, de la Géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de Contes moraux, pour les amuser agréablement; et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années.

Par Madame LEPRINCE DE BEAUMONT.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de huit figures, et de deux cartes géographiques.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, No. 32.

1801.

De l'Imprimerie de POIGNÉE.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je me suis déterminée à donner cet ouvrage au public, je ne me suis point dissimulé les difficultés de mon entreprise. Il est tel par sa nature, qu'il doit déplaire à toutes les personnes formées, s'il est ce que j'ai prétendu le faire. Les difficultés que j'avais prévues, ont augmenté dans l'exécution; et plus de vingt fois je me suis vue sur le point de tout abandonner, par le désespoir de réussir. Je me faisais d'avance toutes les objections que me ferait le public, et j'en étais d'autant plus effrayée, que, malgré leur solidité apparente, je me trouvais dans la nécessité de n'y point avoir égard. J'achevai enfin de remplir la pénible tâche que je m'étais imposée, et pleine de défiance du succès, je communiquai mon manuscrit à un grand nombre de personnes. Quelle fut ma surprise! Plusieurs d'entr'elles, dont le goût éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avait assez amusées, pour n'avoir pu le quitter avant de l'avoir entièrement lu. Ce succès inespéré me découragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfans, me disais-je, j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusent

de mon ouvrage. Cette crainte m'en fit suspendre l'impression : il me fallait d'autres juges, et je les ai cherchés parmi mes écolières de tous les âges. Elles ont toutes lu mon manuscrit. L'enfant de 6 ans s'en est divertie aussi bien que celles de 10 et de 15. Plusieurs d'entr'elles, à qui je désespérais de faire naître le goût pour l'étude, en ont écouté la lecture avec une avidité qui ne me laisse rien à souhaiter, et qui me répond du succès. Je me suis convaincue absolument, par cette expérience, d'une chose que je soupçonnais. Le dégoût de la plupart des enfans pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains ; ils ne les comprennent pas, et de-là naît inévitablement l'ennui. Je n'excepte aucun ouvrage, quand je porte cette décision. Les miens, comme les autres, sont sujets à cet inconvénient ; et je suis contrainte de les refondre lorsque je veux les faire comprendre, non-seulement aux enfans du premier âge, mais même à ceux qui seraient capables de les comprendre parfaitement, s'ils étaient écrits en anglais. Une fille de 15 ans, qui commence à apprendre le français, a besoin d'un style aussi simple qu'une autre de 5 ans, qui lit dans sa langue maternelle. Qu'on juge par-là de l'ennui

que doivent donner aux pauvres enfans la lecture de la traduction de *Télémaque* et de *Gilblas*, auxquels on borne d'ordinaire toutes leurs lectures dans les écoles. Ces livres, qui sont des chef-d'œuvres en leur genre, sont pour eux à-peu-près comme du grec; aussi, ai-je trouvé en Angleterre plusieurs personnes qui ne pouvaient plus goûter ces ouvrages, parce qu'il leur était resté une impression fâcheuse de l'ennui qu'elles avaient éprouvé en les traduisant. On me dira : nous avons douze volumes de contes de fées, nos enfans peuvent les lire. A cela je réponds : outre que ces contes ont souvent des difficultés dans le style, ils sont toujours pernicieux pour les enfans, auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses et fausses. Comme j'avais résolu de m'approprier tout ce que je trouverais à mon usage dans les ouvrages des autres, j'ai relu avec attention ces contes; je n'en ai pas lu un seul que je pusse raccommoder selon mes vues; et j'avoue que j'ai trouvé les *Contes de la Mère l'Oie*, quelques puériles qu'ils soient, plus utiles aux enfans, que ceux qu'on a écrit dans un style plus relevé. Je trouve moyen de faire comprendre aux enfans, lorsqu'ils lisent *la Barbe-bleue*, les inconvéniens d'un mariage

fait par intérêt, les dangers de la curiosité, les malheurs qui peuvent arriver du peu de complaisance que l'on a pour les caprices d'un époux, l'inutilité du mensonge pour éviter le châtiment. En pourrais-je trouver autant dans les douze volumes que j'ai cités? le peu de morale qu'on y a fait entrer est noyé sous un merveilleux ridicule, parce qu'il n'est pas joint nécessairement à la fin qu'on doit offrir aux enfans; l'acquisition des vertus, la correction des vices.

Cette réflexion me conduit naturellement au but que doivent se proposer les personnes qui se consacrent à l'éducation des enfans: *Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur.* Tout ce qu'on dit aux enfans, tout ce qu'on écrit pour eux, tout ce qui s'offre à leurs yeux, doit tendre à cette fin, ou y être amené adroitement par un habile maître. Si mon ouvrage est conforme à ces vues, s'il les remplit, il est suffisant pour donner une bonne éducation: entrons dans le détail. Tout le monde convient que la correction des mœurs est le principal point de l'éducation. On répète continuellement aux enfans, rien n'est plus vilain que de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmand, désobéissant, etc. Qui ne

croirait que ces vices sont très-rares dans le monde, eu égard aux soins qu'on se donne pour en éloigner les enfans ? Ils devraient les avoir en horreur, et ils les y auraient effectivement, si, au lieu de faire entrer les maximes qu'on leur a débitées à ce sujet dans leur mémoire, on les avait fait pénétrer jusqu'à leur raison. Toutes nos fautes viennent de deux sources ; ou de la fausseté de nos idées, ou du défaut de conviction, et ces deux sources de nos malheurs ont leur origine dans notre éducation. Les termes me manquent pour exprimer ce que je sens, et ce que l'expérience me découvre tous les jours. Qu'on me permette donc de me faire entendre comme je pourrai ; et qu'on excuse mes fautes.

Je disais l'autre jour d'une dame de 16 ans, qu'on pourrait la comparer à une jeune mariée qui, en entrant dans la maison de son mari, qui est la sienne, établirait son domicile auprès d'une fenêtre, pour ne rien perdre de ce qui se passerait dans la rue. Si on demandait à cette dame, au bout de deux ans : de quelle couleur sont vos meubles, instruisez-nous des sujets des tableaux qui sont dans votre maison, comment en a-t-on distribué les appartemens ? et qu'elle répondit : Je ne sais rien de toutes ces choses ; mais en récompense

je puis vous détailler les carosses qui passent tous les jours dans ce quartier, le nombre de domestiques qui suivent les chaises, les habits de celles qui les remplissent. Cette dame serait une extravagante, me répondit mon écolière; et nous sommes toutes des extravagantes, ajoutai-je. Notre ame passe sa vie à la fenêtre, c'est-à-dire, qu'elle ne s'occupe que des choses qui frappent ses sens, et qu'elle ignore absolument ce qui est au-dedans d'elle-même, dans sa propre maison. D'où vient cela? d'une mauvaise habitude, prise dans la jeunesse. On s'occupe à attirer l'ame des enfans aux fenêtres; on en fait des êtres parlans, écoutans, regardans, et on ne réfléchit pas qu'il faudrait en faire des êtres pensans. Ce défaut est sur-tout celui des personnes du sexe, et il n'est pas possible d'imaginer ce qu'il m'en coûte pour l'extirper. Que de stratagêmes pour exciter la curiosité de se connaître soi-même! Combien de soins pour piquer la vanité, en exposant aux jeunes personnes la profondeur, la honte de leur ignorance, de leurs préjugés, de leurs sottises! J'en ai vu souvent pleurer de dépit en se voyant peintes au naturel. C'était quelque chose, mais ce n'était pas tout; il fallait après cela extirper la paresse, qui, sous l'habit de la

modestie, du découragement, travaillait à leur persuader qu'elles manquaient du génie nécessaire pour réfléchir, ou que cet exercice était trop pénible. Il fallait lutter contre la dissipation perpétuelle à laquelle on livre les jeunes personnes à Londres, où une fille de dix ans s'excuse gravement, sur ses grandes occupations, de ne pouvoir remplir la tâche dont elle s'était chargée. Malgré tous ces obstacles, je commence à recueillir le fruit de mon travail. Je ne dis rien à mes écolières, que je ne les assujétisse à me prouver, par des raisons sans répliques, s'il est vrai ou faux, et par-là elles reconnaissent assez facilement une contradiction dans un principe spécieusement présenté; elles m'écrivent leurs jugemens sur ce qu'elles lisent, me disputent une vérité jusqu'à ce que je la leur aye prouvée, et ne se rendent qu'à l'évidence. Celles que j'ai commencées, déja formées, font des progrès très-lents dans cette science; mais j'en ai quelques-unes depuis leur première enfance, et celles-là sont frappées d'une contradiction, comme l'oreille d'un bon musicien est frappée d'une dissonance. D'où vient cela? des soins que j'ai pris de leur former un esprit juste, et ce que j'ai fait, tout le monde peut le faire. Dès l'âge de

trois ans, il faut nourrir l'esprit des enfans du vrai, le leur faire digérer; travailler, non à vous soumettre leur esprit, à subjuguer leurs lumières pour leur faire adopter les vôtres, mais à les soumettre à l'empire de la raison. Il faut les convaincre incontestablement de la nécessité de pratiquer ce que vous exigez, et vous les verrez se livrer de bon cœur à tout ce que la raison leur ordonne. Nous avons pour cela deux moyens, la religion et la raison : il ne faut jamais séparer ces deux choses; je me flatte de les avoir unies dans le Magasin des Enfans. En faisant réciter aux enfans l'Histoire Sainte, j'ai eu soin de leur donner des preuves, à portée de leur raison, de la divinité de cette écriture. J'ai tâché ensuite de leur y faire trouver des motifs capables d'exciter leur obéissance. Un Dieu bienfaiteur, ami de la vertu, vengeur du crime, tout-puissant pour récompenser l'une et punir l'autre; voilà ce que leurs réflexions et celles de la gouvernante mettent à tous momens sous leurs yeux. Je n'ai rien oublié pour leur montrer la conformité des maximes de ce livre divin avec leurs lumières naturelles, et j'ai fini par les convaincre, qu'indépendamment d'une autre vie, d'un bonheur, ou d'un châtiment futur, leur

bien être en cette vie dépend de leur docilité à suivre ces maximes. En changeant de discours, je n'ai point changé d'objet. Mes contes tendent au même but, tout y ramène les enfans, et j'ai lieu d'espérer qu'à force de répéter les mêmes vérités sous des formes diverses, elles s'inculqueront chez eux d'une manière ineffaçable. Si je réussis, je n'ai plus rien à desirer pour l'éducation.

Il me reste à répondre à quelques objections, que l'on me fera sans doute. Pourquoi avez-vous retranché quelques histoires de la Sainte Ecriture ? A cela je réponds : j'en ai retranché quelques-unes, par respect pour l'innocence des enfans ; je n'avais garde d'exciter leur curiosité sur cette matière. Je sais qu'ils sont à portée de les lire tous les jours dans la Bible, et je ne voudrais pas même les leur faire passer, crainte de faire naître chez eux cette curiosité que je crains ; mais je m'efforcerais de la mettre en défaut, par une explication naturelle, qui leur donnerait le change sans faire naître leurs soupçons. Ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, dans lequel il n'est pas permis d'omettre un seul mot. C'est à titre d'amusement que je présente cette histoire aux enfans. Il ne faut pas qu'ils soupçonnent que je veux les instruire ; ce motif m'a autori-

sée à retrancher tout ce qui pourrait les ennuyer. N'ai-je pas le même privilège pour les choses que je regarde comme dangereuses pour les mœurs ? Quelles réflexions mes écolières eussent-elles faites sur cet endroit de l'histoire sainte, où Jacob, sans respect pour la vérité, trompe son père sous l'habit et le nom d'Esaü ? Elles en auraient conclu, qu'un honnête homme peut mentir en quelques occasions, et qu'on exagère à leur égard l'horreur du mensonge, pour leur en donner de l'éloignement. Je ne cite que cet exemple. Il en est plusieurs autres que je ne puis me permettre de citer, par la raison qui m'a engagée à les omettre : c'est qu'il est dangereux d'exciter trop la curiosité.

D'autres trouveront que j'ai eu tort de parler aux enfans, de choses qu'ils supposeront au-dessus de leur portée, de choses qu'ils prétendent que les femmes mêmes doivent toujours ignorer. Qu'ont-elles besoin, me diront-ils, de connaître la différence de leurs ames d'avec celles des animaux ? Elles croient cette vérité et mille autres, sur la foi d'autrui : elles ne sont pas faites pour en savoir davantage. On dirait que vous prétendez en faire des logiciennes, des philosophes. Et vous en feriez volontiers des automates, leur répondrai-je. Certainement,

j'ai dessein d'en faire des logiciennes et même des philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. Si je n'avais pas l'espoir de parvenir à cette fin, je renoncerais dès ce moment à écrire et à enseigner. Il est assez de personnes capables de faire entrer dans la mémoire des enfans, quelques milliers de mots qu'ils ignorent, les règles du langage et plusieurs autres connaissances à-peu-près aussi importantes : je ne regarde l'étude de la langue française, par rapport à mes écolières, que comme un moyen qui m'est offert par la providence pour leur former l'esprit et le cœur. Je me flatte que mes écolières y feront de rapides progrès, ainsi que dans les autres études auxquelles on les assujettit. Je travaille pour le maître de danse, de musique, etc. Les autres enfans apprennent ces choses avec dégoût, parce qu'on les y oblige ; je prétends que mes élèves s'y appliquent par principes, parce qu'elles seront convaincues qu'il n'y a de vrai bonheur, qu'à bien remplir son devoir ; que le devoir le plus sacré des personnes de leur âge, est l'obéissance à leurs parens et à leurs maîtres ; qu'en leur obéissant ils obéissent à Dieu, dont ils tiennent la place : plus d'actions indifférentes pour des

enfans à qui l'on aura le bonheur d'inculquer ce principe, plus d'exercices négligés. Les mêmes motifs, qui auront produit leur application, leur docilité dans l'enfance, les affectionneront à leurs devoirs dans un âge plus avancé. La philosophe sacrifiera le dégoût que produisent chez elle les détails domestiques au devoir qui lui fait une loi de s'en charger. Parfaitement convaincue que son bonheur et sa gloire en cette vie et en l'autre, consistent à remplir les obligations de son état, elle les étudiera sans cesse, et les remplira avec la même exactitude, conformes ou non à ses propres penchans et inclinations ; et cette facilité à pratiquer tout ce qu'elle doit, elle la tirera de l'heureuse habitude de réfléchir.

Voilà quels sont les fruits précieux de la méthode que je veux suivre, et que je propose pour l'éducation: j'espère que chez une nation aussi éclairée que l'anglaise, le peu que je viens de dire suffit pour répondre à l'objection qu'on m'a faite, et pour convaincre les parens de la nécessité de changer la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour.

A quoi doit-on attribuer le progrès du commerce en Angleterre ? à la destruction du préjugé, qui fait regarder le commerce comme une profession in-

digne de la noblesse. Un négociant honnête et laborieux peut prétendre à tout. Le duc, le comte, ne rougissent point de s'allier avec lui, de le traiter avec distinction, de lui montrer des égards. Les motifs les plus puissans sur l'esprit de l'homme se réunissent donc pour faire fleurir le commerce, l'intérêt et l'amour propre. Il conduit à la fortune et à la considération. L'anglais fait plus; l'agriculture conduit au même but, lorsqu'on se distingue en la faisant fleurir. Un fermier, qui a su s'enrichir par son industrie, a rang parmi les gentilshommes. Le lord l'admet à sa table, à son amitié, à ses plaisirs. Si j'étais distributrice des marques d'honneur, je ne balancerais pas à accorder une statue au premier homme qui a eu le courage de s'élever au-dessus du préjugé ridicule qui fait mépriser le commerce et l'agriculture : cet homme a plus fait pour son pays, que s'il eût gagné dix batailles. Il a fait jaillir des sources abondantes de richesses réelles.

L'avancement de tous les arts utiles dépend donc des grands. Une profession sera plus ou moins suivie, cultivée, perfectionnée, selon qu'elle procurera la fortune et la considération. Mais remarquez que chez les ames nobles, cette dernière l'emporte de beaucoup sur

l'autre. En vain prodigueriez-vous les récompenses à ceux qui pensent bien, si vous leur refusez les égards ; ils vous diront : payez-moi la moitié moins et marquez moi plus de considération. Si cela convient en général à tous les arts libéraux, on peut sur-tout le dire par rapport à celui qui dirige l'éducation. Une personne capable de la donner, a l'ame délicate, pleine de respect pour le grand emploi auquel elle s'est consacrée, elle s'attend au juste tribut d'estime que méritent les efforts qu'elle fait pour le remplir dignement. Si vous manquez à ce juste devoir, fût-elle accablée de vos bienfaits, elle gémira sous le poids de vos mépris apparens, et sacrifiera l'abondance humiliante que les premiers lui procurent. Je dis vos mépris apparens ; je sais que chez la plupart ces sentimens ne règlent pas la conduite. Je ne puis me persuader qu'une mère fût assez insensée pour confier ses enfans à une personne pour laquelle elle n'aurait pas une estime particulière ; ce serait le comble de l'extravagance.

Je suppose dans une jeune personne un égal talent pour la musique et pour l'éducation. Indécise auquel de ces arts elle donnera la préférence, elle examine lequel des deux lui procurera le plus

d'avantages. Elle voit d'un côté l'humble gouvernante reléguée à la seconde table, condamnée à manger avec le valet-de-chambre de milord, qui était laquais il y a quatre jours, pendant que l'actrice brillante et applaudie, est admise à la table des maîtres, et qu'on regarde comme une bonne fortune l'avantage de l'avoir. Que voulez-vous que pense cette jeune personne? Elle n'aura garde d'imaginer comme moi, que malgré les apparences, la maîtresse de la maison estime la gouvernante plus que la chanteuse, à laquelle certainement elle ne confierait pas sa fille. Elle croira tout uniment ce que les apparences lui montreront, et conséquemment se déterminera pour la musique. Ce que je suppose, combien de fois est-il arrivé? Combien de fois arrivera-t-il encore? Pères et mères, réformez votre conduite, ou décidez-vous à n'avoir que des gens sans sentimens pour élever vos enfans. La plus affreuse indigence vous procurera par hasard quelques personnes dignes de cet emploi; mais soyez sûrs que le point de vue le plus intéressant pour elles en entrant dans vos maisons, sera celui d'être en état d'en sortir bien vîte, pour se dérober aux mépris dont elles sont accablées.

Quelques efforts que j'aye faits pour rendre cet ouvrage intelligible aux enfans, il s'en trouvera, sans doute, dont l'esprit trop borné aura peine à le comprendre. Je prie les personnes chargées du soin de leur éducation, de suppléer à ce qui manque à mon travail; qu'elles refondent ce qu'elles trouveront obscur; qu'elles le traduisent, l'abrègent et le tournent de tant de côtés, qu'il s'en trouve un qui soit à la portée de leurs élèves. Que les difficultés ne les arrêtent point; une expérience de trente ans m'autorise à leur répondre du succès. Je puis les assurer avec vérité, que depuis un grand nombre d'années, je n'ai pas trouvé un seul enfant incurable, soit du côté du génie, soit du côté des mœurs: cependant j'ai employé vingt de ces années aux écoles gratuites, c'est-à-dire, que j'ai vécu parmi les enfans des pauvres, dont l'éducation grossière m'offrait moins de ressources. Que ne doit-on pas espérer de ceux qui ont, outre le secours des maîtres, les bons exemples d'une famille honnête et aisée, dans laquelle on doit trouver, par succession, des sentimens plus relevés? Je puis dire avec vérité, que les Anglais naissent vertueux. Depuis dix ans que j'enseigne à Londres, je trouve les dispositions les plus heureuses. Il est

peu d'hommes ici, même parmi les plus méchans, qui n'aient reçu de la nature, un fonds qu'il ne s'agissait que de cultiver pour le rendre bon. En un mot, dans les autres contrées, l'éducation corrige la nature; dans celle-ci, l'éducation la gâte; et pour la rendre bonne, il s'agit moins de changer les dispositions des enfans, que de les conserver telles qu'on les trouve.

NOMS

Des DAMES *qui paraîtront dans dialogues.*

Mademoiselle BONNE, gouvernante ladi SENSÉE.

Ladi SENSÉE, âgée de 12 ans.

Ladi SPIRITUELLE, âgée de 12 ans.

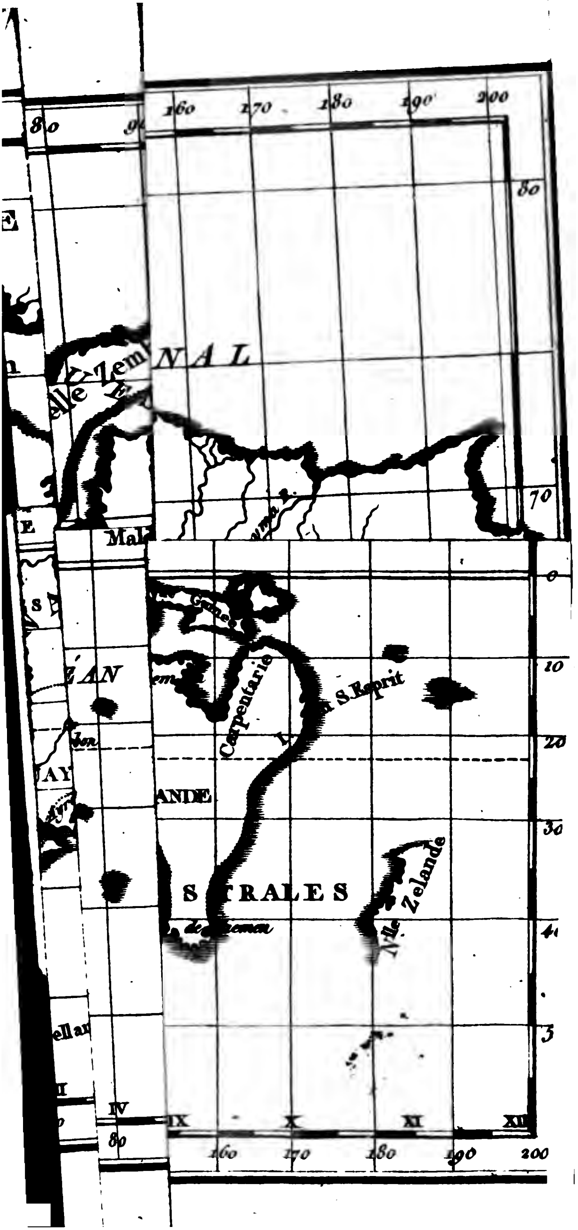
Ladi MARY, âgée de 5 ans.

Ladi CHARLOTTE, âgée de 7 ans.

Miss MOLLY, âgée de 7 ans.

Ladi BABIOLE, âgée de 10 ans.

Ladi TEMPÊTE, âgée de 13 ans.



NAL
Nelle Zemble
Carpentarie
S. Esprit
ANDE
S TRALES
Nlle Zelande

g

VI

3

LE MAGASIN DES ENFANS.

Ier. DIALOGUE.

Ladi Babiole *entrant chez Ladi* Sensée.

BONJOUR, ma bonne amie ; je suis charmée de pouvoir passer l'après-dînée avec vous : on m'a dit que vous aviez reçu de Paris la plus jolie poupée du monde : ah ! que nous allons nous divertir !

LADI SENSÉE.

Volontiers, ma chère ; je suis bien aise d'avoir quelque chose qui vous amuse : mais on frappe ; c'est sans doute ladi Spirituelle ; elle m'a fait dire qu'elle viendrait prendre le thé avec moi.

LADI SPIRITUELLE.

Bonjour, mesdames, je.... mais, Dieu me pardonne, je crois que ladi Sensée se joue avec une poupée : ah !... (*elle rit*) et fi donc, ma chère ; je vous croyais raisonnable ; vous avez douze ans, et vous jouez encore !

LADI BABIOLE.

Mais, madame, est-ce qu'il y a du mal à jouer quand on a douze ans ? Il me semble que je vous ai vu plusieurs poupées, il n'y a pas long-tems.

LADI SPIRITUELLE.

Il y a plus de six mois que j'ai jeté toutes ces choses dans le feu ; j'ai prié papa de me donner tout l'argent qu'il employait à ces bagatelles, pour acheter des livres, et payer toutes sortes de maîtres.

LADI BABIOLE.

Je ne suis point de votre goût. Si j'étais la maîtresse, au lieu de donner deux guinées par mois à mon maître de géographie, je ferais venir de Paris les plus jolies choses du monde ; cela m'a-

muserait beaucoup; aulieu que cet homme m'ennuie à la mort : quand je le vois, je ne puis m'empêcher de bâiller à tous momens : il le dit à maman, on me gronde, et cela fait que je hais encore davantage le maître et la géographie.

LADI SPIRITUELLE.

Vous n'aimez donc pas à lire des histoires.

LADI BABIOLE.

Non, en vérité, ma chère ; il faut cependant que je lise ; car, papa le veut; mais quand je serai grande, et que je pourrai faire ce que je voudrai, je vous assure que je ne lirai jamais.

LADI SPIRITUELLE.

Vous serez donc une sotte toute votre vie, et vous ne serez jamais aimable. Ecoutez ; je vais vous dire ce qui m'a dégoûté des poupées. Pendant que nous étions à la campagne cet été, il venait plusieurs dames chez nous. Il y en avait deux qui étaient laides, mais si laides, qu'elles faisaient peur. Et bien, papa

était charmé quand elles venaient nous voir : il disait qu'elles étaient aimables ; cela me surprenait, car je croyais qu'il fallait être belle pour être aimable : mais je fus bien plus surprise; vous connaissez miladi Loucy, qui est si belle ; papa ne pouvait la souffrir ; il disait que c'était une statue, un automate, qu'elle n'avait point d'ame : je ne savais ce que celà voulait dire. Un jour ces deux dames qui sont si laides étaient avec moi, je leur ai demandé quelle différence il y avait d'elles à miladi Loucy ? Vraiment, ma chère, m'ont-elles répondu, vous devez le voir ; elle est belle, et nous sommes laides. Je le sais bien, leur ai-je dit, mon papa répète cela tous les jours ; mais il dit aussi que vous êtes aimables, et qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est une belle statue, un automate. Je ne sais pas ce que c'est qu'un automate ; mais je croyais qu'une statue était de pierre ou de bois : d'ailleurs je croyais qu'on ne pouvait pas vivre sans ame, cependant il dit que

miladi Loucy n'en a point. Ces deux dames ont ri ; et après cela, elles m'ont dit qu'une femme était aimable quand elle avait de l'esprit ; et qu'on appelait les sottes, des statues, ou des automates ; parce qu'un automate était une machine qui marchait, jouait de la flûte, et faisait plusieurs autres choses, quoiqu'il ne fût qu'une statue, faite d'un morceau de bois, qui n'avait point d'ame, et qui ne pensait pas, et que les sottes parlaient, marchaient, et faisaient tout sans penser, comme l'automate. Ah ! mesdames, leur ai-je dit, enseignez-moi comment il faut faire pour apprendre à penser ; je serais bien fâchée d'être un automate. Où avez-vous pris votre esprit, qui vous rend aimables, malgré votre visage ! Nous l'avons pris dans les livres, m'ont-elles répondu, en nous appliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. Depuis ce tems, j'ai tout quitté pour travailler à acquérir de l'esprit ; et j'en ai déja beaucoup, car tout le monde le dit ;

mais j'en veux avoir encore davantage, et pour cela je lis toute la journée.

LADI BABIOLE.

Je vous prie, dites-moi, ma chère, à quoi cela est-il bon d'avoir tant d'esprit ?

LADI SPIRITUELLE.

A quoi cela est bon ! à mille choses. L'année passée je m'ennuyais à l'assemblée de papa, on me traitait comme une petite fille ; à présent tout le monde me parle, et je parle aussi ; on dit à tout moment, que j'ai de l'esprit comme un ange. L'autre jour je fus chez milord C.... qui a beaucoup de tableaux ; il y avait plusieurs dames qui demandaient ce qu'ils signifiaient, je me mis à rire, et milord qui sait que j'ai lu les Métamorphoses, me demanda si je connaissais les sujets de ces tableaux ; je les expliquai tous ; on m'admira, et c'est un grand plaisir d'être louée, admirée. Et puis, j'ai le plaisir de me moquer des ignorantes, et de rire des bêtises qu'elles

qu'elles disent à tous momens : cela m'amuse beaucoup plus qu'une poupée.

LADI BABIOLE.

Et bien, madame, j'aime mieux être ignorante que méchante. Si l'esprit ne sert qu'à se moquer des autres, je ne me soucie pas d'en avoir. Qu'en pensez-vous, ladi Sensée? On dit que vous étudiez beaucoup; est-ce aussi pour vous moquer de celles qui, comme moi, n'ont point d'esprit?

LADI SENSÉE.

Non, ma chère; j'étudie parce que cela m'amuse et m'instruit; et j'espère que cela me rendra bonne, quand je serai grande.

LADI SPIRITUELLE.

Puisque l'étude vous divertit, pourquoi gardez-vous encore des poupées?

LADI SENSÉE.

Pour amuser mes bonnes amies; je suis si contente quand je puis leur faire plaisir!

LADI BABIOLE.

Je vous suis bien obligée, ma chère; gardez votre poupée pour moi, et quand je n'aimerai plus à jouer, je viendrai étudier avec vous, pour apprendre à être bonne; car vous l'êtes beaucoup.

LADI SENSÉE.

Si vous voulez, mesdames, nous passerons dans la chambre de mademoiselle Bonne, ma gouvernante: elle nous attend pour prendre le thé avec elle.

IIe. DIALOGUE.

Entre Ladi Spirituelle *et Ladi* Sensée.

LADI SPIRITUELLE.

JE suis bien fâchée, ma bonne amie, et je viens vous conter le sujet de mon chagrin.

LADI SENSÉE.

Qu'avez-vous, ma chère? on dirait que vous avez pleuré: vous avez les yeux rouges.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai pleuré toute la matinée, et j'ai encore grande envie. Je vous dis l'autre jour que je lisais beaucoup, po avoir de l'esprit et me faire louer : bien, je ne veux plus lire : je veux je mes livres et mes cartes de géograpl dans le feu.

LADI SENSÉE.

Donnez-les-moi plutôt, ma chè mais dites-moi donc, pourquoi ne aimez-vous plus ?

LADI SPIRITUELLE.

Je vais vous conter ce qui m'est arr ce matin : vous verrez que j'ai rai d'être fâchée contre mon esprit et c tre mes livres qui me l'ont donné.

Milord B.... et son frère sont ve déjeûner chez nous. Ils étaient dan salle, en attendant papa qui lisait lettres. Aussi-tôt que j'ai su que mil était en bas, je me suis empressée descendre, parce que j'aime beauc à être avec lui : il me dit toujours

je suis aimable, spirituelle, savante, et mille autres jolies choses. Quand j'ai été près de la porte, j'ai entendu qu'il parlait de moi, et je me suis arrêtée pour l'écouter. Le traître ! ah, ma chère ! je ne puis m'empêcher de pleurer encore, quand je pense à ce qu'il disait de moi ; c'est un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société : dire que je serai la peste ! entendez-vous, ma chère, c'est la plus vilaine chose du monde. Il disait encore, que j'ai de l'orgueil comme un démon ; que je suis railleuse, moqueuse, qu'il vaudrait mieux que je fusse bien ignorante, que de continuer à m'instruire, parce que cela acheverait de me gâter, en augmentant ma vanité. Ensuite il a parlé de vous. Elle est bien aimable, a-t-il dit : elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit est à propos ; et je donnerais toute chose au monde, pour avoir un enfant de son caractère. Il allait encore dire quelque chose, mais il a entendu monter papa et s'est tu ; et moi, je me suis

sauvée dans ma chambre pour pleurer. On m'a appelée pour déjeûner; mais j'ai dit que j'avais la colique, pour ne pas voir ce vilain homme, qui dit d'une façon, et qui pense de l'autre. Après dîner, j'ai demandé à maman la permission de venir vous voir, pour vous dire tout cela, et vous demander comment vous faites, pour avoir de l'esprit sans être une peste, une orgueilleuse.

LADI SENSÉE.

En vérité, ma chère, je ne sais que vous dire; je crois pourtant, si je suis bonne, que j'en ai l'obligation à ma gouvernante. Elle me dit toujours, qu'il y a deux sortes d'esprit: l'un, qui ne sert qu'à nous faire haïr et mépriser de tout le monde: l'autre qui rend aimable, douce, vertueuse, et qui engage les personnes qui nous connaissent à dire du bien de nous; et quand j'ai le mauvais esprit, elle me corrige.

LADI SPIRITUELLE.

Apparemment que j'ai le mauvais esprit; qu'en pensez-vous, ma chère?...

Vous ne voulez pas me répondre; ne craignez point de me fâcher, je vous aime trop pour cela.

LADI SENSÉE.

Puisque vous le voulez, je vous dirai ce que je pense; vous n'avez pas le bon esprit, mais ce n'est pas votre faute; personne ne vous a jamais appris qu'il y en avait deux, et je suis sure que vous vous corrigerez, quand on vous aura dit comment il faut faire pour cela.

LADI SPIRITUELLE.

Vous êtes bien bonne de m'excuser; je vous assure que vous avez raison; je veux me corriger; mais j'ai peur de ne pouvoir y réussir. Si vous vouliez prier votre gouvernante de m'apprendre comment je dois faire, je vous aurais bien de l'obligation.

LADI SENSÉE.

Je suis sure qu'elle le fera avec beaucoup de plaisir. Elle n'est jamais si contente, que lorsqu'elle trouve des jeunes dames de bonne volonté, qui veulent

devenir habiles et vertueuses : elle a déja engagé quelques-unes de mes amies, à venir passer l'après-dînée avec moi trois fois la semaine, pour nous instruire en nous amusant. Je lui dirai que vous souhaitez être de cette partie. Ne pensez-vous pas ainsi ?

LADI SPIRITUELLE.

De tout mon cœur : vous n'aurez qu'à m'avertir quand vous voudrez commencer, je viendrai des premières.

IIIe. DIALOGUE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Mademoiselle Bonne, *Ladi* Sensée, *Ladi* Spirituelle, *Ladi* Mary, *Ladi* Charlotte, *Miss* Molly.

LADY MARY.

BONJOUR, mademoiselle Bonne. Ladi Sensée m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, et comme j'aime les contes à la folie, je viens vous prier de m'en dire un.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, je sais de jolis contes, de belles histoires, et je vous en raconterai tant que vous voudrez.

LADI MARY.

Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire ?

MADEM. BONNE.

Une histoire est une chose vraie, et un conte, c'est une chose fausse, qu'on écrit, qu'on raconte pour amuser les jeunes gens.

LADI MARY.

Mais, ceux qui font ces contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

LADI MARY.

Je vous prie, dites-moi un conte et une histoire, afin que je juge quel sera le plus joli des deux.

MADEM. BONNE.

Volontiers, madame, je vous donnerai une belle histoire pour lire; et vous l'apprendrez par cœur, et je vous raconterai un joli conte.

LADI CHARLOTTE.

Et moi, ma Bonne, est-ce que vous ne me donnerez rien à lire?

MADEM. BONNE.

Pardonnez-moi, mes bons enfans, vous aurez chacune une histoire, comme de grandes filles; mais auparavant, je veux dire à ladi Mary le conte que je lui ai promis, écoutez bien.

Le Prince CHÉRI, Conte.

Il y avait une fois un roi, qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient *le roi bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit: puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. Il porta ce petit lapin dans son pa-

lais, et lui fit donner une jolie petite maison, et de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame : elle n'avait point d'habit d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme la neige, et au lieu de coîffure, elle avait une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car sa porte était fermée, et il ne savait pas comment elle était entrée. Elle lui dit : je suis la fée Candide : je passais dans le bois pendant que vous chassiez ; et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras ; car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes, en ont encore plus pour les hommes ; et si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me de-

mander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder.

Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, et pour cela, on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. De bon cœur, lui dit la fée : je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. Je ne desire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi ; mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant ? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. Vous avez bien raison, lui dit Candide, mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui : il faut qu'il

travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut peu de tems après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent pour le sauver, si ces choses étaient capables de changer l'ordre du destin. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies; et pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. En même-tems, elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et lui dit: Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants: toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt; mais si malgré sa piqûre, vous conti-

nuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. En finissant ces paroles, Candide disparut, et laissa Chéri fort étonné. Il fut quelque tems si sage, que la bague ne le piquait point du tout; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portait celui d'*Heureux*. Quelque tems après, il fut à la chasse, et il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur; il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt; mais comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne Bibi vint à lui en sautant pour le caresser; il lui dit : retire-toi, je ne suis plus d'humeur de recevoir tes caresses. La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit pour l'obliger au moins à la regarder; cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua, comme si c'eût été une épingle : il fut bien étonné, et s'assit

tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même, je crois que la fée se moque de moi; quel grand mal ai-je fait pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune? à quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien.

Je ne me moque pas de vous, dit une voix qui répondait à la pensée de Chéri, vous avez fait trois fautes au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, et que vous croyez que les bêtes et les hommes sont faits pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal; et puis, vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais si c'était une chose raisonnable et permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais en ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un

homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger ; mais il ne tint pas parole. Il avait été élevé par une sotte nourrice, qui l'avait gâté quand il était petit. S'il voulait avoir une chose, il n'avait qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui donnait tout ce qu'il demandait, et cela l'avait rendu opiniâtre. Elle lui disait aussi depuis le matin jusqu'au soir, qu'il serait roi un jour, et que les rois étaient fort heureux, parce que tous les hommes devaient leur obéir, les respecter, et qu'on ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient. Quand Chéri avait été grand garçon et raisonnable, il avait bien connu qu'il n'y avait rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avait fait quelques efforts pour se corriger ; mais il avait pris la mauvaise habitude de tous ces défauts ; et une mauvaise habitude est bien diffi-

cile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleurait de dépit quand il avait fait une faute, et il disait : Je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère et mon orgueil : si on m'avait corrigé quand j'étais jeune, je n'aurais pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquait bien souvent, quelquefois il s'arrêtait tout court, d'autres fois il continuait ; et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle ne le piquait qu'un peu pour une légère faute ; mais quand il était méchant, le sang sortait de son doigt. A la fin cela l'impatienta, et voulant être mauvais tout à son aise, il jeta sa bague. Il se crut le plus heureux de tous les hommes, quand il se vit débarrassé de ses piqûres. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venaient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très-méchant, et que personne ne pouvait plus le souffrir.

Un jour que Chéri était à la promenade, il vit une fille qui était si belle ;

qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommait Zélie, et elle était aussi sage que belle. Chéri crut que Zélie se croirait fort heureuse de devenir une grande reine, mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : Sire, je ne suis qu'une bergère, je n'ai point de fortune, mais malgré cela je ne vous épouserai jamais. Est-ce que je vous déplais, lui demanda Chéri, un peu ému ? Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire, fort beau ; mais que me serviraient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions que je vous verrais faire chaque jour, me forçaient à vous mépriser et à vous haïr. Chéri se mit fort en colère contre Zélie, et commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avait montré ; mais, comme il l'aimait, il ne pouvait se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri,

il y avait son frère de lait, auquel il avait donné toute sa confiance : cet homme, qui avait les inclinations aussi basses que sa naissance, flattait les passions de son maître, et lui donnait de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait souffrir le mépris de Zélie, et qu'il était résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il fallait être vertueux pour lui plaire ; ce méchant homme lui dit : vous êtes bien bon de vouloir vous gêner pour une petite fille ; si j'étais à votre place, ajouta-t-il, je la forcerais bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, et qu'il serait honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère, qui serait trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain et à l'eau ; mettez-la dans une prison, et si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourmens, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous

serez déshonoré, si l'on sait qu'une simple fille vous résiste : et tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré, si je fais mourir une innocente ; car, enfin, Zélie n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent, quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident ; mais je suppose que vous commettiez une injustice ; il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect, et de vous contredire. Le courtisan prenait Chéri par son faible ; et la crainte de voir diminuer son autorité, fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avait donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, et de la maltraiter, si elle continuait de refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignait encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi mé-

chans que lui, pour faire la débauche avec le roi : ils soupèrent ensemble, et ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper ils excitèrent sa colère contre Zélie, et lui firent tant de honte de la faiblesse qu'il avait eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il allait la faire obéir, ou qu'il la ferait vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri étant entré dans la chambre où était cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver ; car il avait la clef dans sa poche. Il était dans une colère épouvantable, et jurait de se venger sur tous ceux qu'il soupçonnerait d'avoir aidé Zélie à s'échapper. Ses confidens l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère, pour perdre un seigneur qui avait été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avait pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts ; car il l'aimait comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remerciait ;

ensuite il s'impatienta d'être contredit, et puis il pensa que c'était par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvait des défauts, pendant que tout le monde lui donnait des louages. Il lui commanda donc de se retirer de la cour; mais, malgré cet ordre, il disait de tems en tems que c'était un honnête homme; qu'il ne l'aimait plus, mais qu'il l'estimait malgré lui-même. Les confidens craignaient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, et ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'était le nom de ce digne homme) s'était vanté de rendre la liberté à Zélie; trois hommes corrompus par des présens, dirent qu'ils avaient ouï tenir ce discours à Suliman; et le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait, d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ses ordres, Chéri se retira dans sa chambre; mais

à peine y fut-il entré, que la terre trembla; il fit un grand coup de tonnerre, et Candide parut à ses yeux. J'avais promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils et de vous punir si vous refusiez de les suivre; vous les avez méprisés, ces conseils: vous n'avez conservé que la figure d'homme, et vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel et de la terre. Il est tems que j'achève de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes, dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère; au loup, par la gourmandise; au serpent, en déchirant celui qui avait été votre second père; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. A peine la fée avait-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur, tel qu'elle l'avait souhaité. Il avait la tête d'un lion, les cornes d'un taureau,



Regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes.

Dessiné et Gravé par F. Huot

les pieds d'un loup, et la queue d'une vipère. En même tems, il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, et il entendit une voix qui lui dit : regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton ame est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. Chéri reconnut la voix de Candide ; et dans sa fureur il se retourna pour s'élancer sur elle et la dévorer, s'il lui eût été possible ; mais il ne vit personne, et la même voix lui dit : je me moque de ta faiblesse et de ta rage. Je vais confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine, il trouverait du remède à ses maux, puisqu'il n'aurait point devant ses yeux sa laideur et sa difformité : il s'avançait donc dans le bois ; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avait fait pour prendre les ours ; en même-tems des chasseurs qui étaient cachés sur des ar-

bres descendirent, et l'ayant enchaîné, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnaître qu'il s'était attiré ce châtiment par sa faute, il maudissait la fée, mordait ses chaînes et s'abandonnait à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisait, il vit de grandes réjouissances, et les chasseurs ayant demandé ce qui était arrivé de nouveau, on leur dit que le prince Chéri, qui ne se plaisait qu'à tourmenter son peuple, avait été écrasé dans sa chambre, par un coup de tonnerre, car on le croyait ainsi. Les Dieux, ajouta-t-on, n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyaient en profiter et partager son empire entr'eux; mais le peuple, qui savait que c'était leurs mauvais conseils qui avaient gâté le roi, les a mis en pièces, et a été offrir la couronne à Suliman, que le méchant Chéri voulait faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, et nous célébrons

célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume ; car il est vertueux, et va ramenèr parmi nous la paix et l'abondance. Chéri soupirait de rage en écoutant ce discours ; mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva dans la grande place, qui était devant son palais. Il vit Suliman sur un trône superbe, et tout le peuple qui lui souhaitait une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avait fait son prédécesseur. Suliman fit signe de la main pour demander le silence, et il dit au peuple : J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince Chéri ; il n'est point mort comme vous le croyez, une fée me l'a révélé, et peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il était dans ses premières années. Hélas ! continua-t-il en versant des larmes, les flatteurs l'avaient séduit. Je connaissais son cœur, il était fait pour la vertu, et sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchaient, il eût été votre père à tous. Détestez ses vices, mais plaignez-

le, et prions tous ensemble les Dieux qu'ils nous le rendent: pour moi, je m'estimerais trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvais l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement.

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri. Il connut alors combien l'attachement et la fidélité de cet homme avaient été sincères, et il se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il était animé; il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, et trouva qu'il n'était pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avait mérité. Il cessa donc de se débattre dans sa cage de fer, où il était enchaîné, et devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison (a), où l'on gardait tous les monstres et les bêtes féroces, et on l'attacha avec les autres.

Chéri prit alors la résolution de com

(a) Ménagerie.

mencer à réparer ses fautes, en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardait. Cet homme était un brutal, et, quoique le monstre fût fort doux, quand il était de mauvaise humeur, il le battait sans rime ni raison. Un jour que cet homme s'était endormi, un tigre, qui avait rompu sa chaîne, se jeta sur lui pour le dévorer; d'abord Chéri sentit un mouvement de joie, de voir qu'il allait être délivré de son persécuteur; mais aussi-tôt il condamna ce mouvement, et souhaita d'être libre. Je rendrais, dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. A peine eut-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte: il s'élança aux côtés de cet homme qui s'était réveillé, et qui se défendait contre le tigre. Le gardien se crut perdu, lorsqu'il vit le monstre; mais sa crainte fut bientôt changée en joie: ce monstre bienfaisant se jeta sur le tigre, l'étrangla, et se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venait de sauver. Cet homme, pénétré de reconnaissance, voulut se

baisser pour caresser le monstre qui lui avait rendu un si grand service ; mais il entendit une voix qui lui disait : *Une bonne action ne demeure jamais sans récompense ;* et en même tems il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le mit entre ses bras, et le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien ; et Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eût pu oublier qu'il était homme et roi. La reine l'accablait de caresses ; mais, dans la peur qu'elle avait qu'il ne devînt plus grand qu'il n'était, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne fallait le nourrir que de pain et ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mourait de faim la moitié de la journée ; mais il fallait prendre patience.

Un jour qu'on venait de lui donner son petit pain pour déjeûner, il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, et

marcha vers un canal qu'il connaissait et qui était un peu éloigné ; mais il ne trouva plus ce canal, et vit à la place une grande maison, dont les dehors brillaient d'or et de pierreries. Il y voyait entrer une grande quantité d'hommes et de femmes, magnifiquement habillés ; on chantait, on dansait dans cette maison, on y faisait bonne chère ; mais tous ceux qui en sortaient étaient pâles, maigres, couverts de plaies, et presque tous nuds : car leurs habits étaient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tombaient morts en sortant, sans avoir la force de se traîner plus loin ; d'autres s'éloignaient avec beaucoup de peine ; d'autres restaient couchés contre terre, mourans de faim, ils demandaient un morceau de pain à ceux qui entraient dans cette maison ; mais ils ne les regardaient seulement pas. Chéri s'approcha d'une jeune fille qui tâchait d'arracher des herbes pour les manger ; touché de compassion, le prince dit en lui-même : j'ai bon appétit, mais je ne mourrai pas de

faim jusqu'au tems de mon dîner ; si je sacrifiais mon déjeûner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverais-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement, et mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remise : et Chéri ravi de joie de l'avoir secourue si à-propos, pensait à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris : c'était Zélie entre les mains de quatre hommes, qui l'entraînaient vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre, qui lui aurait donné les moyens de secourir Zélie ; mais faible chien, il ne put qu'aboyer contre ses ravisseurs, et s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pieds, et il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que deviendrait Zélie. Il se reprochait les malheurs de cette belle fille. Hélas, disait-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent, n'ai-je pas commis le même crime ? Et si la justice

des Dieux n'avait prévenu mon attentat, ne l'aurais-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvrait une fenêtre, et sa joie fut extrême lorsqu'il apperçut Zélie qui jetait par cette fenêtre un plat plein de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnaient appétit à voir. On referma la fenêtre aussi-tôt, et Chéri, qui n'avait pas mangé de toute la journée, crut qu'il devait profiter de l'occasion. Il allait donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille, à laquelle il avait donné son pain, jeta un cri, et l'ayant pris dans ses bras : pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes ; cette maison est le palais de la volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. En même tems Chéri entendit une voix qui disait : tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense, et aussi-tôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint

que cette couleur était celle de Candide, et commença à espérer qu'elle pourrait enfin lui rendre ses bonnes graces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, et s'étant élevé en l'air, il vola tout autour de la maison, et vit avec joie qu'il y avait une fenêtre ouverte ; mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point Zélie, et désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours ; et étant entré dans un désert, il vit une caverne, de laquelle il s'approcha : quelle fut sa joie ! Zélie y était assise à côté d'un vénérable hermite, et prenait avec lui un frugal repas. Chéri, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, et exprimait, par ses caresses, le plaisir qu'il avait de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattait doucement avec la main : et quoiqu'elle crût qu'il ne pouvait l'entendre, elle lui dit qu'elle acceptait le don qu'il lui faisait de lui-même, et qu'elle l'aimerait toujours.

Qu'avez-vous fait, Zélie, lui dit l'hermite? vous venez d'engager votre foi. Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose était attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'hermite sous laquelle elle s'était cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle était en effet. Zélie vous aima aussi-tôt qu'elle vous vit; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

Chéri et Zélie s'étaient jetés aux pieds

de Candide. Le prince ne pouvait se lasser de la remercier de ses bontés, et Zélie, enchantée d'apprendre que le prince détestait ses égaremens, lui confirmait l'aveu de sa tendresse. Levez-vous, mes enfans, leur dit la fée, je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne, de laquelle ses vices l'avaient rendu indigne. A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône et resta le plus fidel de ses sujets. Chéri régna long-tems avec Zélie, et on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avait reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

LADI MARY.

Ah! mademoiselle Bonne! que ce petit conte est joli; si j'étais à la place de ladi Sensée, je vous tourmenterais tout le jour, pour vous prier de m'en conter d'autres. Dites-moi, si j'apprends bien

ma leçon, m'en direz-vous un autre la première fois?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; mais dites-moi ce que vous avez trouvé de plus joli dans ce conte.

LADI MARY.

Tout, ma Bonne; mais j'aime beaucoup cette jolie bague qui empêchait Chéri de faire des sottises.

LADI SPIRITUELLE.

J'aurais besoin d'en avoir une pareille; j'aurais souvent le doigt piqué.

MADEM. BONNE.

J'aime votre franchise, ma chère; mais je veux vous apprendre une chose; nous avons tous une bague comme celle-là.

LADI SENSÉE.

Je gage que je devine, ma Bonne; n'est-ce pas notre conscience qui nous pique, quand nous faisons des sottises.

MADEM. BONNE.

Tout justement, ma chère.

LADI CHARLOTTE.

Vous verrez que c'est ma bague, qui

me dit souvent qu'il est vilain de battre du pied. Je fais tout comme Chéri, quand il était petit, et ma nourrice est toute aussi sotte que la sienne; car elle dit: pourquoi faites-vous pleurer cette enfant? donnez-lui ce qu'elle demande. Moi qui sais cela, je pleure trente fois par jour; mais je vous assure que je veux me corriger, de crainte de devenir une vilaine bête comme Chéri.

LADI MARY.

Est-ce qu'on devient un monstre et qu'on a des cornes, quand on est méchante.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; votre corps restera tout comme il est; mais c'est votre ame qui deviendra laide et plus abominable qu'un monstre, si vous n'êtes pas bonne fille.

LADI CHARLOTTE.

J'ai bien envie d'être bonne; mais souvent je suis méchante malgré moi; j'ai plutôt fait une sottise que je n'y ai pensé. Je n'aime pas à être contredite: et quand on résiste à ce que je veux, je

deviens méchante, je bats ma servante, je dis des injures à mes sœurs, je me moque de mes maîtres. Dites-moi, je vous prie, comment il faut faire pour me corriger.

MADEM. BONNE.

Vous n'êtes point méchante malgré vous, ma chère; car nous pouvons toujours être bonnes, si nous en prenons les moyens. Je vais vous les enseigner: premièrement, il faut demander à Dieu tous les matins et les soirs, dans vos prières, la grace de vous corriger; car nous ne pouvons rien sans son secours; mais il faut lui demander cette grace de tout votre cœur, et comme vous demandez à votre maman ce que vous souhaitez le plus. Secondement, il faut réparer vos fautes, en demandant excuse à votre servante, en priant vos sœurs de vous avertir, en leur demandant pardon quand vous les avez offensées. Si vous voulez tout de bon vous corriger, il faut écrire tous les soirs, toutes les mauvaises paroles que vous

aurez dites : et cela vous rendra bien honteuse, j'en suis sûre. Vous penserez alors que le bon Dieu vous a vu faire toutes ces sottises, qu'il vous les reprochera, et que si vous ne vous corrigez pas, il vous punira lui-même en cette vie, ou après votre mort : vous savez bien cela, ma chère.

LADI CHARLOTTE.

On me l'a dit; mais je n'y ai jamais fait attention.

MADEM. BONNE.

Je m'en doutais bien, car on n'est point méchante quand on pense à tout cela. Pour vous en faire souvenir, mes enfans, il faut vous instruire de la Sainte Ecriture. C'est un livre divin qui a été dicté par le Saint-Esprit; ainsi il faut le lire, l'apprendre et le répéter avec un profond respect. Vous apprendrez en lisant cette belle histoire, combien Dieu est grand et puissant; vous connaîtrez aussi combien il est bon, combien vous devez l'aimer, et combien vous devez craindre de l'offenser, puisqu'il punit

sévèrement les méchans. Adieu, mesdames, j'espère que je continuerai d'être contente de votre application.

IVe. DIALOGUE.

SECONDE JOURNÉE.

Mademoiselle *Bonne*.

BON jour, mesdames; mais d'où vient n'avez-vous pas amené ladi Babiole avec vous?

LADI SPIRITUELLE.

Elle dit qu'elle ne veut point venir, parce que les histoires et les contes l'ennuient.

MADEM. BONNE.

Vous voyez, mesdames, ce que c'est que la mauvaise habitude. Ladi Babiole s'est accoutumée à jouer toute la journée, tout ce qui n'est point jeu l'ennuie, lui déplaît; elle sera une ignorante, une sotte toute sa vie: et quoiqu'elle ait de bonnes dispositions, elle restera dans les conversations comme une imbécille.

Ne suivez pas son mauvais exemple. Je suis sûre que ladi Mary est bien plus sage, et qu'elle a lu sa leçon.

LADI MARY.

Je l'ai lu quatre fois, ma Bonne, et je l'ai racontée à papa et à maman; voulez-vous que je vous la dise?

MADEM. BONNE.

Oui; ma chère.

LADI MARY.

Il y a bien long-tems, bien long-tems, qu'il n'y avait ni ciel, ni terre, ni hommes, ni animaux. Il n'y avait que Dieu; car il a toujours été. Le bon Dieu, mesdames, peut faire tout ce qu'il veut. S'il disait à ce moment, je veux qu'il y ait un jardin dans cette chambre, il y aurait un jardin. Eh bien, tout-d'un-coup il dit, qu'il voulait qu'il y eût le ciel, la terre, des arbres, des oiseaux, des poissons, des fleurs, etc. A mesure qu'il disait, je veux cela, tout cela venait. Il fut cinq jours à faire ce que nous voyons, le sixième jour il prit de la terre et en fit un homme; mais, mesdames, cet

homme ne parlait pas, il ne marchait pas, il était comme une statue. Dieu, pour le faire parler et marcher, lui donna une ame faite à son image, il l'appela Adam. Comme Adam se serait ennuyé tout seul, Dieu lui envoya une grande envie de dormir, et pendant qu'il dormait, il prit une de ses côtes et il en fit une grande femme comme maman. Cette femme, qui avait été faite avec la côte d'Adam, le bon Dieu la nomma Eve, et il la mit avec Adam dans un beau jardin, où il y avait toutes sortes de fruits; des figues, des prunes, des poires, des pêches, etc. Il y avait aussi dans ce jardin un pommier qui portait de belles pommes. Et Dieu dit à Adam et à Eve, vous pouvez manger de tous les fruits qui sont dans ce jardin, je vous les donne: mais je vous défends de toucher à ces pommes; car si vous en mangez, vous mourrez. Le démon, qui est méchant, et qui avait désobéi au bon Dieu, fut jaloux d'Adam et d'Eve, et voulut les rendre méchans et mal-

heureux comme lui ; pour cela, il prit la figure d'un serpent, et dit à Eve qui se promenait toute seule : pourquoi ne mangez-vous pas de ces pommes ? elles sont si belles ! Eve, au lieu de boucher ses oreilles ou de s'enfuir, s'amusa à parler avec le démon, et lui dit : Dieu nous a défendu de manger de ces pommes, et il nous a dit qu'il nous ferait mourir si nous y touchions. Il ne faut pas croire ce que dit Dieu, répondit le démon : il vous a défendu de toucher à ces pommes, parce qu'il sait que si vous en mangez, vous serez aussi grands, aussi savans et aussi puissans que lui. Eve qui avait envie d'être aussi savante que Dieu, fut assez sotte pour croire le démon. Elle prit une pomme pour elle, et elle en donna une à Adam. Quand ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avaient fait une faute ; et tout honteux, ils se cachèrent sous des arbres, comme si on pouvait se cacher du bon Dieu. Quelque tems après, Dieu appela Adam, et lui dit :

pourquoi avez-vous été désobéissant ? Adam, au lieu de reconnaître sa faute, et demander pardon à Dieu, s'excusa, et dit : Seigneur, la femme que vous m'avez donnée, m'a dit de manger de la pomme. Seigneur, dit Eve, c'est le serpent qui m'a conseillé d'en manger. Puisque vous êtes coupables tous les trois, vous serez punis tous les trois, dit le bon Dieu. Le serpent sera maudit, et la femme lui écrasera la tête. Eve sera obligée d'obéir à son mari. Pour Adam, il mourra aussi bien que sa femme, et il sera obligé de travailler, s'il veut avoir du pain. Après cela, Dieu chassa Adam et Eve du beau jardin, qu'on appelait le *Paradis terrestre* ; et pour les empêcher d'y rentrer, il mit un ange à la porte avec une épée de feu.

MADEM. BONNE.

Venez que je vous embrasse, ma chère ladi Mary. Vous avez répété votre histoire comme une grande fille. Mais, dites-moi, je vous prie, est-ce seulement pour être savantes que nous apprenons des histoires ?

LADI MARY.

Je ne sais pas, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Allons, ladi Sensée, dites à ces dames ce qu'il faut faire, quand on a appris ou entendu une histoire.

LADI SENSÉE.

Vous m'avez dit qu'il fallait examiner les sottises et les vertus de ceux dont on apprend les histoires, afin de ne pas faire les mêmes fautes et de pratiquer leurs vertus.

MADEM. BONNE.

C'est fort bien répondre, ma chère. Et bien, miss Molly, quel profit voulez-vous tirer de cette histoire?

MISS MOLLY.

Quand j'aurai fait une faute, je ne m'excuserai pas, et j'en demanderai pardon.

MADEM. BONNE.

C'est très-bien répondre. Et vous, ladi Charlotte?

LADI CHARLOTTE.

Quand j'aurai envie d'être gour-

mande ou désobéissante, je penserai que le serpent est à côté de moi, qu'il me conseille ces choses ; et je lui dirai, va-t-en méchant, j'aime mieux obéir au bon Dieu qu'à toi.

MADEM. BONNE.

Vous êtes une bonne fille, de penser comme cela : et ladi Spirituelle, que pense-t-elle ?

LADI SPIRITUELLE.

Je pense qu'Eve était bien orgueilleuse de vouloir être aussi savante que Dieu. Je pense aussi qu'elle était bien gourmande. Si elle n'avait rien eu à manger, je lui aurais pardonné ; mais elle avait tant d'autres choses. Il me semble, si j'avais été à sa place, que je n'aurais pas songé à ces vilaines pommes.

MADEM. BONNE.

Si notre conversation n'avait point été si longue, je vous conterais une jolie histoire, dont vous me faites souvenir ; ce sera pour tantôt.

LADI SPIRITUELLE.

Ah, ma Bonne ! je suis sûre que ces

dames ne s'ennuient point de vous entendre : dites-nous cette histoire, je vous prie.

MADEM. BONNE.

Qu'en dites-vous, mesdames ?

Toutes ensemble.

J'ai beaucoup d'envie de l'entendre.

MADEM. BONNE.

Un jour un roi qui était à la chasse, se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler, et s'étant approché de l'endroit d'où sortait la voix, il vit un homme et une femme qui travaillaient à couper du bois. La femme disait comme ladi Spirituelle, il faut avouer que notre mère Eve était bien gourmande, d'avoir mangé de la pomme. Si elle avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours. L'homme lui répondit : si Eve était une gourmande, Adam était bien sot de faire ce qu'elle lui disait. Si j'avais été à sa place, et que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous aurais donné un bon soufflet,

et je n'aurais pas voulu seulement vous écouter. Le roi s'approcha, et leur dit: vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens. Oui, monsieur, répondirent-ils (car ils ne savaient pas que c'était le roi), nous travaillons comme des chevaux depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien de la peine à vivre. Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans travailler. Dans le moment, les officiers, qui cherchaient le roi, arrivèrent; et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carosse, des laquais; et tous les jours ils avaient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats; mais dans le milieu de la table, on en mit un qui était fermé. D'abord la femme, qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat; mais un officier du roi, qui était présent, lui dit que le roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était

dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'apperçut que sa femme ne mangeait pas et qu'elle était triste; il lui demanda ce qu'elle avait, et elle lui répondit, qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans le plat couvert. Vous êtes folle, lui dit son mari, ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendait: le roi est un injuste, dit la femme; s'il ne voulait pas que nous vissions ce qui est dans ce plat, il ne fallait pas le faire servir sur la table. En même tems elle se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait, si son mari ne voulait pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, et comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait, pour qu'elle ne se chagrinât pas. En même-tems il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris, qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper, mais elle se cacha

dans un petit trou, et aussi-tôt le roi entra, qui demanda où était la souris. Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté, pour voir ce qui était dans le plat. Je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée. Ah, ah ! dit le roi, vous disiez, que si vous eussiez été à la place d'Adam, vous eussiez donné un soufflet à Eve, pour lui apprendre à être curieuse et gourmande : il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de bonnes choses, comme Eve, et cela n'était pas assez : vous vouliez manger du plat que je vous avais défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne vous en prenez plus à Adam et à sa femme, du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise pareille à celle dont vous les accusez.

LADI SPIRITUELLE.

Vous avez fait cette histoire exprès pour moi, ma Bonne, j'en suis sûre,

pas sa méchanceté ; mais Dieu qui est par-tout, lui avait vu commettre ce crime. Il voulut voir si Caïn mentirait, et lui dit : Caïn, où est votre frère Abel? je ne le vois plus. Caïn lui répondit, est-ce que vous m'avez donné mon frère à garder ? Vous êtes un maudit, lui dit Dieu, vous avez tué votre frère : allez, courez par le monde, vous n'aurez jamais un moment de repos. Votre crime vous tourmentera jour et nuit ; et, pour vous faire souffrir plus long-tems, j'empêcherai les autres enfans d'Adam de vous tuer. Aussi-tôt Caïn s'enfuit de ce pays avec sa femme, et il eut un grand nombre d'enfans.

MADEMOISELLE BONNE.

On ne peut pas mieux répéter une histoire : mais dites-moi, lady Charlotte, n'avez-vous rien pensé en écoutant cette histoire de Caïn.

LADY CHARLOTTE.

J'ai pensé quelque chose, ma Bonne, mais je n'ose le dire ; cela est trop vilain.

MADEM. BONNE.

Allons, ma chère, une jeune dame qui a le courage d'avouer ses défauts, est toute prête à se corriger.

LADI CHARLOTTE.

Et bien donc, je vais vous le dire; je suis jalouse comme Caïn, contre ma sœur aînée: papa et maman l'aiment mieux que moi, et cela me met si fort en colère quelquefois, que je la tuerais si je pouvais.

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, n'est-ce pas votre faute, si l'on aime votre sœur plus que vous. Dites-moi, si vous étiez une maman, et que vous eussiez deux filles, l'une qui serait douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres; et l'autre, entêtée, méchante, insolente avec tout le monde, désobéissante à ses maîtres, laquelle aimeriez-vous davantage?

LADI CHARLOTTE.

J'aimerais mieux la première.

MADEM. BONNE.

Il ne faut donc pas être fâchée contre

votre papa et votre maman, s'ils aiment mieux votre sœur que vous : devenez aussi bonne qu'elle, je suis sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

LADI CHARLOTTE.

Je le veux bien, ma Bonne, et je vous promets d'écrire toutes les sottises que je dirai et ferai.

MADEM. BONNE.

Et moi, je vous promets que vous vous corrigerez, cela est infaillible : je vous promets aussi que vous deviendrez aussi aimable que votre sœur aînée, et aussi heureuse qu'elle : car je suis sûre que vous êtes très-malheureuse quand vous êtes méchante.

LADI CHARLOTTE.

Cela est bien vrai : je disais l'autre jour à ma gouvernante, je voudrais être morte.

MADEM. BONNE.

Vous me faites frémir, ma chère : méchante comme vous avez été, que seriez-vous devenue, si vous fussiez morte avant d'avoir demandé pardon à

Dieu ? Il est bien bon de vous donner du tems pour vous corriger ; il faut ce soir le remercier de cette grace, et lui dire que vous voulez l'aimer de tout votre cœur. Adieu, mes enfans ; je suis bien contente de votre attention : en récompense, nous aurons de belles histoires, et un joli conte, la première fois.

Ve. DIALOGUE.

TROISIEME JOURNÉE.

Mademoiselle Bonne.

Vous venez de bonne heure aujourd'hui, mesdames : nous venons de sortir de table il n'y a qu'un moment.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai dîné avec ces dames, et nous avions tant d'envie de vous voir, que nous n'avons resté qu'un demi-quart d'heure à table.

MADEM. BONNE.

Je vais donc vous gronder, mes chers

enfans ; il n'y a rien de si contraire à la santé, que de manger trop vîte ; pour vous punir, nous ne dirons rien avant de prendre le thé, et nous irons nous promener dans le jardin.

LADI MARY.

J'aime beaucoup à me promener, mais j'aime encore mieux les histoires. Ma Bonne, pardonnez-nous pour cette fois, je vous jure sur ma conscience, que je ne savais pas que c'était une faute de manger trop vîte.

MADEM. BONNE.

Et c'est aussi une faute de jurer sur votre conscience ; une autre fois ne le faites pas. Je ne veux pas vous faire répéter vos leçons à présent, mesdames ; parce que je crains de vous faire mal en vous appliquant après le dîner.

LADI CHARLOTTE.

Et bien, ma Bonne, nous ne dirons rien, mais vous nous direz quelque chose ; vous nous avez promis un joli conte : cela nous fatiguera-t-il de l'écouter.

MADEM. BONNE.

Je vois bien qu'il faut faire ce que vous voulez, mesdames. Quand vous êtes bonne fille, je n'ai pas le courage de vous rien refuser : allons donc nous asseoir dans le jardin, et je vous dirai le conte que je vous ai promis la dernière fois.

La Belle et la Bete, Conte.

Il y avait une fois un marchand, qui était extrêmement riche. Il avait six enfans, trois garçons et trois filles, et comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfans, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très-belles ; mais la cadette sur-tout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *belle-enfant*; en sorte que le nom lui en resta : ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'or-

gueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son tems à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage, mais les deux aînées répondirent, qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle, (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune) la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser, mais elle leur dit, qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années. Tout-d'un-coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin

de la ville. Il dit en pleurant à ses enfans, qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amans qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune : les bonnes demoiselles se trompaient ; leurs amans ne voulurent plus les regarder, quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. Mais en même tems tout le monde disait, pour la Belle : nous sommes bien fâchés de son malheur, c'est une si bonne fille ! elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté, elle était si douce, si honnête. Il y eut même plusieurs gentils-hommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou,

mais elle leur dit, qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et lui aider à travailler. La pauvre Belle avait été bien affligée d'abord de perdre sa fortune; mais elle s'était dit à elle-même, quand je pleurerai beaucoup, mes larmes ne me rendront pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison, et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient

à la mort; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies. Voyez notre cadette, disaient-elles entr'elles, elle a l'ame si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles. Il savait que la Belle était plus propre que ses sœurs à briller dans les compagnies. Il admirait la vertu de cette jeune fille, et sur-tout sa patience; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui marquait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne, où elles s'ennuyaient tant; et quand elles virent leur

père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coîffures, et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien; car elle pensait en elle-même, que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. Tu ne me prie pas de t'acheter quelque chose, lui dit son père. Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. Ce n'est pas que la belle se souciât d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien. Le bon homme partit; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que 30 milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déja du plaisir de voir ses enfans; mais, comme il fallait passer un

grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement; le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval. La nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups, qu'il entendait hurler autour de lui. Tout-d'un-coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais, qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais étant entré dans une grande

salle, il y trouva un bon feu, et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un tems considérable ; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées, et en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, et devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartemens magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre où il y avait un bon lit, et comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte, et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il s'éveilla le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre



Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible.

Dessiné et Gravé par F. Huot

à la place du sien, qui était tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre, et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle, où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeûner. Le bon homme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval; et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même tems il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir. Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et pour ma peine vous me volez mes roses, que

j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute; je ne vous donne qu'un quart-d'heure pour demander pardon à Dieu. Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête, en joignant les mains: Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé. Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les complimens, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense; ainsi ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place; ne me raisonnez pas; partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. Le bon homme n'avait pas le dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre; mais il dit en lui-même, du moins j'aurai le plaisir

de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pourrait partir quand il voudrait; mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides: Retourne dans la chambre où tu as couché; tu y trouveras un grand coffre vide, tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. En même tems la Bête se retira, et le bon homme dit en lui-même; s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfans.

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures le bon homme arriva dans sa petite maison. Ses enfans se rassemblèrent autour

de lui ; mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses, qu'il apportait à la Belle ; il la lui donna, et lui dit : la Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père, et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles ; que ne demandait-elle des ajustemens comme nous ; mais non, mademoiselle voulait se distinguer ; elle va causer la mort de notre père, et elle ne pleure pas. Cela serait fort inutile, reprit la Belle : pourquoi pleurerais-je la mort de mon père ? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père, et de lui

prouver ma tendresse. Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas, nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups si nous ne pouvons le tuer. Ne l'espérez pas, mes enfans, leur dit le marchand; la puissance de cette Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle; mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de tems à vivre; ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfans. Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. On eût beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parce

que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or; mais aussi-tôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfans qu'il était devenu si riche; parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville, et qu'il était résolu de mourir dans cette campagne; mais il confia ce secret à la Belle, qui lui apprit qu'il était venu quelques gentils-hommes pendant son absence; qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier, car elle était si bonne qu'elle les aimait, et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un bignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand:

il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais, et sur le soir, ils l'apperçurent illuminé, comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie; et le bon homme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger; mais la Belle s'efforçant de paraître tranquille, se mit à la table et le servit: puis elle disait en elle-même: la Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait faire si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant; car il pensait que c'était la Bête. La Belle ne put s'empêcher de frémir, en voyant cette horrible figure; mais elle se rassura de son mieux, et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue: elle lui dit en tremblant qu'oui. Vous êtes bien

bonne, lui dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bon homme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu la Belle. Adieu la Bête, répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira. Ah! ma fille, dit le marchand, en embrassant la Belle, je suis à demi-mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici. Non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, et vous m'abandonnerez au secours du ciel; peut-être aura-t-il pitié de moi. Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit; mais à peine furent-ils dans leurs lits que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit, je suis contente de votre bon cœur, la Belle; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. La Belle s'éveillant, raconta ce songe à son père, et quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand

quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner, pour le peu de tems qu'elle avait à vivre; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit: *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit cette porte avec précipitation; elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait; mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique. On ne veut pas que je m'ennuie, dit-elle tout bas; elle pensa ensuite, si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. Cette pensée ranima son

courage. Elle ouvrit la bibliothèque et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse.* Hélas, dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent : elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivait avec un visage extrêmement triste. Ses sœurs venaient au-devant de lui, et malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante, et qu'elle n'avait rien à craindre d'elle. A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et

ne put s'empêcher de frémir. La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. Non, réprit la Bête; il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit: je sais bien que je ne suis qu'une bête. On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit. Un sot n'a jamais su cela. Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison; car tout ceci est à vous, et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente. Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur; quand j'y pense, vous ne me paraissez

plus si laid. Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé.

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre, mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit: la Belle, voulez-vous être ma femme? Elle fut quelque tems sans répondre: elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant; elle lui dit pourtant en tremblant: non, la Bête. Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tris-

tement, adieu donc la Brradedouleur. la chambre, en se retournant, je vous en tems pour la regarder encore. votre se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête. Hélas! disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne!

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit dans le monde. Chaque jour Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de dou-

plus si laid. O[illegible]e lui disait que non. Elle Bête, j'ai le [illegible] : vous me chagrinez, la monstre [illegible]drais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. Il le faut bien, reprit la Bête, je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. La Belle rougit à ces paroles ; elle avait vu dans son miroir que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue, et elle souhaitait de le revoir. Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et

votre pauvre Bête en mourra de douleur. Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, et que mes frères sont partis pour l'armée : mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. Vous y serez demain au matin, dit la Bête ; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu la Belle. La Bête soupira selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de la voir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri en la voyant. Le bon homme accourut à ce cri, et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille, et ils se tinrent embrassés plus d'un quart-

d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever; mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or, garnies de diamants. Belle remercia la bonne Bête de ses attentions: elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle, et aussi-tôt les robes et le coffre revinrent à la même place. La Belle s'habilla, et pendant ce tèms on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un jeune gentil-homme, beau comme l'Amour; mais il était si amoureux de sa propre figure, qu'il n'était occupé que de cela depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La

seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, à commencer par sa femme. Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur, quand elle la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin, pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disaient : pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée ; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses ; et ayant pris cette résolution, elles remontèrent

et firent tant d'amitié à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur, et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe et prête à mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une bête qui a pour moi tant de complaisance? Est-ce sa faute si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serais plus heureuse avec elle, que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté,

ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente, c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. A ces mots, Belle se lève, met sa bague sur la table, et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit; et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle alors craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais en jetant de grands cris; elle était au désespoir. Après avoir cherché par-tout, elle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue

en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue, sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal, et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière ; les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçait une fête ; mais

toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue : elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! la Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château ; et la Belle manqua mourir de joie, en trouvant dans la grande salle, son

père et toute sa famille, que la belle dame, qui lui était apparue en songe, avait transportés au château. Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de Belle, je connais votre cœur, et toute la malice qu'il enferme. Devenez deux statues, mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine, que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état, qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gour-

mandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. Dans le moment la fée donna un coup de baguette, qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle, dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort long-tems, et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

LADI CHARLOTTE.

Et les sœurs sont-elles toujours restées statues ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, parce qu'elles ont toujours eu le cœur méchant.

LADI SPIRITUELLE.

Je passerais une semaine à vous entendre sans m'ennuyer. J'aime cette Belle à la folie : mais il me semble, si j'avais été à sa place, que je n'aurais pas voulu épouser la Bête, elle était trop horrible.

LADI SENSÉE.

Mais, madame, elle était si bonne,

que vous n'auriez pas voulu la laisser mourir de chagrin, sur-tout après qu'elle vous aurait fait tant de bien.

LADI SPIRITUELLE.

J'aurais dit comme la Belle dans le commencement, je serai votre bonne amie, mais je ne veux pas être votre femme.

LADY MARY.

Pour moi, elle m'aurait fait bien peur ; j'aurais toujours pensé qu'elle allait me manger.

MISS MOLLY.

Je crois que je me serais accoutumée à la voir tout comme la Belle. Quand papa prit un petit garçon tout noir pour être son laquais, j'en avais peur, je me cachais quand il entrait, il me paraissait plus laid qu'une bête. Et bien, petit à petit je m'y suis accoutumée; il me porte, quand je monte dans le carosse, et je ne pense plus à son visage.

MADEM. BONNE.

Miss Molly a raison; on s'accoutume à la laideur, mais jamais à la méchan-

eeté. Il ne faut donc guère s'embarrasser d'être laide ; mais il faut faire en sorte d'être si bonne, qu'on puisse oublier notre visage pour l'amour de notre cœur. Remarquez aussi, mes enfans, qu'on est toujours récompensé quand on fait son devoir. Si la Belle avait refusé de mourir à la place de son père, si elle avait été ingrate envers la pauvre Bête, elle n'aurait pas été ensuite une grande reine. Voyez aussi combien on devient méchant, quand on est jaloux. C'est le plus vilain de tous les défauts.

Il n'est encore que trois heures, mes enfans, promenez-vous jusqu'à quatre heures. Vous pouvez courir et sauter tout à votre aise, pourvu que vous restiez à l'ombre ; pour moi qui suis vieille et qui ne puis marcher, je vais rester ici avec ladi Sensée, qui ne se porte pas trop bien.

Ladi MARY, *qui revient peu après.*

Ma Bonne, voyez les jolis papillons que nous avons attrapés ; je veux mettre

le mien dans une boîte, et je le nourrirai avec des fleurs ; peut-être aura-t-il des petits, et j'aurai une jolie famille de papillons.

MADEM. BONNE.

Vous seriez bien étonnée, ma chère, de ne trouver, au lieu de papillons, qu'une famille de chenilles.

LADI MARY.

Mais, ma Bonne, je ne mettrai pas une chenille dans ma boîte, j'y mettrai un papillon, comment y trouverais-je autre chose qu'un papillon ?

MADEM. BONNE.

Assurément, on ne peut trouver dans une boîte et dans toute autre chose, que ce qui y est ; mais apprenez, ma chère, que ce papillon qui vous paraît si joli, était en venant au monde un petit ver, ensuite une vilaine chenille, qui après a été changée en ce papillon.

LADI SPIRITUELLE.

C'est comme dans les Métamorphoses. Mais dites-nous, ma Bonne, comment cela se peut-il faire ; car j'ai toujours

regardé les métamorphoses comme des contes propres à amuser les enfans.

MADEM. BONNE.

Vous vous êtes trompée, ma chère: les métamorphoses sont l'histoire des Grecs cachée, enveloppée sous des fables: et quand vous serez plus grande, je vous ferai voir le rapport qu'elles ont avec l'histoire.

LADI SPIRITUELLE.

Vous me dites toujours, quand vous serez plus grande, je vous dirai ce que vous me demandez: mais, ma Bonne, pensez donc que j'ai bientôt treize ans, je ne suis plus un enfant; pourquoi ne me pas dire aujourd'hui, ce que vous voulez me dire dans un autre tems.

MADEM. BONNE.

Parce qu'il y a plusieurs choses que vous devez savoir auparavant. Pour vous faire voir le rapport des métamorphoses avec l'histoire, il faut nécessairement savoir l'histoire. Hâtez-vous de l'apprendre, et ensuite je vous instruirai sur tout ce que vous voulez savoir.

LADI MARY.

Et moi, ma Bonne, faudra-t-il que j'attende aussi que je sois plus grande, pour savoir comment le papillon peut d'abord être chenille ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère. Pour vous faire plaisir, je vais garder plusieurs papillons; ils feront des œufs en automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai; les papillons mourront après avoir fait leurs œufs, et je mettrai la feuille au soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira de petites chenilles, qui fileront aussitôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les arraignées; et de ce fil elles se bâtiront une maison, pour se cacher durant l'hiver, afin de ne pas sentir le froid.

MISS MOLLY.

Qui est-ce qui leur donnera de quoi faire du fil, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Le bon Dieu qui les a créées, leur

donne tout ce qui est nécessaire pour vivre et se conserver ; ainsi, elles ont dans leurs corps un magasin où elles trouvent de quoi faire le fil nécessaire pour bâtir leur maison.

LADI MARY.

Vous donnerez à manger à ces petites chenilles, ma Bonne ; mais celles qui restent dans les champs, qui est-ce qui leur porte à manger dans leur petite maison ?

MADEM. BONNE.

Personne, ma chère ; mais elles n'en ont pas besoin, et ne mangent que quand elles sont plus grandes. Quand il fera chaud, elles sortiront de leur maison, et après avoir mangé quelque tems, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, et deviendront comme mortes. Elles ressembleront alors à une fêve ; mais quelque tems après, cette fêve remuera. Il en sortira une tête, des jambes, des ailes, et enfin un joli papillon, comme celui-ci, qui

se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il ait fait des œufs et qu'il meure.

LADI MARY.

Et nous verrons tout cela, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, vous verrez tout cela, et quantité d'autres belles choses, si nous allons à la campagne ensemble; comme je l'espère. En attendant, je vais faire chercher une douzaine de papillons, et je les garderai dans mon cabinet, où je ferai mettre des fleurs nouvelles tous les jours, et nous leur rendrons souvent visite. Allons présentement prendre le thé, et ensuite nous répéterons notre histoire; c'est votre tour, miss Molly.

MISS MOLLY.

Long-tems après la mort d'Adam et d'Eve, les hommes devinrent si méchans, que le bon Dieu les eut en horreur. Ils mentaient, étaient gourmands, se mettaient en colère, ne faisaient jamais leurs prières; en un mot, ils ne faisaient que du mal. Dieu résolut de

les punir. Mais, comme il y avait un honnête homme parmi ces méchans, Dieu lui commanda de faire une grande maison de bois, et d'y mettre toutes sortes d'animaux. Cet honnête homme se nommait Noé; et quand la maison fut faite, il y entra avec sa femme et ses trois fils, qu'on appelait Sem, Cham et Japhet; ils avaient aussi leurs femmes. Quand ils furent dans cette grande maison, qu'on appelait l'*Arche*, Dieu fit tomber tant de pluie, qu'il y en avait par-dessus toutes les maisons, les arbres, et les montagnes; en sorte que tous les hommes furent noyés, aussi bien que toutes les bêtes. Noé ne fut pas noyé comme les autres, car Dieu avait bien fermé l'arche, et elle se tenait au-dessus de l'eau. Quand tous les hommes furent morts, il ne tomba plus de pluie, et il vint un grand vent qui sécha la terre; alors Noé ouvrit une fenêtre de l'arche, et laissa sortir un corbeau. Le corbeau est un vilain animal, qui mange les corps morts; ainsi, comme il en trouva

beaucoup sur la terre, il ne revint point dans l'arche. Quelque tems après, Noé ouvrit encore la fenêtre, et laissa sortir un beau petit pigeon. Le pigeon cueillit une branche d'arbre, et l'apporta en son bec. Ensuite, Dieu dit à Noé de sortir de l'arche. Noé se mit à genoux avec toute sa famille, pour remercier le bon Dieu ; et en même tems il vit au ciel une grande chose qui était bleue, rouge, verte, violette ; cela s'appelait un *Arc-en-ciel ;* et le bon Dieu lui dit : Cet arc-en-ciel, je vous l'enverrai souvent, pour vous faire souvenir que jamais il n'y aura un autre déluge, c'est-à-dire, de si grandes pluies sur la terre.

LADY MARY.

Ma Bonne, qui est-ce qui donna à manger à Noé, à ses enfans et à toutes les bêtes, pendant le tems qu'ils furent dans l'arche ?

MADEM. BONNE.

Ils avaient mis de quoi vivre dans l'arche. Vous avez été en Irlande, ma chère ; et bien, vous étiez dans un vais-

seau

seau qui était presque comme l'arche, et il y avait de quoi manger, parce qu'on y en avait mis.

LADI MARY.

Cela est vrai, ma Bonne; il y avait aussi des fenêtres; j'avais peur à tout moment que cela n'enfonçât dans l'eau. D'où vient le vaisseau se tenait-il sur l'eau, pendant que mon couteau, que j'ai laissé tomber, est allé tout au fond de la mer?

MADEM. BONNE.

C'est que l'eau qui était sous le vaisseau, était plus pesante que lui, et le soutenait; au lieu que votre couteau était plus pesant que l'eau, et qu'elle n'a pu le soutenir.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, un vaisseau est plus lourd qu'un couteau.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais aussi il y a une plus grande quantité d'eau qui le soutient, au lieu qu'il n'y en avait

guère sous le couteau. Si on faisait un vaisseau de fer, il irait au fond : essayons cela dans le bassin qui est au bout du jardin; je vais prendre un morceau de bois, gros comme le plomb qui est dans ma manche. Et bien, vous voyez que le bois n'enfonce pas l'eau; mais le plomb l'enfonce, parce qu'il est plus lourd qu'elle. Ce petit oiseau qui est sur cette branche, ne la fait pas plier, parce qu'elle est plus lourde que lui; si j'y montais, je la ferais casser, parce que je suis plus lourde qu'elle.

LADI MARY.

J'entends à présent, ma Bonne, et quand je retournerai en Irlande, je n'aurai plus peur, car je penserai que le vaisseau ne peut pas enfoncer, parce que l'eau est plus lourde que lui.

MADEM. BONNE.

Et bien, miss Molly, l'histoire que nous venons de répéter, ne vous a-t-elle point fait venir quelque bonne pensée?

MISS MOLLY.

Oui, ma Bonne; comme Noé a d'a-

bord pensé à remercier le bon Dieu, je n'oublierai pas à le remercier tous les *jours*, de tout ce qu'il m'a donné.

LADI MARY.

Mademoiselle, est-ce que le bon Dieu vous donne quelque chose ? Il ne m'a jamais rien donné à moi.

MADEM. BONNE.

Que dites-vous, ma chère ? Il vous a donné vos oreilles, vos pieds, vos mains. Il vous donne ce que vous mangez, vos habits; en un mot, il vous donne tout ce que vous avez.

LADI MARY.

Pardonnez-moi, ma Bonne, c'est maman qui me donne mes robes et ce que je mange.

MADEM. BONNE.

Souvenez-vous bien, ma chère, que le bon Dieu a fait tout, et que tout lui appartient: s'il n'avait pas donné d'argent à votre maman, pour vous acheter des habits, du pain, et toutes les choses dont vous avez besoin, vous n'auriez rien du tout.

LADI MARY.

Oh, que je vais aimer le bon Dieu, qui me donne toutes ces choses !

MADEM. BONNE.

Cela est bien juste, ma chère ; et pour montrer au bon Dieu que vous l'aimez, vous serez bien bonne, car cela lui fait beaucoup de plaisir.

LADI MARY.

Le bon Dieu a-t-il aussi fait ma grand-maman, qui est en Irlande ?

MADEM. BONNE.

Il a fait tout ce qui est sur la terre et dans le ciel, mes enfans. Mais je crois qu'il va pleuvoir, remontons dans ma chambre.

L'ADI CHARLOTTE.

Ah ! ma Bonne, regardez de ce côté-là, je crois que voilà cette belle machine que vous appelez l'*Arc-en-ciel* ; oh les belles couleurs !

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; et bien quand on voit cela, il faut se souvenir que c'est la marque que le bon Dieu

nous donne, qu'il a fait la paix avec les hommes. Il ne faut donc jamais regarder l'arc-en-ciel sans le remercier dans son cœur, de la bonté qu'il a eue de nous pardonner. Montons vîte, je sens déja des gouttes de pluie; mais il est six heures sonnées, il faut vous retirer, mesdames. Ladi Sensée va se coucher de bonne heure. Je vous attends après-demain, mais sur-tout qu'on ne dîne pas si vîte.

LADI SPIRITUELLE.

Nous mangerons doucement, ma Bonne; mais en récompense nous aurons un conte avant le thé.

MADEM. BONNE.

Oui, mesdames, je vous le promets.

VI[e]. DIALOGUE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

LADI CHARLOTTE.

Nous avons été une demi-heure à table, ma Bonne, nous aurons une histoire.

MADEM. BONNE.

De tout mon cœur ; mais ladi Charlotte n'a-t-elle rien à me donner ?

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, voilà un papier où il y a de vilaines choses ; mais je vous prie, lisez-le tout bas.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, je le lirai pendant que nous prendrons le thé. Et bien, mesdames, il faut tenir ma parole et vous dire un conte ; asseyez-vous, je vais payer mes dettes.

Conte des princes FATAL et FORTUNÉ.

Il y avait une fois une reine qui eut deux petits garçons parfaitement beaux. Une fée, qui était bonne amie de la reine, avait été priée d'être la marraine de ces princes, et de leur faire quelque don : je doue l'aîné, dit-elle, de toutes sortes de malheurs jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et je le nomme *Fatal*. A ces paroles, la reine jeta de grands cris, et conjura la fée de changer ce

don. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. La reine n'osa rien dire, mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être choisirez-vous tout de travers, répondit la fée ; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire ; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée, ainsi je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourrices aux deux petits princes ; mais dès le troisième jour, la nourrice du prince aîné eut la fièvre ; on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant ; une troisième perdit son lait aussi-tôt que le prince Fatal commença à téter ; et le bruit s'étant répandu que le prince portait malheur à ses nourrices, personne ne voulait plus le nourrir, ni s'approcher

de lui. Ce pauvre enfant qui avait faim criait, et ne faisait pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, qui avait un grand nombre d'enfans, qu'elle avait beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle aurait soin de lui, si on voulait lui donner une grosse somme d'argent; et comme le roi et la reine n'aimaient pas le prince Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandait, et lui dirent de le porter à son village. Le second prince, qu'on avait nommé *Fortuné*, venait au contraire à merveille. Son papa et sa maman l'aimaient à la folie, et ne pensaient pas seulement à l'aîné. La méchante femme, à qui on l'avait donné, ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle lui ôta les beaux langes dont il était enveloppé, pour les donner à un de ses fils qui était de l'âge de Fatal, et ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois où il y avait bien des bêtes sauvages, et le mit dans un trou avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé.

Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal, et au contraire elle lui donna à téter, ce qui le rendit si fort, qu'il courait tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisait passer pour le prince, mourut, et le roi et la reine furent charmés d'en être débarrassés. Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans, et un seigneur de la cour qui allait à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison; et ayant appris qu'on cherchait un enfant pour tenir compagnie à Fortuné, il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné pour lui apprendre à lire; mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince qui avait entendu cela, pleurait toutes les fois qu'il prenait son livre; en sorte qu'à cinq ans il ne connaissait pas ses lettres, au lieu que Fatal lisait parfaitement et savait déja écrire. Pour faire peur au prince, on commanda au maître de fouetter Fatal

toutes les fois que Fortuné manquerait à son devoir ; ainsi, Fatal avait beau s'appliquer à être sage, cela ne l'empêchait pas d'être battu ; d'ailleurs, Fortuné était si volontaire et si méchant, qu'il maltraitait toujours son frère, qu'il ne connaissait pas. Si on lui donnait une pomme, un jouet, Fortuné le lui arrachait des mains : il le faisait taire quand il voulait parler : il l'obligeait à parler quand il voulait se taire ; en un mot, c'était un petit martyr dont personne n'avait pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, et la reine était fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée, disait-elle, je croyais que mon fils serait le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussît dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Elle fut consulter la fée sur cela, qui lui dit : Madame, il fallait souhaiter à votre fils de la bonne volonté, plutôt que des talens, il ne veut qu'être bien méchant, il y réussit comme vous le voyez. Après avoir dit

ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos : cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné, pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que si on le chagrinait, il se laisserait mourir de faim. Alors la reine toute effrayée, le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bonbons, et lui dit qu'il n'étudierait pas de huit jours, s'il voulait bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal était un prodige de science et de douceur ; il s'était tellement accoutumé à être contredit, qu'il n'avait point de volonté, et ne s'attachait qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant, qui enrageait de le voir plus habile que lui, ne pouvait le souffrir, et les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battaient à tous momens Fatal. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine qu'il ne voulait plus voir Fatal, et qu'il ne mangerait pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà

donc Fatal dans la rue, et comme on avait peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre, mourant de froid, car c'était en hiver, et n'ayant pour son souper qu'un morceau de pain, qu'on lui avait donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même : je ne veux pas rester ici à rien faire, je travaillerai pour gagner ma vie, jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires, que de simples soldats sont devenus de grands capitaines; peut-être aurai-je le même bonheur, si je suis honnête homme. Je n'ai ni père ni mère, mais Dieu est le père des orphelins; il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit cela, Fatal se leva, fit sa prière, car il ne manquait jamais à prier Dieu soir et matin; et quand il priait, il avait les yeux baissés, les mains jointes, et il ne tournait pas la tête de côté et d'autre. Un paysan qui passa, et

qui vit Fatal qui priait Dieu de tout son cœur, dit en lui-même : je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon, j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons. Dieu me bénira à cause de lui. Le paysan attendit que Fatal eût fini sa prière, et lui dit : Mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons? Je vous nourrirai et j'aurai soin de vous. Je le veux bien, répondit Fatal, et je ferai tout mon possible pour vous bien servir. Ce paysan était un gros fermier, qui avait beaucoup de valets, qui le volaient fort souvent ; sa femme et ses enfans le volaient aussi. Quand ils virent Fatal, ils furent bien contens ; c'est un enfant, disaient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. Un jour la femme lui dit : Mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent, laisse-moi prendre un mouton, et tu diras que le loup l'a emporté. Madame, lui répondit Fatal, je voudrais de tout mon cœur vous rendre ce service, mais j'aimerais mieux mourir que de dire un

mensonge et être un voleur. Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme, personne ne saura que tu as fait cela. Dieu le saura, madame, répondit Fatal; il voit tout ce que nous faisons, et punit les menteurs et ceux qui volent. Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jeta sur lui, lui donna des soufflets et lui arracha les cheveux. Fatal pleurait, et le fermier l'ayant entendu, demanda à sa femme pourquoi elle battait cet enfant? Vraiment, dit-elle, c'est un gourmand; je l'ai vu ce matin manger un pot de crême que je voulais porter au marché. Fi, que cela est vilain d'être gourmand, dit le paysan; et tout de suite il appela un valet, et lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avait beau dire qu'il n'avait pas mangé la crême, on croyait sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec ses moutons, et la fermière lui dit: Hé bien, voulez-vous à cette heure me donner un mouton? J'en serais bien fâché, dit Fatal, vous pouvez

faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette méchante créature, pour se venger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à Fatal. Il restait à la campagne le jour et la nuit, et au lieu de lui donner à manger, comme aux autres valets, elle ne lui envoyait que du pain et de l'eau; et quand il revenait, elle l'accusait de tout le mal qui se faisait dans la maison. Il passa un an avec ce fermier; et quoiqu'il couchât sur la terre et qu'il fût si mal nourri, il devint si fort qu'on croyait qu'il avait quinze ans, quoiqu'il n'en eût que treize: d'ailleurs, il était devenu si patient, qu'il ne se chagrinait plus quand on le grondait mal-à-propos. Un jour qu'il était à la ferme, il entendit dire qu'un roi voisin avait une grande guerre. Il demanda congé à son maître, et fut à pied dans le royaume de ce prince, pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine, qui était un grand seigneur; mais il ressemblait à un porteur de chaise, tant

il était brutal; il jurait, il battait ses soldats, il leur volait la moitié de l'argent que le roi donnait pour les nourrir et les habiller; et sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'était engagé pour dix ans, et quoiqu'il vît déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple; car il disait: j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans, je volerais le roi si je manquais à ma parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme, et qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvait s'empêcher de l'estimer, parce qu'il voyait qu'il faisait toujours son devoir. Il lui donnait de l'argent pour faire ses commissions, et Fatal avait la clef de sa chambre, quand il allait à la campagne ou qu'il dînait avec ses amis. Ce capitaine n'aimait pas la lecture, mais il avait une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venaient chez lui, qu'il était un homme d'esprit; car dans ce pays là, on pensait

qu'un officier qui ne lisait pas l'histoire, ne serait jamais qu'un sot et qu'un ignorant. Quand Fatal avait fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire et jouer avec ses camarades, il s'enfermait dans la chambre du capitaine, et tâchait d'apprendre son métier, en lisant la vie des grands hommes, et devint capable de commander une armée. Il y avait déja sept ans qu'il était soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui, pour aller visiter un petit bois; et quand il fut dans ce petit bois, les soldats disaient tout bas, il faut tuer ce méchant homme, qui nous donne des coups de canne, et qui nous vole notre pain. Fatal leur dit qu'il ne fallait pas faire une si mauvaise action; mais au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueraient avec le capitaine, et mirent tous les cinq l'épée à la main. Fatal se mit à côté de son capitaine, et se battit avec tant de valeur, qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine voyant qu'il lui devait la vie, lui de-

manda pardon de tout le mal qu'il lui avait fait, et ayant conté au roi ce qui lui était arrivé, Fatal fut fait capitaine, et le roi lui fit une grosse pension. Oh, dame, ses soldats n'auraient pas voulu tuer Fatal, car il les aimait comme ses enfans; et loin de leur voler ce qui leur appartenait, il leur donnait de son propre argent, quand ils faisaient leur devoir. Il avait soin d'eux, quand ils étaient blessés, et ne les reprenait jamais par mauvaise humeur. Cependant on donne une grande bataille, et celui qui commandait l'armée ayant été tué, tous les officiers et les soldats s'enfuirent; mais Fatal cria tout haut, qu'il aimait mieux mourir les armes à la main, que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent qu'ils ne voulaient point l'abandonner; et leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de Fatal, et combattirent si bien, qu'ils firent le fils du roi ennemi, prisonnier. Le roi fut bien content, quand il sut qu'il avait gagné la

bataille, et dit à Fatal qu'il le faisait général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine et à la princesse sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand Fatal vit la princesse, il resta immobile. Elle était si belle, qu'il en devint amoureux à devenir fou, et ce fut alors qu'il fut bien malheureux: car il pensait qu'un homme comme lui, n'était pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, et tous les jours il souffrait les plus grands tourmens : mais ce fut bien pis, quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommait *Gracieuse*, en était devenu amoureux, et qu'il envoyait des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin ; mais la princesse Gracieuse, qui savait que Fortuné était un prince lâche et méchant, pria si fort le roi son père de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur, que la princesse ne voulait point

encore se marier. Fortuné, qui n'avait jamais été contredit, entra en fureur quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse : et son père, qui ne pouvait lui rien refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup ; car il disait : tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, et lui dit de se préparer à faire la guerre : mais Fatal, se jetant à ses pieds, lui dit qu'il était né dans le royaume du père de Fortuné, et qu'il ne pouvait pas combattre contre son roi. Le père de Gracieuse se mit fort en colère, et dit à Fatal qu'il le ferait mourir, s'il refusait de lui obéir, et qu'au contraire il lui donnerait sa fille en mariage, s'il remportait la victoire sur Fortuné. Le pauvre Fatal, qui aimait Gracieuse à la folie, fut bien tenté ; mais à la fin, il se résolut à faire son devoir. Sans rien dire au roi, il quitta la cour et abandonna toutes ses richesses. Cependant

Fortuné se mit à la tête de son armée, pour aller faire la guerre; mais, au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue, car il était fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendait malade. Cependant l'ambassadeur, qui voulait faire sa cour à Fortuné, lui dit qu'il avait vu à la cour du père de Gracieuse, ce petit garçon qu'il avait chassé de son palais, et qu'on disait que le père de Gracieuse lui avait promis sa fille. Fortuné, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, et aussi-tôt qu'il fut guéri, il partit pour détrôner le père de Gracieuse, et promit une grosse somme d'argent à celui qui lui amenerait Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires, quoiqu'il ne combattît pas lui-même, car il avait peur d'être tué. Enfin il assiégea la ville capitale de son ennemi, et résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena Fatal, lié avec de grosses chaînes : car un grand nombre de per-

sonnes s'étaient mises en chemin pour le chercher. Fortuné, charmé de pouvoir se venger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal à la vue des ennemis. Ce jour-là même, il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébrait son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étaient dans la ville, ayant appris que Fatal était pris, et qu'on devait dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr ou de le sauver; car ils se souvenaient du bien qu'il leur avait fait pendant qu'il était leur général. Ils demandèrent donc permission au roi, de sortir pour combattre, et cette fois ils furent victorieux. Le don de Fortuné avait cessé; et comme il voulait s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, et dans le même moment on vit paraître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée était dans un de ces chariots, et le père et la mère de Fatal étaient dans l'autre, mais endormis. Ils

ne s'éveillèrent qu'au moment où leurs chariots touchaient la terre, et ils furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, et lui présentant Fatal, lui dit : Madame, reconnaissez dans ce héros votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés ont corrigé les défauts de son caractère, qui était violent et emporté. Fortuné, au contraire, qui était né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie ; et Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus long-tems, parce qu'il serait devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué ; mais, pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il était sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyait de n'être pas roi. Le roi et la reine furent bien étonnés, et ils embrassèrent de bon cœur Fatal, dont ils avaient entendu parler fort avantageusement. La princesse Gracieuse et son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal, qui épousa Gracieuse, avec laquelle il vé-

eut fort long-tems dans une parfaite concorde, parce qu'ils s'étaient unis par la vertu.

Ladi CHARLOTTE *en faisant un soupir.*

Ah! que je suis contente de voir le pauvre Fatal tranquille! j'avais toujours peur que le méchant Fortuné ne lui fît couper la tête.

MADEM. BONNE.

Je gage qu'il n'y en a pas une de vous, mesdames, qui ne soit bien aise que Fortuné ait été tué.

LADI MARY.

Quant à moi, j'en suis bien contente; car, s'il n'était pas mort, il aurait toujours cherché à faire du mal à son frère.

MISS MOLLY.

Ce n'était pas la faute de Fortuné d'être si méchant, mais celle de son papa et de sa maman: pourquoi l'avait-on si mal élevé?

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Il me semble, si j'avais été à la place de la

fée

fée, que j'aurais bien puni cette sotte mère qui lui donnait des bonbons pour l'appaiser. Mais, mes enfans, il faut faire une réflexion. Vous aimez toutes Fatal, et vous haïssez Fortuné. Et bien, imaginez-vous que les hommes sont tous du même goût que vous. Ils aiment les bons, et sont fâchés quand il leur arrive du mal. S'il arrive un malheur à un honnête homme, tout le monde est triste, même ceux qui ne le connaissent pas particulièrement. Retenez bien cela, mes enfans, vous êtes de qualité, vous êtes riches, ce ne sont point ces choses qui vous feront aimer et estimer, mais votre vertu. A quoi sert que vous soyez riches, si vous gardez tout votre argent, si vous ne payez pas les ouvriers qui travaillent pour vous, si vous laissez mourir les pauvres de faim? Vous voyez bien que vos richesses ne vous rendront pas aimables; au contraire, toutes les fois que vous refusez d'assister les pauvres, ceux qui vous voient disent en eux-mêmes: Ho! la

méchante femme, c'est bien dommage qu'elle soit riche, et il serait bien mieux que madame une telle eût tout son argent, car elle est bien charitable. Retenez cela, ladi Charlotte : si vous continuiez à être méchante, on vous mépriserait, on vous haïrait, quoique vous soyiez ladi.

LADI CHARLOTTE.

Hélas ! ma Bonne, cela est bien vrai. Ma gouvernante, ma servante, mon papa, maman, mes sœurs, et jusqu'aux servantes de cuisine, personne ne me peut souffrir ; mais vous savez que je veux me corriger.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, je l'espère ; et si vous avez le courage de suivre mes conseils, nous viendrons à bout de vous corriger.

LADI CHARLOTTE.

De tout mon cœur, je ferai ce que vous me direz.

MADEM. BONNE.

Par exemple, ma chère, j'ai lu votre

papier en secret; et bien, si vous étiez bonne fille, vous me donneriez la permission de le lire tout hâut. Je sais que cela sera bien horrible, et que vous serez bien honteuse; mais aussi, cela vous aiderait à vous corriger.

LADI CHARLOTTE.

Si vous croyez que cela puisse m'aider à me corriger, je le veux bien, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Oui, je vous le promets. Quand vous aurez envie de dire ou de faire quelque sottise, vous penserez en vous même: j'ai promis de l'écrire, et on la lira devant ces dames; et la peur de l'entendre lire vous empêchera de la faire. Voyons donc ce papier; venez à côté de moi, ma chère, que je vous embrasse auparavant; car je suis bien contente de votre courage: voulez-vous lire vous même?

LADI CHARLOTTE.

Non, ma Bonne, je suis trop honteuse.

MADEM. BONNE.

C'est bonne marque que vous soyiez honteuse. Et bien je vais lire.

« J'ai refusé d'obéir à mademoiselle ;
» je lui ai dit qu'elle était bien hardie de
» me commander, puisqu'elle n'était
» que ma servante. Je lui ai dit aussi
» que je souhaitais la mettre si fort en
» colère, qu'elle me donnât un coup
» pour me casser un bras ou une jambe,
» parce que cela la ferait chasser de la
» maison ».

Ladi CHARLOTTE *en pleurant.*

Ah, ma Bonne ! ces dames ne voudront plus me souffrir dans leur compagnie, à présent qu'elles savent combien je suis méchante.

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, elles voient combien vous avez envie de vous corriger. Ecoutez bien, mon enfant : nous naissons tous avec des défauts : les honnêtes-gens, quand ils étaient jeunes, en avaient autant que les méchans, mais les premiers se sont corrigés ; voilà toute la différence qu'il y a. Je veux bien vous avouer une chose, ma chère, c'est que quand j'étais petite, j'étais aussi mé-

chante que vous; mais, par bonheur, j'avais une bonne gouvernante qui m'aimait beaucoup. Je suivis ses conseils, et en deux mois je me corrigeai; en sorte qu'on ne me reconnaissait pas. Je ne vous dirai point combien ce que vous avez dit à votre demoiselle est horrible; je veux l'oublier, parce que vous reconnaissez votre faute.

Ladi SENSÉE, *embrassant ladi* CHARLOTTE.

Ne pleurez pas, ma bonne amie, nous vous aimons de tout notre cœur; et pour moi, je gagerais que vous ne ferez jamais de pareilles fautes.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je lisais il y a quelque tems, qu'il y a eu un grand philosophe, que tout le monde admirait à cause de sa bonté. Eh bien, il dit un jour qu'il était né gourmand, menteur, ivrogne, voleur; mais personne ne le voulait croire, parce qu'il s'était tout-à-fait corrigé. Ainsi, quand ladi Charlotte sera grande, on ne voudra pas croire qu'elle

ait été méchante ; car elle sera si bonne, qu'on en sera charmé.

MADEM. BONNE.

Et à présent, ma chère, on aurait de la peine à croire que vous étiez, il n'y a qu'un mois, une orgueilleuse, qui preniez plaisir à parler des défauts des autres, pour les humilier : vous vous corrigez, et si cela continue, je vous aimerai à la folie. Mais, dites-moi, je vous prie, le nom de ce philosophe.

LADI SPIRITUELLE.

Il s'appelait Socrate.

LADI MARY.

Ah ! je le connais bien, ma Bonne ; vous m'avez appris hier une jolie histoire de lui.

MADEM. BONNE.

Répétez-la à ces dames, ma chère.

LADI MARY.

Socrate avait une femme si méchante, qu'elle ne cessait de l'outrager par mille sortes d'injures. Un jour qu'elle l'avait beaucoup querellé, il sortit de chez lui,

pour ne la plus entendre. Cette méchante femme fut fort fâchée de n'avoir plus personne à gronder, et cela la mit si fort en colère, qu'elle prit un pot plein d'eau sale, et jeta cette eau sur la tête de son mari. Vous croyez peut-être, mesdames, que Socrate se fâcha contre sa femme : point du tout, il se mit à rire, et dit à l'un de ses amis qui était là, *après le tonnerre, il vient toujours de la pluie*. La gronderie de sa femme, il l'appelait le tonnerre, et l'eau sale c'était la pluie, qui avait gâté tout son habit.

LADI SENSÉE.

Je suis sûre que sa femme aurait mieux aimé qu'il l'eût battue, que de le voir rire.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Il ne faut pas chercher à se venger, cela est vilain ; mais il est pourtant vrai qu'on se venge des gens qui nous font du mal, en riant du mal qu'ils nous font. Ils avaient envie de vous fâcher, et vous ne leur donnez pas ce plaisir ; cela les

mortifie beaucoup ; mais, comme je vous l'ai dit, il ne faut pas rire pour les fâcher, cela ne serait pas bien. Au contraire, quand une personne vous dit des injures, ou cherche à vous donner du chagrin, il faut dire en vous-même : cette pauvre personne ne peut me faire du mal, si je ne me fâche pas ; mais elle se fait beaucoup de mal à elle-même, en cherchant à me fâcher ; elle est bien à plaindre, j'ai pitié d'elle. Mon Dieu, faites-lui la grace de se corriger ; je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle a voulu me faire. Car, voyez-vous, mes enfans, il faut aimer nos ennemis et leur pardonner, si nous voulons que Dieu nous pardonne. Présentement miss Molly et ladi Mary vont nous raconter leurs histoires.

MISS MOLLY.

Quand Noé fut sorti de l'arche, il planta la vigne. Il vint du raisin à cette vigne, et Noé fit du vin avec ce raisin. Quand il eut fait du vin, il voulùt savoir quel goût il avait ; car il est à croire

qu'il n'y avait point eu de vin auparavant. Mais ce patriarche but avec tant d'excès de cette liqueur, qu'il en perdit la raison, et fit des sottises. Son fils Cham, au lieu d'être fâché de voir les sottises que son père faisait, se mit à rire, et appela ses deux frères Sem et Japhet, pour se moquer de lui; mais ses frères lui dirent: fi, cela est vilain de se moquer de son père; quand le papa, ou la maman font mal, il ne faut jamais le dire à personne. Quand Noé eut dormi et qu'il eut recouvré sa raison, il sut ce que ses enfans avaient fait, et dit à Cham: Vous êtes un méchant, parce que vous avez perdu le respect que vous me deviez, je vous maudis, et au contraire, je donne ma bénédiction à vos frères.

LADY MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, je vous maudis?

MADEM. BONNE.

Cela veut dire, je vous souhaite toutes

sortes de malheurs, et je prie Dieu de vous les envoyer.

LADI CHARLOTTE.

Et le bon Dieu envoie-t-il des malheurs aux enfans maudits ?

MADEM. BONNE.

Presque toujours, ma chère. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un enfant, que d'être maudit par son père et sa mère. Or, on s'expose à ce malheur, quand on leur donne du chagrin, en leur désobéissant, en leur parlant sans respect, en se mariant sans leur permission.

LADI SPIRITUELLE.

Oh! cela est bien vrai; je connais plusieurs dames qui se sont mariées malgré leurs parens; elles sont les plus malheureuses du monde, à ce que l'on dit.

MADEM. BONNE.

Cela est presque sûr; ainsi, mes enfans, prenez bien garde à ne pas chagriner vos pères et mères; car, si par malheur ils vous maudissaient, vous seriez bien à plaindre. Voyez aussi,

combien il est dangereux de boire du vin et des liqueurs fortes; cela fait perdre la raison, et on fait des sottises.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, est-ce un péché de boire du vin. Je n'ai jamais perdu la raison en buvant; mais je vous avouerai que j'aime le vin blanc, celui qui est sucré.

MADEM. BONNE.

Il faut, mes enfans, que je vous raconte une histoire que j'ai lue quelque part; c'est St.-Augustin qui la rapporte, et cela est arrivé à sa mère, qui se nommait Monique. Quand elle était petite fille, elle avait une sage gouvernante, qui ne lui permettait pas de boire du vin, excepté à dîner et à souper. Elle lui disait: Ma chère, tant que vous êtes jeune, vous ne buvez que de l'eau, mais quand vous serez mariée et votre maîtresse, si vous avez pris l'habitude de boire à tout moment sans soif, vous boirez du vin, et vous perdrez la raison. Monique n'avait jamais goûté de vin pur, de toute sa vie; quand elle eut quatorze ans,

son papa l'envoyait à la cave avec la servante, et un jour elle dit : je veux voir quel goût a le vin. Elle en but une petite goutte, et cela ne lui parut pas trop bon. Le lendemain, il lui prit fantaisie d'en boire encore ; elle en avala quelques gorgées, et trouva qu'il était meilleur ; enfin elle s'y accoutuma si bien, qu'elle en buvait de grands verres. Heureusement pour elle, elle eut une dispute avec sa servante, qui l'appela petite ivrognesse : ce reproche la rendit si honteuse, qu'elle se corrigea ; car c'est la plus grande injure qu'on puisse dire à une dame, que de lui reprocher qu'elle boit beaucoup de vin, du punch et des liqueurs fortes.

Vous voyez par-là, mes enfans, qu'il faut bien prendre garde aux mauvaises habitudes, et sur-tout à celle-là : ainsi vous pouvez boire du vin, quand on vous en donne, car je suppose qu'on ne vous en donne guère ; mais il serait épouvantable d'en demander ou d'en boire sans permission. Allons, ladi Mary, dites-nous votre histoire.

LADI MARY.

Noé et ses trois fils ayant eu beaucoup d'enfans, le pays où ils demeuraient leur parut trop petit, et ils résolurent de se séparer. Mais auparavant ils voulurent bâtir une grande tour, bien plus haute que le clocher de St.-Paul; parce qu'ils voulaient que ceux qui viendraient au monde, quand ils seraient morts, disent qu'ils avaient beaucoup d'esprit de faire un si bel ouvrage. Ils disaient aussi, si Dieu voulait nous noyer une autre fois, nous monterions au haut de cette tour, et l'eau ne pourrait venir jusque-là. Ils commencèrent donc cette tour; mais Dieu se moqua de leur vanité et de leur folie, car tout d'un coup il leur fit oublier la langue qu'ils savaient, et leur en apprit une autre, en sorte qu'ils ne s'entendaient plus. C'est comme si nous oublions présentement le français et l'anglais; que je parlasse latin, et ma Bonne parlât l'allemand, et ladi Sensée l'italien : nous serions obligées de nous séparer, car nous ne pourrions plus nous

entendre. Ces hommes donc furent bien surpris; car, quand l'un disait: donnez-moi une pierre; l'autre, qui ne l'entendait pas, lui apportait de l'eau ou du bois. Il fallut donc laisser la tour, qui était déja bien avancée : on la nomma *Babel*, qui veut dire *confusion*, et chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfans de Cham et de Chanaan son fils, furent du côté de l'Orient; ceux de Japhet allèrent demeurer à l'Occident, et ceux de Sem habitèrent dans le pays d'Assur.

MISS MOLLY

Ma Bonne, je ne connais point tous ces côtés-là.

MADEM. BONNE.

Je vais vous les montrer sur une carte de géographie, ma chère.... Voyez-vous cette carte? Le côté, qui est tout en haut, s'appelle le *Nord* ou le *Septentrion*; celui qui est tout en bas, s'appelle le *Sud* ou le *Midi*; celui qui est à votre main droite, s'appelle l'*Est* ou l'*Orient*, et celui qui est à votre main gauche,

s'appelle l'*Ouest* ou l'*Occident*. (*Voyez la mappemonde.*)

LADI MARY.

Ma Bonne, pourquoi cette carte est-elle de quatre couleurs ?

MADEM. BONNE.

Pour marquer ce qui est *terre* d'avec ce qui est *eau*, et pour distinguer les quatre principales parties du monde, qu'on appelle l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* et l'*Amérique*. L'Europe est au Nord, l'Asie est à l'Est, l'Afrique est au Sud, et l'Amérique est à l'Ouest. Adam a été créé dans l'Asie, et nous vivons dans l'Europe.

LADI SPIRITUELLE.

Dites-moi, je vous prie, lequel des enfans de Noé est notre père ?

MADEM. BONNE.

Répondez, ladi Sensée.

LADI SENSÉE.

C'est Japhet.

LADI MARY.

Ma Bonne, je crois que cela est fort

joli de connaître les cartes ; voulez-vous bien me la laisser encore regarder, et me dire ce que toute cette écriture et ces lignes signifient ?

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère. L'étude de la carte s'appelle la *Géographie ;* et tous les jours nous en dirons quelque chose : pour aujourd'hui, nous en avons assez appris ; retenez bien les quatre côtés du monde et ses quatre parties, jusqu'à la première leçon.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il y a dans la fable plusieurs choses qui ressemblent à l'Histoire Sainte ; par exemple, l'âge d'or, le déluge, l'entreprise des Géans, etc.

LADI MARY.

Ma Bonne, qu'est-ce que ces Géans ?

MADEM. BONNE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

MISS MOLLY.

Ah ! ma Bonne, je serai bien sage,

dites-moi cela, je vous prie; je vous écouterai bien.

MADEM. BONNE.

Je vous gâte, je pense; car je fais tout ce que vous voulez. Ecoutez donc bien.

Après le déluge, les hommes ne savaient pas encore écrire; ainsi il n'y avait point de livres.

LADI CHARLOTTE.

Comment donc avons-nous pu savoir l'histoire d'Adam, puisqu'on ne l'a pas écrite?

MADEM. BONNE.

Adam conta cette histoire à ses enfans, ses enfans l'apprirent à Noé. Quand il fut sorti de l'arche, Noé l'a dit à ses fils, et il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfans. Sem, qui était bien obéissant à son père, lui obéit, et jamais ses enfans ne l'oublièrent; mais Cham et Japhet n'y pensèrent pas beaucoup. Les quatre fils de Japhet vinrent demeurer dans un pays qu'on appelait la Grèce, et on les nomma *Grecs*: or les Grecs aimaient beaucoup les

contes et les fables, et ils en composaient sur tout ce qui arrivait. Au lieu de rapporter les histoires comme leurs pères les leur avaient apprises, ils en firent des fables, et voici celle qu'ils firent à l'occasion de la tour de Babel. Mais, avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces Grecs étaient des méchans, qui, au lieu d'adorer le bon Dieu, adoraient les hommes et avaient une religion extravagante. Il y avait eu plusieurs rois nommés *Jupiter*; ils firent un dieu de ces rois, et toutes les bonnes et les mauvaises actions que ces rois nommés *Jupiter* avaient faites, ils disaient qu'elles étaient faites par une seule personne, qui était *Jupiter*, roi du Ciel.

Ils disaient encore, que les Géans étaient de grands hommes, grands comme cette maison, et qu'ils eurent envie de chasser *Jupiter* du Ciel; mais comme ils n'avaient pas une échelle assez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, et les met-

tant les unes sur les autres, ils en firent une échelle. Ils étaient bien près d'y atteindre; mais Jupiter les tua à coup de tonnerre, et ceux qui ne furent pas tués, il mit sur leurs corps ces grosses montagnes qu'ils avaient apportées. Vous comprenez bien, mes enfans, que cette fable n'est pas vraie.

LADI MARY.

A merveille, ma Bonne. Ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfans de Noé faisaient une tour, et ce tonnerre, cela veut montrer comment Dieu les punit, en leur faisant oublier leur langage, pour en parler un autre.

MADEM. BONNE.

Voilà ce qui s'appelle une fille d'esprit; et bien, puisque vous comprenez cette fable, je vais vous dire une autre folie des Grecs. Savez-vous ce que c'est qu'un tremblement de terre?

MISS MOLLY.

Non, ma Bonne.

LADI MARY ET LADI CHARLOTTE.

Ni moi non plus.

MADEM. BONNE.

Ladi Sensée et ladi Spirituelle le savent bien : mais je vais le répéter à cause de vous, mesdames. Il arrive quelquefois, que tout-d'un-coup la terre s'ébranle sous nos pieds et fait branler toutes les maisons ; les Grecs disaient que la terre tremblait toutes les fois que les Géans, qui étaient sous les montagnes, tâchaient d'en sortir.

LADI SPIRITUELLE.

Cela est bien fou ; mais, je vous prie, dites-nous la vérité : qu'est-ce qui fait trembler la terre ?

MADEM. BONNE.

J'ai oui dire que ce sont de grands feux souterrains, ou des vents renfermés dans la terre, qui font effort pour sortir, et qui quelquefois s'ouvrent un passage, sortent et se dilatent.

Ladi MARY, *joignant les mains.*

Oh ! mon Dieu, ma Bonne, que cela est horrible, de voir sortir du feu de la terre ! Je mourrais de peur s'il y avait

un tremblement de terre à Londres, nous serions tous brûlés.

MADEM. BONNE.

Oh! que non, ma chère. Il y a trois pays, sur-tout en Europe, où l'on trouve trois grandes montagnes qui jettent du feu. On appelle cela des *Volcans* : retenez ce mot, mes enfans; mais le feu qui sort des volcans, n'empêche pas qu'il n'y ait des habitans.

LADI CHARLOTTE.

Comment appelle-t-on ces pays, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

Il y a un volcan dans l'Italie, près d'une ville qu'on appelle Naples, et il est sur le haut d'une grande montagne, nommée le Vésuve. Il y en a un autre dans l'île de Sicile, sur une grande montagne qu'on nomme Etna; et un autre dans l'île d'Islande, sur la montagne d'Hécla.

LADI MARY.

Qu'est-ce qu'une île, s'il vous plaît?

MADEM. BONNE.

Je serais charmée de vous l'apprendre aujourd'hui, mes enfans; mais il est sept heures passées; il faut nous quitter; ce sera pour la première fois. Adieu, mes bons enfans. Continuez à être bien sages; je recommande cela, sur-tout à ladi Charlotte. Si elle se corrige d'ici à la première leçon, elle aura un joli conte.

VIIe. DIALOGUE.

CINQUIEME JOURNÉE.

Mademoiselle Bonne.

BONJOUR, mesdames; attendez un peu, je vous prie, je veux regarder ladi Charlotte entre deux yeux.... Je gage qu'elle n'a pas fait beaucoup de sottises, car elle a l'air bien contente.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai commencé beaucoup de sottises, mais je n'en ai pas fini une seule. Hier, j'ai dit à ma servante,

vous êtes une imper..... et puis, je me suis arrêtée tout-d'un-coup; une autre fois, j'ai levé la main pour la battre, mais je ne l'ai pas fait.

MADEM. BONNE.

Je vous l'avais bien dit, ma chère, que vous vous corrigeriez. Cela ira de mieux en mieux, j'en suis sure. Puisque vous m'avez tenu parole, il est juste que je tienne la mienne. Allons nous asseoir sous les arbres dans le jardin, et en attendant l'heure du thé, je vous dirai le conte que je vous ai promis.

Conte du Prince CHARMANT.

Il y avait une fois un prince qui n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père. D'abord il fut un peu triste; et puis le plaisir d'être roi le consola bientôt. Ce prince, qui se nommait *Charmant*, n'avait pas un mauvais cœur; mais il avait été élevé en prince, c'est-à-dire, à faire sa volonté; et cette mauvaise habitude l'aurait sans doute rendu méchant par la suite. Il commençait déja

à se fâcher, quand on lui faisait voir qu'il s'était trompé. Il négligeait les affaires pour se livrer à ses plaisirs; surtout il aimait si passionément la chasse, qu'il y passait presque toutes les journées. Il avait été gâté, comme le sont presque toujours les princes. Pourtant il avait un bon gouverneur; il l'aimait beaucoup étant jeune; mais lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que ce gouverneur était trop vertueux. Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disait-il en lui-même. Il dit qu'un prince doit donner tout son tems aux affaires de son royaume, et je n'aime que mes plaisirs. Quand même il ne me dirait rien, il serait triste, et je reconnaîtrais à son visage qu'il serait mécontent de moi: il faut l'éloigner, car il me gênerait. Le lendemain, Charmant assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, et dit, que pour le récompenser du soin qu'il avait eu de lui, il lui donnait le gouvernement d'une province qui était fort éloignée de la cour

cour. Quand son gouverneur fut parti, il se plongea dans les délices et sur-tout à la chasse qu'il aimait avec fureur. Un jour que Charmant était dans une grande forêt, il vit passer une biche blanche comme la neige ; elle avait un collier d'or au cou, et lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement et ensuite elle s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue, s'écria Charmant. Il commanda donc à ses gens de rester là avec ses chiens, et il suivit la biche. Il semblait qu'elle l'attendait ; mais lorsqu'il était près d'elle, elle s'éloignait en sautant et gambadant. Il avait tant envie de la prendre, qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin sans y penser. La nuit vint, et il perdit la biche de vue. Le voilà bien embarrassé, car il ne savait où il était. Tout-d'un-coup il entendit des instrumens, mais ils paraissaient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable, et arriva enfin à un grand château où l'on donnait ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il voulait, et le prince

lui conta son aventure. Soyez le bien venu, lui dit cet homme : on vous attend pour souper ; car la biche blanche appartient à ma maîtresse ; et toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. En même tems le portier siffla, et plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux et conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étaient pas magnifiques, mais tout était propre et si bien arrangé, que cela faisait plaisir à voir. Aussi-tôt il vit paraître la maîtresse de la maison. Le prince fut ébloui de sa beauté, et s'étant jeté à ses pieds, il ne pouvait parler, tant il était occupé à la regarder. Levez-vous, mon prince, lui dit-elle en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause : vous me paraissez si aimable, que je souhaite de tout mon cœur que vous soyiez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle *Vraie Gloire*, et je suis immortelle. Je vis dans ce château, depuis le commencement

du monde, en attendant un mari. Un grand nombre de rois sont venus me voir; mais quoiqu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole. Et m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. Ah! belle princesse, dit Charmant, peut-on vous oublier quand on vous a vue une fois? Je jure de n'aimer jamais que vous: et dès ce moment, je vous choisis pour ma reine: et moi je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie-Gloire; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince, qui est dans mon palais, et qui prétend aussi m'épouser. Si j'étais la maîtresse, je vous donnerais la préférence; mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, et celui des deux qui me sera le plus fidèle pendant ce tems, aura la préférence.

Charmant fut fort affligé de ces paroles; mais il le fut bien d'avantage, quand il vit le prince dont Vraie-Gloire

lui avait parlé. Il était si beau, il avait tant d'esprit, qu'il craignit que Vraie-Gloire ne l'aimât plus que lui. Il se nommait *Absolu*, et il possédait un grand royaume. Ils soupèrent tous les deux avec Vraie-Gloire, et furent bien tristes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendait dans 3 ans, et ils sortirent ensemble du palais. A peine avaient-ils marché deux cens pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie-Gloire : l'or, l'argent, le marbre, les diamans éblouissaient les yeux, les jardins en étaient superbes, et la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse, mais elle avait changé d'habits, sa robe était toute garnie de diamans, ses cheveux en étaient ornés, au lieu que la veille, sa parure n'était qu'une robe blanche, garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle, elle me plaisait autrefois ; mais puisque j'ai deux princes pour amans,

je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, et je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or et les pierreries ne sont faits que pour eux; et quand leurs sujets les voient si magnifiques, ils les respectent davantage. En même tems, elle fit passer ses deux amans dans une grande salle. Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommait Alexandre, que j'aurais épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Asie, et s'en rendit maître. Il m'aimait à la folie, et risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre: on le nommait Pyrrhus. Le desir de devenir mon époux, l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres; il courut toute sa vie et fut tué malheureusement d'une tuile, qu'une femme lui jeta sur la tête. Cet autre se

nommait Jules-César : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules; il a vaincu Pompée et soumis les Romains. Il eût été mon époux; mais ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, et leur ayant donné un superbe déjeûner, qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant, avouez que la princesse était mille fois plus aimable aujourd'hui avec ses beaux habits, qu'elle n'était hier, et qu'elle avait aussi beaucoup plus d'esprit. Je ne sais, répondit Charmant; elle avait du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits : mais assurément elle me plaisait davantage sous son habit de bergère. Les deux princes se séparèrent et s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils

pourraient pour plaire à leur maîtresse. Quand Charmant fut dans son palais, il se ressouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avait souvent parlé de Vraie-Gloire, et il dit en lui-même : puisqu'il connaît la princesse, je veux le faire revenir à ma cour ; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courier pour le chercher, et aussi-tôt que son gouverneur, qu'on nommait *Sincère*, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le bon Sincère pleurant de joie, dit au roi : Ah ! mon prince, que je suis content d'être revenu ; sans moi vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur, qu'on nomme *Fausse-Gloire* ; cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie-Gloire, mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez Vraie-Gloire, et comme elle ressemble à sa sœur, elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie-Gloire,

et ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amans de Fausse-Gloire périssent misérablement. Le prince Absolu, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde : travaillez à le devenir. Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu sais que cela n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorans, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles et prendre beaucoup de villes? Ah! mon prince, repartit Sincère, vous avez déja oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville et deux ou trois cents sujets, et que vous ne feriez jamais la guerre,

vous pourriez devenir le plus grand roi du monde : il ne faut pour cela qu'être le plus juste et le plus vertueux. C'est-là le moyen d'acquérir la princesse Vraie-Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins, qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits et beaucoup de diamans, foulent leurs peuples, sont trompés et ne trouveront que la princesse Fausse-Gloire, qui alors n'aura plus son fard, et leur paraîtra dans toute sa difformité. Vous dites que vos sujets sont grossiers et ignorans ; il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance et au crime ; combattez vos passions, et vous serez un grand roi et un conquérant au-dessus de César, de Pyrrhus, d'Alexandre et de tous les héros dont Fausse-Gloire vous a montré les portraits. Charmant résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parens de commander dans son royaume pendant son absence, et partit avec son gouverneur pour voyager

dans tout le monde, et s'instruire par lui-même de tout ce qu'il fallait faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvait dans un royaume un homme sage ou habile, il lui disait : voulez-vous venir avec moi, je vous donnerai beaucoup d'or. Quand il fut bien instruit et qu'il eut un grand nombre de gens habiles, il retourna dans son royaume, et les chargea d'instruire ses sujets qui étaient très-pauvres et très-ignorans. Il fit bâtir de grandes villes et quantité de vaisseaux, il faisait apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissait les pauvres malades et les vieillards, rendait lui-même la justice à ses peuples, en sorte qu'il les rendit honnêtes gens et heureux. Il passa deux ans dans ce travail, et au bout de ce tems, il dit à Sincère : croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie-Gloire ? Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les

plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère ; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut, mais il était si amoureux de sa princesse, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux et patient. Il y réussit, et les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt où il avait vu la biche blanche. Il n'avait pas mené avec lui un grand équipage ; le seul Sincère l'accompagnait. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe. Il avait fait peindre sur ce char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises ; et il faisait marcher devant lui plusieurs princes, qu'il avait faits prisonniers et qui étaient enchaînés comme des esclaves. Lorsqu'il apperçut Charmant, il se moqua de lui et de la conduite qu'il avait tenue : dans le même moment, ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, et

Absolu en fut charmé, parce que celle qu'il prenait pour sa princesse, lui avait dit qu'elle n'y retournerait jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant, que la princesse Vraie-Gloire, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avait vue, vint au-devant de lui. Venez, mon prince, lui dit-elle, grace à votre ami Sincère, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur, vous êtes digne d'être mon époux. Dans le même tems, Vraie-Gloire commanda aux vertus, qui sont ses sujettes, de faire une fête pour célébrer son mariage avec Charmant; et pendant qu'il s'occupait du bonheur qu'il allait avoir d'être l'époux de cette princesse, Absolu arriva chez Fausse-Gloire, qui le reçut parfaitement bien, et lui offrit de l'épouser sur-le-champ. Il y consentit; mais à peine fut-elle sa femme, qu'il s'apperçut, en la regardant de près, qu'elle était vieille et ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc et de rouge

pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parlait, un fil d'or, qui attachait ses fausses dents, se rompit, et ces dents tombèrent à terre. Le prince Absolu était si fort en colère d'avoir été trompé, qu'il se jeta sur elle pour la battre; mais, comme il l'avait prise par de beaux cheveux noirs qui étaient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui restassent dans la main; car Fausse-Gloire portait une perruque, et comme elle resta nue tête, il vit qu'elle n'avait qu'une douzaine de cheveux, et encore ils étaient tous blancs. Absolu laissa cette méchante et laide créature, et courut au palais de Vraie-Gloire, qui venait d'épouser Charmant; et la douleur qu'il eut, d'avoir perdu cette princesse, fut si grande, qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur, et vécut long-tems avec Vraie-Gloire. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressemblait parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle put trouver un époux;

et pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ses amans, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes qui voudraient épouser sa fille, que le seul moyen de posséder Vraie-Gloire, était de travailler à se rendre vertueux et utiles à leurs sujets; et que pour réussir dans ce dessein, ils avaient besoin d'un ami sincère.

LADY MARY.

Ma Bonne, je ne trouve pas ce conte si joli que les autres; car je ne connais pas les gens dont Fausse-Gloire parle aux princes; je vois bien qu'il me reste bien des choses à apprendre: dépêchez-vous, je vous prie, de me les enseigner. Savez-vous bien, ma Bonne, que j'ai plus de six ans; je suis déja bien vieille.

MADEM. BONNE.

Oh! cela est vrai, ma chère, on est vieille à six ans quand on ne sait rien; mais quand on s'est appliqué, on est encore assez jeune pour apprendre bien des choses. Nous allons reprendre la

géographie; mais auparavant, je prie ladi Spirituelle de me dire ce qu'elle pense du conte que je viens de dire.

LADI SPIRITUELLE.

Bien des choses, ma Bonne. Je pense d'abord que j'ai fait comme le prince Absolu; j'ai pris Fausse-Gloire pour Vraie-Gloire. Je croyais me faire estimer par mon esprit, et je ne savais pas qu'il me rendrait haïssable, si je n'étais pas bonne en même tems. Je pense aussi que le prince Charmant ressemble à Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies, dont j'ai lu l'histoire dans les Magasins Français.

MADEM. BONNE.

Et tout cela est fort bien pensé, ladi Spirituelle. Voyez-vous, mes enfans, nous aimons toutes à être estimées, louées, c'est-à-dire, que nous sommes amoureuses de Belle-Gloire, ce qui est fort bien. Mais il faut bien nous mettre dans l'esprit ce que je vous ai déja dit bien des fois, et ce que je vous répéterai encore: on ne nous estime que

pour l'amour de notre vertu, et non pas pour notre argent, pour nos beaux habits, ni pour nos titres. Travaillons donc à être vertueux, mes bons enfans; il n'y a que cela de nécessaire, et pour cette vie et pour l'autre. Allons, miss Molly, dites-nous votre histoire.

MISS MOLLY.

Parmi les enfans de Sem, il y eut, long-tems après le déluge, un homme qu'on appelait *Abraham*. Il aimait beaucoup le bon Dieu, et Dieu l'aimait aussi beaucoup. Il vint demeurer dans un pays qu'on nommait *Chanaan*, avec Sara sa femme, et Lot, son neveu. Dieu lui avait commandé de venir dans ce pays, et lui avait promis de le rendre père d'un grand peuple. Abraham, qui était fort vieux, n'avait point d'enfans; mais cela ne l'empêcha pas de croire ce que le bon Dieu lui promettait; parce qu'il savait fort bien que Dieu pouvait tout. Abraham et son neveu Lot devinrent fort riches; car ils avaient un grand nombre de bœufs, de moutons et de va-

lets. Un jour les valets d'Abraham et ceux de Lot eurent une grande dispute ensemble, et Abraham qui savait qu'on fait un péché quand on querelle, dit à Lot: Mon frère, je ne veux pas quereller; ainsi il faut nous séparer. Voilà deux pays, choisissez: j'irai demeurer dans celui que vous ne voudrez pas. Lot, au lieu de dire à Abraham: mon oncle, je ne veux point vous quitter, et je défendrai à mes domestiques de quereller les vôtres, choisit le plus beau pays, et fut demeurer dans une ville qu'on appelait *Sodôme*; mais tous les gens qui demeuraient dans ce pays étaient bien méchans; et quand il venait des étrangers chez eux, ils les maltraitaient beaucoup; toutefois ils ne firent point de mal à Lot. Un jour que Lot était sur sa porte, il vit venir deux jeunes hommes. Comme il avait appris chez son oncle Abraham, à être charitable, Lot dit à ces deux hommes: il est presque nuit, je vous prie de venir souper et coucher dans ma maison. Les deux jeunes hommes en-

trèrent ; mais les habitans de cette ville, qui voulaient maltraiter ces étrangers, vinrent à la porte de Lot, et lui dirent qu'ils le feraient mourir, s'il ne les mettait dehors. Lot eut bien peur ; mais pourtant il dit à ces méchans, vous pouvez me faire tout le mal que vous voudrez, mais je ne mettrai pas ces hommes dans la rue. En même tems ces deux hommes lui dirent : n'ayez point de peur, nous sommes des anges, et Dieu nous a envoyés pour vous dire de sortir de cette ville, parce qu'il veut punir ce méchant peuple. Sortez donc avec votre femme et vos filles, mais sur-tout ne regardez pas derrière vous ; car Dieu vous punira si vous lui désobéissez. Aussi-tôt Lot et sa famille sortirent de Sodôme, et les anges marchèrent devant eux. Quand ils furent un peu loin, ils entendirent un bruit terrible ; et la femme de Lot, qui était curieuse, regarda derrière elle, pour voir d'où venait ce bruit. Elle vit qu'il tombait une pluie de feu, qui brûlait tous ces méchans hommes ; mais

comme elle désobéissait à Dieu, elle fut changée en une statue de sel. Son mari et ses filles furent plus sages qu'elle. Ils ne regardèrent point ; et les anges les laissèrent sur une montagne, d'où ils virent brûler Sôdôme et plusieurs autres villes, dont les peuples étaient aussi fort méchans.

LADI CHARLOTTE.

Ah ! ma Bonne, que cela est épouvantable, d'être ainsi brûlé tout vif.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, et cela nous apprend qu'il ne faut pas nous moquer de Dieu, en lui désobéissant. Il ne brûle pas aujourd'hui tous les méchans ; mais ceux qu'il ne punit pas pendant qu'ils vivent, il les punira d'une manière bien terrible après leur mort : il ne faut pas oublier cela. Dieu est l'ennemi des méchans qui ne veulent pas se corriger ; il compte nos mauvaises actions, et ceux qui ne lui en demandent pas pardon de tout leur cœur, il les rendra très-misérables en cette vie ou en l'autre. Voyez

aussi, mes enfans, combien il faut prendre garde à vivre avec d'honnêtes-gens. Si Lot n'eût pas quitté Abraham, il n'eût pas perdu sa femme. Il fut sauvé, parce qu'en demeurant avec Abraham, il avait pris la bonne habitude d'être charitable. Il faut donc chercher à être amies des jeunes dames qui sont bonnes, charitables, obéissantes, et fuir comme la peste, la compagnie de celles qui voudraient vous donner de mauvais exemples. Allons, ladi Mary, répétez l'histoire que vous avez apprise.

LADI MARY.

Un jour qu'Abraham était devant sa tente, il vit venir trois voyageurs. Il fut au devant d'eux, et leur dit : Je vous prie, faites-moi l'honneur de vous arrêter ici pour manger un morceau. Les étrangers lui dirent, nous le voulons bien, et alors Abraham dit à sa femme de préparer du pain et des gâteaux pour ces étrangers; et il commanda à ses valets de leur apprêter de l'eau pour laver leurs pieds, et de la viande pour leur

dîner. Après qu'ils eurent dîné, ils dirent à Abraham : où est votre femme ? Abraham leur répondit : elle est dans sa tente. Et ces trois étrangers, qui étaient des anges, lui dirent que Sara aurait bientôt un fils. Quand Sara entendit cela, elle se mit à rire, parce qu'elle était très-vieille, et que ce n'est pas la coutume que les vieilles femmes aient des enfans. Les anges dirent à Sara, pourquoi riez vous? Dieu n'est-il pas le maître de vous donner un fils, lui qui est le tout-puissant ? Sara, toute honteuse, dit qu'elle n'avait pas ri. Ah ! que cela est vilain de mentir, dirent les anges : demandez pardon à Dieu de cette mauvaise action. En même-tems les anges s'en allèrent, et quelque tems après Sara eut un fils qu'elle nomma *Isaac*.

MADEM. BONNE.

Fort bien, ma bonne amie. Allons, ladi Sensée, faites quelques réflexions.

LADI SENSÉE.

Je répéterai à ces dames les réflexions que vous m'avez faites, quand vous

m'avez appris cette histoire. Abraham était un homme bien charitable, puisqu'il ne laissait passer aucun voyageur, sans le prier d'entrer chez lui pour se reposer ; et Sara était bien modeste, puisqu'elle se tenait cachée dans sa tente, sans se montrer aux hommes et sans être curieuse de les voir.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, est-ce qu'Abraham n'avait point de maison, que Sara restait dans une tente ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, Abraham n'avait point de maison, quoiqu'il fût un grand seigneur, qui avait plus de domestiques que le roi. Aujourd'hui les personnes riches ont de grandes terres, de belles maisons, de l'argent; mais dans ce tems-là, pour être riche il fallait avoir beaucoup de troupeaux. Abraham en avait une grande quantité, et il lui fallait beaucoup d'herbe pour les nourrir ; ainsi, quand ses troupeaux avaient mangé toute l'herbe d'un endroit, on les me-

nait dans un autre. Vous voyez bien qu'il ne devait pas avoir de maison, on n'aurait pu l'emporter; mais il avait des tentes qu'on changeait de places toutes les fois qu'on quittait un pays pour aller dans un autre.

MISS MOLLY.

Puisque Sara avait tant de domestiques, pourquoi son mari lui disait-il de faire du pain pour ces étrangers, comme si elle eût été servante ?

MADEM. BONNE.

Les dames de ce tems-là n'étaient point des paresseuses comme celles d'aujourd'hui, ma chère. Sara était comme une princesse, et pourtant elle prenait soin du ménage de son mari, et faisait elle-même la cuisine; les jeunes demoiselles menaient boire les moutons: tout le monde travaillait.

LADI MARY.

Mais, ma Bonne, cela ne serait pas joli, si maman faisait elle-même la cuisine.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; mais si

les dames ne doivent pas faire la cuisine, elles doivent du moins avoir soin de leur ménage, prendre garde aux domestiques, et penser qu'une hounête femme doit être la première intendante de sa maison.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, cela ne se peut pas : une dame n'en a pas le tems. Il faut qu'elle aille aux assemblées, à la comédie, à l'opéra.

MADEM. BONNE.

Souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire, ma chère. Dieu ne vous a pas mis au monde pour jouer, pour courir les assemblées, les spectacles. On peut y aller quelquefois pour se délasser ; mais celles qui ne font autre chose, font fort mal, et Dieu les punira, parce qu'elles négligent leurs devoirs, et c'est un grand péché. Une femme est obligée d'avoir soin de ses enfans, de ses domestiques. Tout le mal qu'ils font, pendant qu'elle n'y est pas, Dieu lui en demandera compte, et il y aura un grand

nombre

nombre de femmes qui seront punies de cette négligence-là : d'ailleurs, ma chère c'est un grand péché de dépenser tant d'argent à des bagatelles ; on vole cet argent aux pauvres ou à ses enfans.

LADI SPIRITUELLE.

Est-ce qu'on n'est pas maîtresse de dépenser son argent à sa fantaisie ?

MADEM. BONNE.

Dites-moi, ma chère : Votre papa a des fermiers qui vendent le blé et les fruits de ses terres ; ces fermiers sont-ils maîtres de l'argent qu'on leur donne pour ces blés, ces fruits ?

LADI SPIRITUELLE.

Ils ne peuvent pas en être les maîtres, car toutes ces choses sont à papa, et ils lui en rendent compte.

MADEM. BONNE.

Eh bien, ma chère, nous sommes les fermiers du bon Dieu. Il nous donne de l'argent pour nous nourrir, nous habiller, pour élever nos enfans, payer les marchands, les domestiques, et assister

les pauvres ; et comme les fermiers sont obligés de rendre compte à leurs maîtres, et qu'ils les feraient mettre en prison, s'ils dépensaient leur argent mal-à-propos : de même le bon Dieu fera rendre compte aux riches de l'argent qu'il leur aura donné, et les punira, s'ils le dépensent en folies. D'ailleurs, il faut être bien méchante pour dépenser tant d'argent au jeu, à l'opéra, et aux mascarades, pendant qu'il y a un si grand nombre de pauvres qui n'ont pas un morceau de pain !

LADI MARY.

Est-ce qu'il y a des gens qui n'ont point de pain, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère. Il y en a d'autres qui n'ont point de lit, et qui couchent sur le plancher ; d'autres, qui n'ont point de charbon en hiver, et qui meurent de froid ; d'autres qui n'ont point de chemises, et qui n'ont point d'ouvrage pour gagner de l'argent.

LADI MARY.

Ah, mon Dieu! ma Bonne, cela me fait pitié. Je vous prie de prendre tout mon argent, pour acheter du pain, des lits et du charbon à tous ces pauvres gens.

MADEM. BONNE.

Vous avez donc beaucoup d'argent, ma chère:

LADI MARY.

Ma Bonne, j'ai deux schellings. Prenez-les, je vous prie; j'aime mieux donner à ces pauvres gens, que d'acheter des poupées et des gateaux.

MADEM. BONNE.

Venez m'embrasser, ma chère amie, je vous aime de tout mon cœur, et j'ai beaucoup d'amitié pour vous. Si je ne savais pas que vous êtes une ladi, je le devinerais à ce moment, parce que vous êtes bonne et généreuse, comme une dame de qualité doit l'être; et pour vous récompenser de votre bon cœur, nous dirons quelque chose de la géographie que vous aimez tant; c'est pour cela que j'ai fait venir un plat d'eau.

Vous voyez ce plat, mesdames; supposez que ce soit la mer, et tous les morceaux de carton que je vais mettre dessus, seront la terre. Tous ces petits morceaux de cartes, qui sont environnés d'eau de tous côtés, nous les appellerons des *Iles*. Voyez cet autre carton qui touche au bord du plat par un petit morceau, c'est presque une île; nous le nommerons donc *Presqu'île*. Ce grand morceau de carte qui ne touche à l'eau que par un côté, nous l'appellerons une *Terre ferme* ou un *Continent*; cette pointe qui s'avance dans l'eau, nous l'appellerons un *Cap*; et une terre fort élevée, nous l'appellerons *Montagne*: comprenez-vous bien cela, mes enfans?

LADI MARY.

A merveille, ma Bonne. Une île est une terre absolument environnée d'eau; une presqu'île a un petit coin hors de l'eau, et elle tient par ce petit morceau de terre à cette autre grande terre que vous appelez continent, etc.

MADEM. BONNE.

Cela est très-bien. Voyons présentement sur une carte géographique, si vous trouverez bien une île, une presqu'île, un continent, un cap, une montagne : il faut avoir une mappemonde.

LADI MARY.

Ma Bonne, voilà des pays qu'on nomme la Grande-Bretagne, l'Irlande : je crois que ce sont des îles ; car la mer est tout autour.

MADEM. BONNE.

Et de quel côté sont ces pays, ma chère ?

LADI MARY.

Tout en haut, et à gauche de la carte, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Mais ce côté d'en haut et ce côté gauche ont des noms, qu'il faut toujours dire. Souvenez-vous-en, nous l'avons appris la dernière fois.

LADI MARY.

Je m'en souviens, ma Bonne : ces

pays, ou ces îles sont au Nord, et en même-tems à l'Ouest de l'Europe.

MADEM. BONNE.

Fort bien, ma chère. Ladi Charlotte, cherchez une presqu'île sur cette carte.

LADI CHARLOTTE.

L'Afrique en est une ; ce grand pays tient à l'Asie par ce petit coin : je crois aussi que cette pointe est un cap.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, c'est le cap de Bonne-Espérance. Allons, miss Molly, montrez-moi un continent.

MISS MOLLY.

J'en vois quatre considérables, qui sont les mêmes quatre parties du globe déja nommées ; savoir : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Ladi Sensée va nous dire comment on nomme ces petites langues de terre qui joignent la presqu'île au continent.

LADI SENSÉE.

On les nomme *Isthmes ;* et celui qui

joint l'Afrique à l'Asie, se nomme *Isthme de Suez.*

MADEM. BONNE.

Retenez bien ces noms des différentes parties de la terre, mesdames; la première fois nous en apprendrons davantage, car il est trop tard aujourd'hui.

VIIIe. DIALOGUE.

SIXIEME JOURNÉE.

LADI CHARLOTTE.

BONJOUR, ma Bonne; j'ai été bonne fille, presque tout-à-fait : et tout le monde dans la maison me fait tant d'amitié, que je suis heureuse comme une reine : voyez cette jolie montre; papa me l'a donnée pour montrer qu'il est content de moi.

MADEM. BONNE.

Elle est fort belle; mais, ma chère, vous dites que vous êtes heureuse comme une reine; vous croyez donc que toutes les reines sont heureuses?

LADI CHARLOTTE.

Je pense que oui, ma Bonne, car on dit toujours, quand on veut parler d'une personne qui est bien contente : *elle est heureuse comme une reine.*

MADEM. BONNE.

On parle mal-à-propos quand on dit cela, ma chère; il me prend envie de vous raconter une fable à ce sujet.

Fable de la Veuve et de ses deux filles.

Il y avait une veuve assez bonne femme, qui avait deux filles, toutes deux fort aimables; l'aînée se nommait *Blanche*, la seconde *Vermeille*. On leur avait donné ces noms, parce qu'elles avaient, l'une, le plus beau teint du monde, et la seconde des joues et des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour la bonne femme étant près de sa porte, à filer, vit une pauvre vieille qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille; asseyez-vous un moment pour vous reposer;

et aussi-tôt elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur, et apporta la chaise. Voulez-vous boire un coup, dit la bonne femme à la vieille? De tout mon cœur, répondit-elle : il me semble même que je mangerais bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragoûter. Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose : en même tems elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table; et la bonne femme commande à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes sur un prunier qu'elle avait planté elle-même, et qu'elle aimait beaucoup. Blanche, au lieu d'obéir de bonne grace à sa mère, murmura contre cet ordre, et dit en elle-même : ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. Elle n'osa pourtant pas refuser quelques

prunes, mais elle les donna de mauvaise grace et à contre-cœur. Et vous, Vermeille, dit la bonne femme à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame, car vos raisins ne sont pas mûrs. Il est vrai, dit Vermeille, mais j'entends ma poulé qui chante, elle vient de pondre un œuf, et si madame veut l'avaler tout chaud, je le luj offre de tout mon cœur. En même tems, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf; mais dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut, et l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère, je vais récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'aînée deviendra une grande reine, et la seconde une fermière, et en même tems ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut, et l'on vit dans la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je sais que je vous donne à chacune ce que vous aimé le mieux. La fée s'éloi-

gna en disant ces paroles ; et la mère aussi bien que les deux filles restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, et furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étaient que de bois ; mais elles étaient si propres, qu'on s'y voyait comme dans un miroir. Les lits étaient de toile blanche comme la neige. Il y avait dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches ; et dans la cour, toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons et autres. Il y avait aussi un joli jardin, rempli de fleurs et de fruits. Blanche voyait sans jalousie le don qu'on avait fait à sa sœur, et elle n'était occupée que du plaisir qu'elle aurait à être reine. Tout d'un coup elle entendit passer des chasseurs, et étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. Blanche étant devenue reine, dit à sa sœur Vermeille : Je ne veux pas que vous soyez fermière; venez avec moi, ma sœur, je vous fe-

rai épouser un grand seigneur. Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit Vermeille; je suis accoutumée à la campagne, et je veux y rester. La reine Blanche partit donc, et elle était si contente, qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir. Les premiers mois, elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensait à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, et rien ne la divertissait plus; au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendaient de grands respects, quand elles étaient devant elle, mais elle savait qu'elles ne l'aimaient pas, et qu'elles disaient: voyez cette petite paysanne, comme elle fait la grande dame; le roi a le cœur bien bas, d'avoir pris une telle femme. Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avait eu tort d'épouser Blanche; et comme son amour pour elle était passé, il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'aimait plus sa femme,

on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle était très-malheureuse, car elle n'avait pas une seule bonne amie à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyait que c'était la mode à la cour, de trahir ses amis par intérêt, de faire bonne mine à ceux que l'on haïssait, et de mentir à tout moment. Il fallait être sérieuse, parce qu'on lui disait, qu'une reine doit avoir un air grave et majestueux. Elle eut plusieurs enfans, et pendant tout ce tems, elle avait un médecin auprès d'elle, qui examinait tout ce qu'elle mangeait, et lui ôtait toutes les choses qu'elle aimait. On ne mettait point de sel dans ses bouillons: on lui défendait de se promener, quand elle en avait envie; en un mot, elle était contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfans, qui les élevaient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mourait de chagrin, et elle devint si maigre, qu'elle faisait pitié à tout le monde. Elle

n'avait pas vu sa sœur, depuis trois ans qu'elle était reine, parce qu'elle pensait qu'une personne de son rang serait déshonorée d'aller rendre visite à une fermière ; mais se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se désennuyer. Elle en demanda permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensait qu'il serait débarrassé d'elle pendant quelque tems. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, et elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers et de bergères, qui dansaient et se divertissaient de tout leur cœur. Hélas ! dit la reine en soupirant, où est le tems que je me divertissais comme ces pauvres gens, personne n'y trouvait à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avait un air si content, elle était si fort engraissée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avait épousé un jeune paysan, qui n'avait pas de for-

tune ; mais il se souvenait toujours que sa femme lui avait donné tout ce qu'il avait, et il cherchait par ses manières complaisantes à lui en marquer sa reconnaissance. Vermeille n'avait pas beaucoup de domestiques ; mais ils l'aimaient comme s'ils eussent été ses enfans, parce qu'elle les traitait bien. Tous ses voisins l'aimaient aussi, et chacun s'empressait à lui en donner des preuves. Elle n'avait pas beaucoup d'argent, mais elle n'en avait pas besoin ; car elle recueillait dans ses terres, du bled, du vin et de l'huile. Ses troupeaux lui fournissaient du lait, dont elle faisait du beurre et du fromage. Elle filait la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari, et à deux enfans qu'elle avait. Ils se portaient à merveille, et le soir, quand le tems du travail était passé, ils se divertissaient à toutes sortes de jeux. Hélas ! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais

magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. A pêine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'avez donné vos prunes à contre-cœur. Pour être heureux, il faut, comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, et n'en point souhaiter davantage. Ah ! madame, s'écria Blanche, vous vous êtes assez vengée, finissez mon malheur. Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme; et demain ses officiers viendront vous ordonner de sa part, de ne point retourner à son palais. Cela arriva comme la fée l'avait prédit : Blanche passa le reste de ses jours avec sa sœur Vermeille, avec toutes sortes de contentemens et de plaisirs : et elle ne pensa jamais à la cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, j'aime beaucoup ce conte. J'ai toujours desiré d'être bergère, j'aime la campagne à la folie ; et il me semble que je ne souhaiterais rien, si j'avais une jolie ferme comme Vermeille ; mais, pour cela, il faudrait encore que j'y eusse des livres.

MADEM. BONNE.

Je crois que vous êtes de bon goût, ma chère ; mais, pour se plaire à la vie champêtre, il faut n'avoir ni ambition, ni vanité, ni desirs : et cela est bien difficile. Sans aller vivre à la campagne, vous pouvez être heureuse par-tout où vous vous trouverez, si vous pouvez vous défaire de ces trois défauts dont je viens de parler.

MISS MOLLY.

Qu'est-ce que l'ambition, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

C'est le desir de commander à tout le monde ; et la vanité, c'est de vouloir être louée pour la beauté, l'esprit, les

richesses, les beaux habits; demandez à ladi Spirituelle, combien sa vanité l'a rendue malheureuse.

LADI SPIRITUELLE.

Elle m'avait aussi rendue méchante; mais, ma Bonne, j'en ai encore beaucoup, et cela m'a fait faire une grande faute depuis que je ne vous ai vue; je veux vous la dire devant ces dames, pour me corriger.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma bonne amie; le vrai moyen de se corriger des fautes, est de les avouer. Voyons donc ce que vous avez fait.

LADI SPIRITUELLE.

Nous étions hier à l'assemblée de madame D...... Cette dame est âgée, car elle a des enfans; elle me demanda à quoi je m'occupais: je lis Quinte-Curce, lui ai-je répondu. Qu'est-ce que Quinte-Curce, a dit cette dame. Oh! lui ai-je dit, c'est un fort beau livre, où l'on trouve la vie d'Alexandre-le-Grand. Cette dame me répondit, je ne savais pas

qu'il y eût un roi d'Angleterre qui se nommât Alexandre-le-Grand : cependant, quand j'étais jeune, j'ai appris par cœur l'abrégé de l'histoire d'Angleterre ; il est vrai que je l'ai oubliée. Au lieu de répondre à cette dame, ma Bonne, j'ai fait semblant de saigner du nez ; j'ai mis mon mouchoir devant mon visage, car j'étouffais à force de rire ; et j'ai été dans les autres salles, où j'ai conté à tout le monde l'ignorance de cette dame, qui n'a jamais entendu parler d'Alexandre.

MADEM. BONNE.

Vous avez fait effectivement une grande faute, ma chère : je gage que vous croyez avoir fait beaucoup de mal à cette dame.

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; mais quand j'ai fait cette sottise, ce n'était pas pour lui faire du mal, c'était seulement par vanité, pour faire penser à tout le monde que j'étais une fille raisonnable, qui lisais beaucoup.

MADEM. BONNE.

Je vous assure, ma chère, qu'on n'a point du tout pensé à cela. Nous avons été ce matin rendre visite à miladi B..... Vous savez qu'elle a beaucoup d'esprit. Que cette petite Spirituelle est méchante! m'a-t-elle dit ; elle s'est hier moquée cruellement de cette pauvre madame D..... Si elle avait été ma fille, je l'aurais soufflettée. Vous voyez, ma chère, que votre amour-propre est un sot, qui, au lieu de vous faire paraître estimable, engage tout le monde à vous mépriser. Vous avez appris à tout le monde que cette dame était une ignorante; mais, en même-tems, vous leur avez fait croire que vous étiez méchante ; vous vous êtes fait beaucoup plus de mal, que vous n'en avez fait à celle dont vous vous moquiez. Appliquez-vous donc à devenir bonne, charitable. Avant de parler, dites en vous-même : ne vais-je point dire une méchanceté? Au lieu de parler des défauts des autres, attachez-vous à faire remarquer leurs bonnes

qualités, et alors tout le monde vous aimera. Présentement ladi Mary va nous dire son histoire.

LADI MARY.

Abraham aimait tendrement son fils Isaac; mais il aimait le bon Dieu encore davantage, comme cela est juste. Un jour Dieu dit à Abraham : Prenez votre fils, et allez sur une grande montagne, pour m'en faire un sacrifice, c'est-à-dire, pour lui couper la tête, et ensuite brûler son corps ; car dans ce tems-là, on tuait des bêtes, qu'on offrait au seigneur, et après cela on les brûlait, et Dieu voulait Isaac au lieu d'une bête. Un autre qu'Abraham aurait dit en lui-même : Dieu m'a promis de donner à mon fils un grand nombre d'enfans; si je le tue, cela ne pourra pas arriver ; mais Abraham était bien plus sage, il ne raisonnait point quand Dieu lui commandait quelque chose, et savait fort bien qu'il peut faire les choses qui nous paraissent impossibles. Abraham prit du bois, et dit à Isaac de le porter ; et

pendant qu'ils montaient la montagne, Isaac disait : Mon père, nous avons du bois et du feu pour l'allumer, mais nous n'avons point de bête pour faire le sacrifice. Dieu y pourvoira, lui répondit Abraham ; mais quand ils furent au haut de la montagne, il dit à Isaac : Mon fils, c'est vous que je vais sacrifier à Dieu, car il me l'a commandé. Je le veux bien, dit Isaac ; le bon Dieu m'a donné la vie, je dois la lui rendre, puisqu'il le veut. Aussitôt Abraham fit un bûcher avec le bois, lia son fils sur ce bois ; ensuite il prit son grand couteau, et leva le bras pour lui couper la tête ; mais il vint un ange qui lui arrêta le bras, et lui dit : Ne tuez pas votre fils ; Dieu voulait voir seulement si vous seriez obéissant. Abraham délia Isaac, et dans le même tems ils virent un bélier qui était pris par ses cornes dans un buisson. Ils prirent ce bélier, et le sacrifièrent au Seigneur : et ensuite, ils retournèrent fort contens dans leurs tentes.

MISS MOLLY.

J'avais bien peur pour le pauvre Isaac, ma Bonne ; je croyais qu'il allait être tué.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, c'est une mauvaise action de tuer un homme ; comment est-ce que Dieu commandait une mauvaise action ?

MADEM. BONNE.

Ce n'est pas toujours une mauvaise action de tuer un homme : vous voyez qu'on en fait mourir bien souvent pour avoir volé. Quand on fait la guerre, les soldats tuent leurs ennemis, sans commettre un péché. D'ailleurs, vous voyez que Dieu ne voulait pas qu'Isaac fût tué ; et Abraham, qui savait que Dieu est bon et sage, disait en lui-même : puisque Dieu me commande cela, il n'y a point de mal, car Dieu ne commande jamais le péché.

LADI MARY.

Isaac était un bon enfant. Je veux être bien obéissante comme lui, et si

Dieu disait à maman de me tuer, je lui dirais que je le veux bien.

MADEM. BONNE.

Il ne dira pas cela à votre maman; mais peut-être le dira-t-il à la fièvre, à la petite vérole, ou à quelqu'autre maladie. S'il ne veut pas votre vie, peut-être voudra-t-il vos yeux, vos oreilles, ou quelqu'autre partie de votre corps. Quand vous serez donc malade, il faut dire comme Isaac: Mon Dieu, c'est vous qui m'avez donné la vie, si vous voulez me l'ôter par cette maladie, je le veux bien. Il en faut dire autant quand on perd sa fortune, et tout ce qu'on possède dans le monde, et penser: je suis sure que le bon Dieu m'aime, puisqu'il m'ôte ces choses, apparemment qu'elles ne valaient rien pour moi; si elles eussent été bonnes pour moi, Dieu me les aurait pas ôtées, cela est bien sûr.

LADI SENSÉE.

Si l'on pensait toujours à cela, ma Bonne, on n'aurait jamais de chagrin.

MADEM.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; c'est pour cela que nous voyons quelquefois des personnes qui nous paraissent très-malheureuses, et qui sont souvent fort contentes. Allons, ladi Charlotte, dites-nous votre histoire.

LADI CHARLOTTE.

Abraham voulant marier son fils Isaac, appela son intendant, et lui dit d'aller dans le pays où demeurait son frère, qui s'appelait Nacor, pour chercher une femme à son fils. Quand l'intendant fut arrivé dans le pays de Nacor, il pria Dieu de faire réussir son voyage, et dit : Seigneur, montrez-moi la femme que vous voulez donner à mon jeune maître ; et, comme il s'était assis auprès d'un puits, il dit encore à Dieu : Seigneur, les filles de la ville vont venir chercher de l'eau à la fontaine ; je leur demanderai à boire ; inspirez à celle qui doit être la femme d'Isaac, de me présenter honnêtement sa cruche, et de m'offrir aussi à boire pour mes cha-

meaux. En même tems les filles sortirent de la ville, et il y en avait une qui était fort belle. L'intendant s'approcha d'elle et lui demanda à boire. De tout mon cœur, lui dit cette fille; et en même-tems elle baissa sa cruche, et lui dit: je veux aussi donner à boire à vos chameaux. L'intendant lui demanda comment elle s'appelait? Elle lui répondit, je m'appelle Rebecca; mon grand-père se nommait Nacor: alors l'intendant remercia Dieu, et fit présent à Rebecca d'une bague d'or et de belles boucles d'oreilles. Rebecca courut à sa maison, pour montrer ces présens à ses frères; car elle savait qu'une fille ne doit pas prendre des présens d'un homme, sans la permission de ses parens. Laban, frère de Rebecca, ayant vu ces présens, courut à la fontaine, et pria l'intendant de venir loger chez lui. Cet homme ne voulut ni boire ni manger, qu'il n'eût fait sa commission. Il demanda Rebecca en mariage pour Isaac, et ses frères y consentirent. Ils dirent ensuite à Re-

becca, voulez-vous aller avec cet homme pour épouser votre cousin Isaac? Elle répondit, je le veux bien, et elle partit avec l'intendant, qui lui fit de beaux présens, ainsi qu'à ses frères. Quand ils eurent marché bien longtems, Rebecca vit un homme qui se promenait dans les champs, et l'intendant lui ayant dit que c'était Isaac, elle mit son voile sur sa tête, et Isaac l'épousa bientôt; et il aima tellement Rebecca, qu'elle le consola un peu de la mort de sa mère Sara, qui mourut peu de tems après.

MISS MOLLY.

Cette histoire est bien belle, ma Bonne; mais je voudrais savoir pourquoi Abraham envoyait si loin pour chercher une femme à son fils. Est-ce qu'il n'y avait pas de filles dans le pays où il était?

MADEM. BONNE.

Il y en avait, ma chère; mais ces filles manquaient ou de piété, ou de religion, et Abraham qui voulait pour son fils une femme de mérite, la préféra aux

richesses. Remarquez, mes enfans, ce que fit l'intendant d'Abraham. Il pria Dieu de lui trouver une femme pour son maître. Cela nous apprend à demander à Dieu tous nos besoins : il est si bon, qu'il ne s'offense pas de cette liberté. Il faut lui demander généralement toutes les choses qui nous sont nécessaires.

LADI MARY.

Mais le bon Dieu sait bien que nous avons besoin de ces choses ; ainsi il n'est pas nécessaire de les lui demander.

MADEM. BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère. Dieu sait bien que nous avons besoin de pain, cependant Jésus-Christ nous ordonne de lui en demander tous les jours, dans la prière qu'il nous a enseignée. Ne dites-vous pas tous les matins et soirs dans votre prière : donnez-nous notre pain quotidien, c'est-à-dire, le pain de tous les jours ?

LADI CHARLOTTE.

Cela est vrai, ma Bonne, je n'y avais jamais fait attention.

LADI SENSÉE.

Pour moi, je demande toujours au bon Dieu tout ce que j'ai besoin. Quand je commence mes leçons, je le prie de me faire la grace de bien apprendre; quand maman est malade, ou mes sœurs, ou papa, je le prie de les guérir : quand j'ai envie d'avoir quelque chose, je prie Dieu d'inspirer à maman de me le donner; et Dieu est si bon, qu'il m'accorde toujours tout ce que je lui demande.

MADEM. BONNE.

Conservez bien cette habitude, ma chère. Accoutumons-nous, mes enfans, à regarder Dieu comme notre bon père et notre maître. Un enfant demande avec confiance les choses justes à son père, un domestique à son maître. Mais comme nous ne savons pas nos vrais besoins, et que nous pourrions demander des choses qui ne seraient pas bonnes pour nous, disons toujours : accordez-moi cette chose, Seigneur, si elle est bonne pour votre gloire et mon salut. Voyons à présent, si nous dirons quel-

que chose de la géographie. La dernière fois nous avons parlé des noms qu'on donne aux différentes parties de la terre, c'est-à-dire, du continent, de l'île, de la presqu'île, de l'isthme et du cap; il faut apprendre aujourd'hui les noms qu'on donne aux différentes parties de l'eau.

Voyez-vous ce grand amas d'eau? on l'appelle *Océan*; on l'appelle aussi *Mer*, de l'amertume de son eau: il y en a quatre qui prennent leurs noms des côtés ou points du monde vers lesquels ils sont situés; ce sont l'Océan septentrional, l'Océan méridional, l'Océan oriental et l'Océan occidental. On appelle *Golfe* une portion de l'Océan qui s'avance dans les terres. *Baie*, c'est un golfe dont l'ouverture est grande. *Archipel*, est une mer où il y a un amas d'îles. *Détroit*, est un passage d'une mer à une autre. *Lac*, est un amas d'eau entouré de terre; et *Rivière*, une eau qui coule toujours. Comprenez-vous cela, mes enfans?

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, un golfe est une mer qui s'avance dans la terre, comme le golfe de Venise ; un détroit est une rue de mer, qui joint deux mers ensemble, comme le détroit de Gibraltar, qui joint le grand Océan à la mer Méditerranée.

MADEM. BONNE.

Fort bien : on appelle aussi un détroit une mer resserrée entre deux terres, voyez sur cette carte. Entre l'île de Corse et l'île de Sardaigne, il y a une petite rue de mer ; on la nomme le *Détroit de Boniface*.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, d'où vient appelle-t-on la petite rue de mer, qui est entre l'Italie et la Sicile, le *Phare de Messine* ? Que veut dire ce mot de *Phare* ?

MADEM. BONNE.

Je ne sais pas le grec, ma chère, et ce mot vient du grec ; mais nous pouvons le deviner. Les vaisseaux qui sont sur la mer, ne peuvent sans danger s'ap-

procher de la terre. Pour avertir que la terre n'est pas loin, on met du feu ou de la lumière sur le bord de la mer, et alors les gens qui sont dans le vaisseau, voyant ce feu ou cette lumière pendant la nuit, n'approchent pas. Or, il y avait un roi en Egypte nommé Ptolomée, qui fit bâtir une tour de marbre qui était si belle, qu'on a dit qu'elle était une des sept merveilles du monde. On mettait une lumière au haut de cette tour, qu'on appela *Pharos*, pour avertir les vaisseaux; et depuis ce tems, on a nommé *Phares*, les endroits élevés où l'on met de la lumière la nuit, pour ceux qui sont sur la mer; et c'est une de ces tours qui s'appelait le Phare de Messine, qui a donné le nom à ce détroit. Nous pouvons donc penser que le mot de *Pharos* veut dire *une lumière qui conduit pendant la nuit.*

LADI MARY.

Ainsi les lanternes qui sont aux portes sont des phares?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère.

MISS MOLLY.

Vous nous avez dit qu'il y avait sept merveilles dans le monde, apprenez-nous quelles sont les autres.

MADEM. BONNE.

Je vais vous les dire toutes comme je les sais. *Les murailles et les jardins de Babylone*, le *phare d'Alexandrie*, le *tombeau de Mausole*, le *colosse de Rhodes*, le *temple de Diane* à Ephèse, le *labyrinthe de Minos* dans l'île de Crète, les *pyramides de l'Egypte*.

LADI CHARLOTTE.

Qu'est-ce que c'était que toutes ces choses?

MADEM. BONNE.

Ladi Sensée va vous les expliquer, mes enfans. Allons, ma chère, apprenez à ces dames ce que c'était que le *tombeau de Mausole*.

LADI SENSÉE.

Il y avait une reine de Carie, nom-

mée Artémise, qui aimait beaucoup son mari Mausole. Il mourut, et elle lui fit faire un tombeau magnifique. Depuis ce tems, on a appelé *Mausolées*, les ouvrages que l'on fait pour honorer la mémoire des morts.

LADI CHARLOTTE.

Ah ! voilà pourquoi on nomme mausolées les figures de marbre qui sont à Westminster. Je n'oublierai pas d'où vient ce nom.

LADI SENSÉE.

Quoique ce tombeau qu'Artémise avait fait bâtir fût si magnifique, elle ne le trouva pas digne de recevoir les cendres de son mari.

LADI CHARLOTTE.

Où les mit-elle donc, Madame ?

LADI SENSÉE.

Elle les mêlait chaque jour avec sa soupe et son vin; ainsi elle les avala tout-à-fait.

LADI SPIRITUELLE.

N'est-ce pas cette Artémise, qui com-

battit pour Xercès, roi de Perse, contre les Grecs à Salamine?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, celle-là vivait auparavant. Il faut nous séparer, mesdames, il est tard. La première fois nous parlerons des autres merveilles du monde.

IXe. DIALOGUE.

SEPTIÈME JOURNÉE.

LADI MARY.

BONJOUR, ma Bonne, nous direz-vous un joli conte de fée, aujourd'hui.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mais à la place d'un conte de fée, ladi Sensée vous dira la fable du labyrinthe, qui était une des sept merveilles du monde. Quand je dis que c'est une fable, ce n'est pas qu'il n'y ait eu un labyrinthe, un Minos, un Thésée et les autres personnes dont nous allons parler; mais c'est qu'on a mêlé

des fables aux actions véritables de ces gens-là. Allons, ladi Sensée, commencez.

LADI SENSÉE.

Il y avait un roi de Crète nommé Minos. Les Athéniens ayant tué son fils, il leur déclara la guerre, remporta la victoire, et condamna les Athéniens à lui donner tous les ans sept garçons et sept filles, pour être dévorés par le Minotaure. Ce Minotaure était un monstre, moitié homme et moitié taureau. Il demeurait dans une maison qu'on nommait le labyrinthe. Cette maison était faite de façon qu'on ne pouvait retrouver son chemin, quand on y était entré, car il y avait mille tours et détours. Ainsi, les pauvres Athéniens qu'on mettait dans cette maison, y seraient morts de faim, quand même ils n'auraient pas été mangés par le monstre. Le fils du roi d'Athènes, qui se nommait Thésée, résolut d'aller en Crète avec les jeunes gens qu'on y envoyait, afin de tuer le Minotaure. Quand il fut arri-

vé dans ce pays, la fille de Minos, appelée Ariadne, devint amoureuse de Thésée. Il lui promit de l'enlever, si elle voulait lui sauver la vie. Ariadne lui donna un peloton de fil, et lui dit de l'attacher à la porte du labyrinthe. Il tenait le peloton dans sa main, et devidait le fil à mesure qu'il avançait. Ayant rencontré le Minotaure, il le tua, et ayant suivi son fil, il retrouva la porte et sortit. Ainsi, les Athéniens ne furent plus obligés d'envoyer personne, pour être mangés par ce monstre. Quand Thésée retourna dans Athènes, Ariadne s'en fut avec lui; mais il la méprisa, parce qu'une fille qui s'en va avec un homme, ne mérite pas d'être estimée. Il se leva donc de grand matin, pendant qu'elle dormait dans une île, où ils étaient descendus pour passer la nuit. Quand Ariadne se réveilla, et qu'elle vit que le vaisseau était parti, elle pleura et avait bien du regret d'avoir quitté la maison de son père; mais ses regrets étaient inutiles. Bacchus, dieu

du vin, passa par là, et comme Ariadne était belle, il en eut compassion et l'épousa. Elle avait une couronne sur la tête, Bacchus la jeta au ciel, et la changea en étoile. Quand Thésée partit d'Athènes, il promit à son père Egée, s'il était victorieux, de mettre un drapeau blanc au haut de son vaisseau; il l'oublia, et son père qui venait tous les jours voir si le vaisseau n'arrivait point, le voyant sans drapeau, crut que son fils était mort, et se jeta dans la mer. Thésée envoya des présens au dieu Apollon, pour le remercier de sa victoire, et il ordonna que tous les ans on enverrait le même vaisseau avec des présens. Tout le tems que ce vaisseau était hors d'Athènes, on ne pouvait faire mourir personne, et on attendait qu'il fût revenu.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, ce Thésée était un méchant homme, d'abandonner ainsi cette pauvre princesse qui lui avait sauvé la vie.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; mais s'il ne l'avait pas laissée-là, il aurait fallu qu'il l'épousât, et il est fâcheux d'épouser une fille qui suit les hommes. Tant qu'il eut besoin d'elle, il lui fit les plus belles promesses, mais les hommes ne se croient pas obligés de garder les promesses qu'ils font aux femmes ; ils sont charmés de pouvoir les tromper pour s'en moquer après, et dire à tout le monde : Voyez ladi une telle, je lui ai dit qu'elle était belle, que je l'aimais, et elle est assez sotte pour me croire.

LADY MARY.

Fi, que cela est vilain, ce sont des menteurs. Mais tous les hommes sont-ils comme cela, ma Bonne ? N'y a-t-il point une marque pour connaître ceux qui nous aiment tout de bon, et ceux qui se moquent de nous ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère. Je suppose que vous soyiez une grande fille, et qu'un gentilhomme devienne amoureux de vous.

Si c'est tout de bon, il ne vous le dira pas, mais il ira trouver votre papa et votre maman, et il leur dira : votre fille est bien aimable ; si vous voulez me la donner pour femme, je vous serai bien obligé, car je l'aime beaucoup. Si cet homme veut se moquer de vous, il vous dira secrètement qu'il vous aime, et vous priera de n'en point parler à votre papa.

LADI MARY.

Fort bien ; et moi je lui dirai tout d'abord : Monsieur, je dirai à mon papa que vous m'aimez. Il sera bien déçu, s'il me le disait pour se moquer de moi. N'est-ce pas, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, cela le rendra tout honteux, et vous ne manquerez pas d'en avertir le papa, ou la maman ; mais il ne le faut dire qu'à eux et jamais à vos bonnes amies, ni à votre femme-de-chambre.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai une grande envie de

savoir ce qu'il y a de vrai dans ce que ladi Sensée vient de nous dire.

MADEM. BONNE.

Presque tout, ma chère. Au lieu du monstre, c'était un capitaine crétois, nommé Taurus. Au lieu du peloton de fil, Ariadne donna à Thésée la carte du labyrinthe ; et au lieu de Bacchus, cette princesse épousa un prêtre de ce dieu. Je vais vous expliquer les quatre autres merveilles du monde.

Les *Murailles de Babylone* entouraient cette ville, la capitale du plus ancien empire du monde : elles avaient 50 milles d'étendue, et 200 pieds de haut. Elles étaient si larges, que six chars y pouvaient passer de front sans s'incommoder. Les jardins suspendus de Babylone, ont été un ouvrage aussi merveilleux que ses murailles.

Le *Colosse de Rhodes* était une statue d'airain d'une grandeur démesurée, qui avait la figure d'un homme. Les Rhodiens la consacrèrent au dieu Apollon, et la placèrent à l'entrée du port

de la ville de Rhodes, dans l'île de ce nom. Elle était si haute, et ses pieds étaient posés sur deux rochers si écartés, que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

Le *Temple de Diane* était ce superbe édifice dans la ville d'Ephèse, qui avait été dédié à la déesse Diane. L'extravagant Hérostrate le brûla pour se rendre fameux dans l'histoire.

Les *Pyramides d'Egypte* sont des ouvrages fameux, bâtis depuis quatre mille ans, que l'on voit encore dans le voisinage du Grand-Caire. Elles servaient de sépulture aux rois d'Egypte. On fut vingt ans à construire la plus grande, et on y employa 366 mille ouvriers. On a remarqué qu'il en avait coûté simplement pour les aulx, les poireaux, les oignons et autres légumes fournis aux ouvriers, dix-huit cens talents, qui font environ quatre cens mille livres sterlings. Mais en voilà assez pour la fable, aujourd'hui. Disons un

mot de la géographie. Prenons notre carte. Nous allons diviser l'Europe en trois principales parties, en partie du nord, en partie du milieu, et en partie du sud.

La partie du nord comprend de l'ouest à l'est, les îles Britanniques, qui consistent en deux grandes et un grand nombre de petites. La plus considérable est la Grande-Bretagne. Dans celle-ci, il y a deux royaumes ; l'Angleterre au sud, et l'Ecosse au nord. L'autre île, qui est plus petite, s'appelle l'Irlande.

LADI MARY.

Je ne savais pas que je demeurais dans la Grande-Bretagne.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, Londres est la principale ville, ou la capitale de l'Angleterre. Edimbourg est la capitale de l'Ecosse, et Dublin est la capitale de l'Irlande. Ces trois royaumes sont au même prince, qu'on appelle roi d'Angleterre. A l'est de l'Angleterre, on trouve le Danemarck, dont la capitale

est Copenhague, dans l'île de Zélande. La Norwège, qui est au nord du Danemarck, appartient aussi au roi de Danemarck : sa ville capitale est Christiana. Ce roi possède aussi l'Islande, et cette île est encore plus au nord de l'Europe que l'Angleterre. A l'est de la Norwège on trouve la Suède, autour du golfe de Bothnie, dans la mer Baltique. La capitale de la Suède est Stockolm. Enfin, à l'est de la Suède, on trouve la Russie ou Moscovie, qui est un très-grand pays : sa ville capitale est Moscow ; mais aujourd'hui Pétersbourg en est la plus belle ville, et la résidence de l'empereur et de la cour de Russie. Voilà donc cinq parties principales de l'Europe au nord : retenez-les bien. La première fois nous apprendrons les parties du milieu.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu hier dans le Magasin Français l'histoire de Pierre-le-Grand, qui a bâti la ville de Pétersbourg. Je l'ai trouvée toute semblable

au conte du prince Charmant que vous nous avez raconté l'autre jour.

MADEM. BONNE.

C'est presque la même chose, ma chère, et le roi Absolu ressemble un peu à Charles XII, roi de Suède. Je vous prêterai son histoire quand vous aurez fini de lire M. Rollin. Allons, mesdames, voyons ce que vous avez appris de l'histoire Sainte.

LADI MARY.

Quand Isaac eut épousé Rebecca, il pria Dieu de lui envoyer des enfans : elle eut deux fils, l'aîné fut nommé Esaü, et le second Jacob. Vous savez bien, mesdames, qu'ordinairement il n'y a parmi les nobles que l'aîné qui ait un titre et qui soit lord; le second ne l'est pas. On disait donc milord Esaü, et maître Jacob.

Un jour milord fut à la chasse, et quand il revint à la maison, il avait une grande faim. Il trouva maître Jacob, qui venait de faire une soupe aux lentilles, et qui allait la manger. Milord

Esaü lui dit : mon frère, donnez-moi votre soupe. Je l'ai faite pour moi, répondit Jacob ; mais si vous voulez me donner votre titre, je vous donnerai ma soupe. Esaü, qui était un gourmand, vendit son titre pour cette soupe : ainsi, Jacob devint l'aîné et fut lord, au lieu qu'Esaü ne fut plus que maître.

MADEM. BONNE.

Vous voyez, mesdames, combien la gourmandise fait faire de sottises. C'est un vilain défaut. Outre que c'est un péché d'être gourmande, cela rend malade, stupide, et fait mourir jeune : mais je ne vous en dirai pas davantage sur cet article ; je vous estime trop, mes enfans, pour croire que vous soyez gourmandes. C'est un vice si bas, si honteux, que je ne voudrais pas souffrir en votre compagnie une jeune dame que je croirais gourmande. Vous rougissez, miss Molly, auriez-vous eu le malheur de faire quelque faute sur cet article ?

MISS MOLLY.

Oui, ma Bonne. Il y a quelques jours que ma servante ne voulut pas me donner du thé le soir, et j'ai pleuré pendant plus d'une heure.

MADEM. BONNE.

Il faut vous corriger de ce vilain défaut, ma chère; et si vous voulez être bonne fille, et que je vous aime encore, il faut réparer votre faute. Voyons, que ferez-vous pour cela?

MISS MOLLY.

Je serai huit jours sans prendre du thé, ma Bonne; mais aussi vous ne penserez plus à la sottise que j'ai faite.

MADEM. BONNE.

Pourquoi y penserais-je, ma bonne amie! Quand nous sommes fâchées de nos fautes et que nous les réparons, le bon Dieu les oublie; je n'ai garde de m'en souvenir. Dites votre histoire, ma chère.

MISS MOLLY.

Esaü n'aimait pas son frère Jacob,

parce qu'il lui avait acheté son titre, et qu'il lui avait volé la bénédiction de son père. Rebecca dit à Jacob : j'ai peur que votre frère Esaü ne se venge de vous ; ainsi, mon fils, allez trouver votre oncle Laban, et demeurez avec lui jusqu'à ce que la colère de votre frère soit passée. Laban avait deux filles. Léa, l'aînée, était laide, et Rachel, la seconde, était belle. Jacob devint amoureux de Rachel, et la demanda en mariage à Laban, qui lui dit : Je vous donnerai ma fille Rachel, si vous voulez être mon domestique pendant sept ans. Jacob y consentit ; et il aimait tant Rachel, que ces sept années lui parurent très-courtes. Au bout de ce tems, il croyait épouser Rachel ; mais Laban le trompa, et mit dans le lit sa fille Léa. Comme Jacob se coucha sans lumière, il ne s'apperçut pas que son beau père l'avait trompé ; mais le matin sa colère fut égale à sa surprise. Laban lui dit : ce n'est pas la coutume de marier la plus jeune avant l'aînée, mais si vous

voulez

voulez me servir encore sept ans, je vous donnerai Rachel dans huit jours. Jacob y consentit, et après ce tems, Laban, qui voyait que Dieu le bénissait à cause de Jacob, le pria de rester chez lui, et lui promit une bonne récompense; mais il cherchait à le tromper, ce qui n'empêcha pas Jacob de devenir très-riche. Il n'aimait point sa femme Léa, et Dieu eut pitié d'elle. Il lui donna un grand nombre d'enfans, et Rachel n'en avait point. A la fin, pourtant, elle eut un fils qui fut nommé Joseph. Cependant Jacob quitta son beau père Laban, et revint dans son pays. Mais comme il en était proche, il apprit que son frère Esaü venait au-devant de lui, avec un grand nombre d'hommes armés. Il eut peur, mais Dieu lui envoya un ange pour le rassurer; et Jacob appaisa la colère de son frère par ses présens.

MADEM. BONNE.

Allons, ladi Charlotte, dites-nous votre histoire.

LADI CHARLOTTE.

Jacob s'arrêta avec sa famille près de la ville de Sichem. Il avait douze garçons et une fille nommée Dina. Cette fille, qui était curieuse, voulut voir les filles de Sichem. Elle sortit donc, et le fils du roi l'ayant vue, en devint amoureux et l'enleva. Les fils de Jacob ayant appris cela, furent fort en colère; mais le roi leur dit : Ne vous fâchez pas, donnez-moi votre sœur pour être la femme de mon fils, et devenons amis les uns et les autres. Les frères de Dina y consentirent; mais deux d'entr'eux, qu'on nommait Siméon et Lévi, résolurent de se venger. Ils tuèrent en trahison le roi, son fils et tous les hommes de Sichem, et firent leurs femmes prisonnières. Jacob fut bien fâché quand il sut cette mauvaise action, et il avait peur que les peuples des villes voisines ne leur fissent la guerre. Dieu les rassura, et lui promit, comme il avait fait à Abraham et à Isaac, de donner à ses enfans le pays dans lequel ils demeu-

naient actuellement. Jacob quitta cet endroit et vint demeurer à Bethel, qu'on a depuis appelé Bethléem. Quand ils furent arrivés, Rachel eut encore un fils, et elle mourut quand il vint au monde. Elle le nomma Benoni, c'est-à-dire, l'enfant de ma douleur; mais Jacob l'appela Benjamin. Et Rachel fut enterrée auprès de Bethléem.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il me semble que les enfans de Jacob n'étaient pas tous honnêtes-gens. Ce Siméon et ce Lévi étaient bien cruels, de tuer tous les gens de la ville de Sichem, qui n'étaient pas coupables.

MADEM. BONNE.

Ils étaient presque tous couverts de vices, comme vous le verrez bientôt. Juda, l'aîné, a commis de grands crimes, mais il y en avait un qui était plein de vertus.

LADI SENSÉE.

Mon dieu, je ne comprends pas pourquoi les hommes sont méchans. Il y a

tant de plaisirs à faire son devoir. Pour moi, quand j'ai fait une faute, je suis si tourmentée, qu'il ne m'est pas possible de dormir de toute la nuit. Est-ce que Lévi et Siméon, qui tuèrent tous ces gens, n'étaient pas aussi tourmentés?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère. Dans le commencement qu'on est méchant, la conscience tourmente; mais quand, malgré ses reproches, on continue à commettre le crime, petit à petit les remords diminuent, et à la fin, la conscience ne dit plus mot, ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Remarquez aussi, mes enfans, combien il est dangereux pour une jeune dame, d'être curieuse et d'aimer le spectacle. Si Dina était restée chez elle, elle n'aurait pas causé les effroyables malheurs que nous venons d'entendre. Les femmes sont faites pour la retraite, il faut qu'elles s'accoutument à l'aimer, et j'ai très-mauvaise opinion d'une fille qui aime à courir et à se faire voir par-tout. Je vous

disais, il y a quelque tems, que les femmes étaient destinées à veiller sur leurs familles. Comment le peuvent-elles faire, si elles sont toujours hors de leurs maisons ?

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on est riche, on a des domestiques pour veiller sur sa famille : je croyais qu'il n'y avait que les pauvres femmes qui dussent s'occuper du soin de leur maison.

MADEM. BONNE.

Vous vous trompiez, ma chère. Dieu n'a pas dit que les riches ne mangeraient pas leur pain à la sueur de leur front. Tout le monde doit travailler : c'est la pénitence de tout le monde ; et le travail d'une ladi, comme d'une marchande, est d'avoir soin de sa famille. Je suppose même que l'oisiveté ne fût pas un péché, les dames devraient toujours s'occuper du soin de leurs maisons. Retenez bien ceci, mes enfans. Quand vous seriez beaucoup plus riches que vous n'êtes, si vous ne prenez pas garde

à vos affaires, vos domestiques vous voleront; les marchands seront d'accord avec eux pour vous vendre trop cher; vous deviendrez pauvres, ou du moins vos enfans le deviendront. Or il n'y a rien de plus honteux, que de devenir pauvre par sa faute: tout le monde se moque de ces pauvres-là, et loin d'en avoir pitié, on les méprise.

LADI MARY.

Vous dites que tout le monde est obligé de travailler; mais les rois et les reines n'y sont pas obligés.

MADEM. BONNE.

Je vous demande pardon, ma chère; un bon roi, une bonne reine, travaillent beaucoup plus que le plus pauvre de leurs sujets. Il y a de deux sortes de manière de travailler, mesdames; un paysan travaille à la terre, un menuisier travaille sur le bois, une couturière fait des habits; mais ce travail-là n'est pas fort difficile. Celui où l'esprit travaille l'est bien davantage, et voilà l'ouvrage des rois et des reines. Comme

Dieur leur demandera compte de tout le mal qui se fait par leur faute ou leur négligence, ils doivent penser jour et nuit, à s'instruire de tout ce qui se fait dans leur royaume ; et je vous assure qu'un bon roi, un grand roi, n'a pas un moment de repos.

LADI SPIRITUELLE.

Si cela est, ma Bonne, il n'y a pas beaucoup de plaisir à être roi.

MADEM. BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère. Un roi peut être le plus heureux de tous les hommes ; mais pour le devenir, il faut qu'il ne se donne pas un moment de repos. Ce travail, que vous regardez comme une peine, fait le bonheur et la gloire de sa vie. Dites-moi, je vous prie, une bonne mère trouve-t-elle de la peine à s'occuper de ses enfans ? Non, sans doute. Et bien, un bon roi est le père de ses sujets ; loin de trouver de la peine à s'occuper des choses qui peuvent les rendre heureux, cela lui donne une satisfaction infinie.

Adieu, mes enfans. La leçon a été un peu courte aujourd'hui, car je suis incommodée; nous récompenserons cela la première fois.

Xe. DIALOGUE.

HUITIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

BONJOUR, mesdames : aujourd'hui je vais vous rendre bien contentes ; j'ai lu hier un fort joli conte, et je vais vous le raconter.

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse, mais elle ne pouvait pas se marier, parce qu'elle était enchantée. Il fut trouver une fée pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup ; elle doit épouser celui qui sera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même : cela ne

sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat, plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de sa maîtresse; Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume: le roi leva le pied; mais lorsqu'il croyait l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue; mais il semblait qu'elle fût pleine de vif argent, car elle remuait toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya le pied sur la queue, de toute sa force. Minon se réveilla en miaulant horriblement: puis, tout-à-coup, il prit la figure d'un grand homme, et regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit: tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchait, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui sera toujours malheureux,

jusqu'au moment où il connaîtra qu'il aura le nez trop long, et si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme qui était un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir et le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser; mais il ne vécut pas long-tems avec elle, et mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma *Désir*. Il avait de grands yeux bleus, les plus beaux du monde; une jolie petite bouche; mais son nez était si grand, qu'il lui couvrait la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez; mais les dames qui étaient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'était pas aussi grand qu'il le lui paraissait; que c'était un nez à la

maine, et qu'on voyait par les histoires, que tous les héros avaient eu un grand nez. La reine qui aimait son fils à la folie, fut charmée de ce discours, et à force de regarder Désir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin; sitôt qu'il sut parler, on faisait devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avaient le nez court. On ne souffrait auprès de lui, que ceux dont le nez ressemblait un peu au sien; et les courtisans, pour faire leur cour à la reine et à son fils, tiraient plusieurs fois, par jour, le nez de leurs petits enfans, pour le faire allonger; mais ils avaient beau faire, ils paraissaient camards auprès du prince Désir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire; et quand on lui parlait de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disait toujours qu'ils avaient le nez long. Toute sa chambre était pleine de tableaux où il y avait de grands nez, et Désir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez

comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu pour une couronne faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il eut vingt ans, et qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de *Mignone*: c'était la fille d'un grand roi, et elle devait avoir plusieurs royaumes; mais Désir n'y pensait seulement pas, tant il était occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvait charmante, avait pourtant un petit nez retroussé, qui faisait le plus joli effet du monde sur son visage, mais qui jetta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avaient pris l'habitude de se moquer des petits nez, et il leur échappait quelquefois de rire de celui de la princesse; mais Désir n'entendait pas raillerie sur cet article, et il chassa de sa cour deux courtisans qui avaient osé parler mal du nez de Mignone. Les autres devenus sages par cet exemple, se corrigèrent, et il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité un homme ne pouvait pas être

aimable sans avoir un grand nez ; mais que la beauté des femmes était différente, et qu'un savant lui avait dit avoir lû dans un vieux manuscrit grec, que la belle Cléopâtre avait le bout du nez retroussé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle, et il fit partir des ambassadeurs pour aller demander Mignone en mariage. On la lui accorda, et il fu au-devant d'elle à plus de trois lieues, tant il avait envie de la voir ; mais lorsqu'il s'avançait pour lui baiser la main, on vit descendre l'enchanteur, qui enléva la princesse à ses yeux, et le rendit inconsolable. Désir résolut de ne point rentrer dans son royaume, qu'il n'eût retrouvé Mignone. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre ; et étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le cou, et lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître

et l'animal mouraient de faim ; enfin, sur le soir, il vit une caverne, où il y avait de la lumière. Il y entra, et vit une petite vieille qui paraissait avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince, mais elle fut longtems sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez était trop court. Le prince et la fée (car c'en était une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, et s'écrièrent tous deux en même-tems : ah ! quel drôle de nez. Pas si drôle que le vôtre, dit Désir à la fée : mais, madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, et soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger, car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimais le roi votre père comme mon frère ; il avait le nez fort bien fait, ce prince. Et que manque-t-il au mien, dit Désir ? Oh ! il n'y manque rien, dit la fée, au



le

ns,

irait,

rande par-

ne ma mè

voyez, je

contraire, il n'y a que trop d'étoffe : mais n'importe, on peut être fort honnête homme, et avoir le nez trop long. Je vous disais donc que j'étais l'amie de votre père, il venait me voir souvent dans ce tems-là. Savez-vous bien que j'étais fort jolie alors ; il me le disait. Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble, la dernière fois qu'il me vit. Hé, madame, dit Désir, je vous écouterai avec bien du plaisir quand j'aurai soupé : pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon, dit la fée, il a raison, je n'y pensais pas. Je vais donc vous donner à souper, et pendant que vous mangerez, je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez, et je me souviens, quand j'étais jeune, qu'on m'admirait, parce que je n'étais pas une grande parleuse ; on le disait à la reine ma mère ; car telle que vous me voyez, je suis la

fille d'un grand roi. Mon père.... Votre père mangeait quand il avait faim, lui dit le prince, en l'interrompant. Oui, sans doute, lui dit la fée, et vous souperez aussi tout-à-l'heure : je voudrais vous dire seulement, que mon père..... Et moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, dit le prince, qui commençait à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avait besoin de la fée, et lui dit : je sais que le plaisir que j'aurais en vous écoutant, pourrait faire oublier ma faim; mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment. Vous ne m'entendrez pas d'avantage, lui dit-elle, en appelant ses domestiques; vous êtes bien poli, et malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. Peste soit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même, on dirait que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien; si je n'avais pas besoin de manger, je laisserais-là cette

babillarde, qui croit être une petite parleuse. Il faut être bien sot, pour ne pas connaître ses défauts ; voilà ce que c'est d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée, et lui ont persuadé qu'elle parlait peu. Pendant que le prince pensait cela, les servantes mettaient la table, et le prince admirait la fée, qui leur faisait mille questions, seulement pour avoir le plaisir de parler : il admirait sur-tout une femme-de-chambre qui, à-propos de tout ce qu'elle voyait, louait sa maîtresse sur sa discrétion ; parbleu, pensait-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts et les changent en perfections ; pour moi, je ne serai jamais leur dupe, je connais mes défauts, dieu merci. Le pauvre Désir le croyait bonnement, et ne sentait pas que ceux qui avaient loué son nez, se moquaient de lui, comme la femme-de-chambre de

la fée se moquait d'elle ; car le prince vit qu'elle se tournait de tems en tems pour rire. Pour lui, il ne disait mot, et mangeait de toutes ses forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençait à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah ça, parlons de votre père, j'allais à sa cour dans le tems qu'il n'était qu'un petit garçon ; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette sollitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à présent ; les dames aiment-elles toujours à courir ? De mon tems on les voyait le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal.... Que votre nez est long ! Je ne puis m'accoutumer à le voir. En vérité, lui répondit Désir, cessez de parler de mon nez, il est comme il est, que vous importe, j'en suis content, je ne voudrais pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut. Oh ! je vois bien que cela vous

fâche, mon pauvre Désir, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention, au contraire, je suis de vos amies, et je veux vous rendre service, mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez; je ferai pourtant ensorte de ne vous en plus parler, je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard; quoiqu'à dire la vérité, il y ait assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. Désir, qui avait soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin que la fée faisait sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval, et sortit. Il continua son voyage, et par-tout où il passait, il croyait que tout le monde était fou, parce que tout le monde parlait de son nez; mais malgré cela, on l'avait si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez était beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée qui voulait lui rendre service malgré lui, s'avisa d'enfermer Mignone dans un palais de cristal, et mit ce palais sur le chemin du

prince. Désir, transporté de joie, s'efforça de le casser ; mais il n'en put venir à bout : désespéré, il voulût s'approcher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, approchait aussi sa main de la glace. Il voulait baiser cette main ; mais, de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvait y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchait. Il s'apperçut, pour la première fois, de son extraordinaire longueur, et le prenant avec sa main, pour le ranger de côté : il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. Dans le moment le palais de cristal tomba par morceaux, et la vieille, qui tenait Mignone par la main, dit au prince : Avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation ; j'avais beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut, s'il ne fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre ame et de notre corps. La raison a beau chercher à nous les

dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. Désir, dont le nez était devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon : il épousa Mignone, et vécut heureux avec elle un fort grand nombre d'années.

LADI SPIRITUELLE.

Vous aviez raison de dire que ce conte était joli : mais, ma Bonne, est-il possible qu'on ne connaisse pas ses défauts? J'ai toujours bien cru que je n'étais pas belle, et si on me disait le contraire, je penserais qu'on se moque de moi.

MADEM. BONNE.

Votre amour-propre vous a dit que vous n'étiez pas belle ; mais je gage que vous ne croyez pas non plus être laide.

LADI SPIRITUELLE.

Quand je me regarde, je me trouve laide ; mais on a dit souvent devant moi, que j'étais de ces laides qui plaisent ; ainsi, je pense que je suis laide et aimable en même-tems.

MADEM. BONNE.

Et bien, ma chère, si quelque flatteur vous disait que vous êtes jolie, d'abord vous penseriez qu'il se moque de vous; mais s'il vous répétait cela plusieurs fois, vous commenceriez à le croire. Il est fort aisé d'oublier ses défauts, à moins qu'on ait une bonne amie qui nous en avertisse. Présentement répétons nos histoires : commencez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Jacob aimait mieux son fils Joseph que ses autres enfans, parce qu'il était plus honnête homme que ses frères, et parce qu'il était fils de sa chère Rachel; mais il fut haï de ses frères par plusieurs motifs. Un jour Joseph leur vit faire une mauvaise action, il en avertit son père Jacob, ce qui aliéna l'esprit de ses frères. Un autre jour il leur dit : j'ai rêvé que nous étions dans un champ, et que nous faisions des gerbes de blé, mais toutes vos gerbes se sont abaissées devant la mienne : j'ai rêvé une autre fois que le soleil, la lune et onze étoiles se

prosternaient devant moi. Quoique Jacob pensât que Dieu avait envoyé ces rêves à Joseph, il le gronda pourtant de ce qu'il les racontait, et lui dit : Crois-tu que ta mère et tes frères seront tes serviteurs ? Les autres enfans de Jacob étaient donc fort en colère contre Joseph ; et un jour qu'ils étaient allés bien loin mener leurs troupeaux, ils virent venir Joseph, que Jacob avait envoyé pour savoir comment ils se portaient, et ils dirent : Voici notre rêveur, il faut le tuer. Ruben, qui n'était pas si méchant que les autres, dit : Ne le tuons pas, mais jetons-le dans un grand trou, car Ruben avait envie de revenir la nuit pour le tirer de ce trou ; mais quand il fut parti, les enfans de Jacob virent venir des marchands qui allaient en Egypte. Ils tirèrent Joseph de la fosse, et le vendirent à ces marchands pour être esclave. Quand Ruben vint le soir pour sauver Joseph, il fut bien fâché de ne le point trouver, et il pleura : ses frères prirent la robe de Joseph, et

l'ayant toute remplie de sang, ils la renvoyèrent à Jacob, qui crut qu'une bête sauvage avait dévoré Joseph, ce qui lui donna beaucoup de chagrin.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, est-ce qu'il faut croire aux rêves ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère ; c'est la plus grande sottise du monde. Il est vrai que Dieu s'est servi quelquefois des rêves pour découvrir sa volonté à ses serviteurs ; mais nous ne sommes pas assez bonnes pour espérer de pareilles faveurs. D'ailleurs, cela est fort rare, et n'est arrivé que dans des choses de la dernière conséquence.

MISS MOLLY.

Ma Bonne, je connais une dame qui explique les rêves de tout le monde ; elle verse aussi du café sur la table, et puis elle explique ce café renversé, et dit à ses amies tout ce qui leur doit arriver ; c'est miladi.....

MADEM.

MADEM. BONNE.

Il ne faut jamais nommer les gens, ma chère, quand on dit d'eux des choses qui ne sont pas bonnes; comme cette dame est une sotte, il faut bien se garder de nous dire son nom. Retenez bien, mes enfans, qu'il n'y a que Dieu qui connaisse l'avenir; or, il faut être bien sotte pour croire qu'on obligera Dieu à le découvrir toutes les fois qu'on répandra une tasse de café: une personne qui a de l'esprit, doit se moquer de toutes ces superstitions.

LADI SPIRITUELLE.

Mais pourtant, ma Bonne, ce que l'on explique des rêves, arrive quelquefois.

MADEM. BONNE.

Oui, par hasard, une fois en mille: ainsi, c'est une folie d'être triste ou gaie, à cause d'un rêve. Allons, ladi Charlotte, continuez l'histoire de Joseph.

LADI CHARLOTTE.

Les marchands qui avaient acheté Joseph, le vendirent à un grand sei-

gneur d'Egypte. Joseph, se voyant esclave, résolut de servir fidellement son maître, qui se nommait *Putiphar*, et il gagna l'affection de ce seigneur. Putiphar avait une très-méchante femme, et elle voulut engager Joseph à trahir son maître : Joseph ne voulut jamais faire cette mauvaise action, et la femme de Putiphar, outrée de son refus, dit à son mari, que Joseph était un méchant qui le trahissait. Putiphar, qui ne savait pas que sa femme était une calomniatrice, fut fort en colère contre Joseph, et le fit mettre en prison : il y demeura long-tems; mais le maître de la prison, touché de sa vertu, avait beaucoup d'amitié pour lui. Il y avait dans cette prison deux officiers du roi d'Egypte, qui s'appelait *Pharaon*. L'un était son échanson, c'est-à-dire, celui qui lui versait à boire; l'autre était son panetier, c'est-à-dire, celui qui lui fournissait son pain. Un jour l'échanson dit à Joseph : j'ai rêvé que j'avais de fort beaux raisins; je les ai écrasés dans une

coupe, et le roi a bu le jus de ces raisins. Joseph lui dit : ce rêve veut dire que le roi vous pardonnera et vous rendra votre charge : quand vous serez retourné à la cour, je vous prie de parler au roi pour me faire sortir de prison, car je suis innocent. Le panetier dit à Joseph: et moi, j'ai rêvé que je portais sur ma tête une corbeille pleine de gâteaux, et que les oiseaux venaient les manger. Joseph lui répondit : ce rêve veut dire que vous serez pendu, et que les oiseaux mangeront votre corps. Toutes ces choses arrivèrent comme Joseph l'avait prédit ; mais quand l'échanson fut à la cour, il oublia son ami Joseph, qui resta en prison.

MADEM. BONNE.

Vous voyez, mesdames, que Dieu envoyait ces rêves, et les autres dont nous parlerons, pour faire connaître l'innocence de Joseph. C'était un miracle que Dieu faisait pour le récompenser et le rendre heureux ; or, il ne faut pas croire que Dieu fasse des mi-

racles pour rien, et qu'il veuille découvrir l'avenir aux hommes, sans nécessité ; ainsi, je vous le répète, c'est une grande folie de vouloir expliquer les rêves, et celles qui ont de l'esprit se moquent de tout ce qu'on leur dit à ce sujet,

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, je suis en colère contre l'échanson, qui a oublié le pauvre Joseph, qui était son ami.

MADEM. BONNE.

Les gens qui vivent à la cour n'ont guère d'amitié, ma chère : ils ne sont occupés que du desir de plaire au roi, pour faire leur fortune ; ils vous diront quelquefois qu'ils sont de vos amis, qu'ils veulent vous rendre service ; mais aussi-tôt que vous serez sortie de devant eux, ils ne penseront plus à vous : ainsi, il ne faut pas croire ce qu'ils promettent, jusqu'à ce qu'on soit assuré qu'ils ont beaucoup de vertu, et l'on est fort heureux quand on n'a pas besoin d'eux.

LADI SPIRITUELLE.

Comment, toutes ces dames qui vont à la cour sont des trompeuses!

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; tous ceux qui vont à la cour, ne sont pas des gens de cour. On appelle ainsi ceux qui ont l'amitié du prince; qui veulent faire fortune par cette amitié-là, et qui sont jaloux de tous ceux qui approchent de leur maître.

LADI SPIRITUELLE.

Il me semble, si j'étais aimée de la princesse ou de la reine, que cela ne me rendrait pas méchante, et que je serais charmée de rendre service à tout le monde.

MADEM. BONNE.

Vous le croyez, ma chère, mais l'amitié des princes change le cœur, et, pour conserver un bon cœur à la cour, il faut être quatre fois plus vertueuse qu'une autre. Mais revenons à notre histoire. Remarquez, mesdames, que Joseph obéit fidellement à son maître, et à l'homme qui commandait dans la

prison, quoiqu'il ne fût pas né pour être esclave, et par cette conduite il gagna leur amitié.

LADI MARY.

Ma Bonne, Joseph a-t-il toujours resté en prison ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère : miss Molly va continuer son histoire.

MISS MOLLY.

Pharaon rêva un jour qu'il voyait sept belles vaches, qui étaient si grasses, qu'elles faisaient plaisir à regarder. Tout-d'un-coup il vit sept vaches, qui étaient si maigres, qu'elles n'avaient que la peau et les os. Ces sept vaches maigres mangèrent les sept grasses ; et le roi s'étant éveillé, envoya chercher les hommes les plus savans de l'Egypte pour lui expliquer son rêve ; mais ils ne purent pas le faire, parce que Dieu ne leur avait pas appris ce qu'il voulait dire. Alors l'échanson se souvint de Joseph, et dit au roi qu'il lui avait expli-

qué son songe et celui du panetier. On fit venir Joseph, qui dit au roi : Sire, les sept vaches grasses signifient que pendant sept ans, il y aura beaucoup de blé ; mais, après ce tems, il y aura sept années pendant lesquelles il n'y aura point de blé, et ce sont les sept vaches maigres qui mangeront les grasses. Le roi dit à Joseph : Puisque tu as connu le mal, il faut que tu donnes le remède ; je te laisse le maître de faire tout ce que tu voudras dans mon royaume. Alors Joseph fit bâtir de grandes maisons, et quand tout le monde eut sa provision de blé, il acheta tout ce qui restait, et le mit dans les maisons qu'il avait fait bâtir ; et au bout des sept ans, toutes ces maisons ou greniers furent pleins de blé. On ne savait pas pourquoi Joseph faisait cela, mais on le connut bientôt ; car, après les sept ans, le blé qu'on avait semé ne vint pas, et les Egyptiens furent obligés d'aller acheter le blé du roi, dont Joseph avait la charge. Pharaon connut donc la sagesse de Joseph,

et il le fit le plus grand seigneur de son royaume.

LADI MARY.

Ah ! que je suis contente de voir le pauvre Joseph hors de prison. Dites-moi, je vous prie, ma Bonne, n'envoya-t-il point dire à son père Jacob, qu'il était encore vivant ?

MADEM. BONNE.

C'est ce que nous verrons la première fois ; aujourd'hui nous n'avons que le tems de répéter notre géographie. Vous vous souvenez bien que nous avons trouvé cinq grandes parties au nord de l'Europe ; il y en a quatre au milieu, dites-les à ces dames, ladi Sensée.

LADI SENSÉE.

A l'ouest on trouve la France, dont la capitale est Paris. A l'est de la France, on trouve l'Allemagne, dont la capitale est Vienne. Au nord-est de l'Allemagne, on trouve la Pologne, dont la capitale est Cracovie. Au sud de la Pologne, est la Hongrie, dont la capitale est Bude.

MADEM. BONNE.

Outre ces quatre parties principales de l'Europe, dans le milieu on trouve trois autres pays autour de la France: les Pays-Bas au nord, la Suisse à l'est, et la Savoie aussi à l'est, mais plus du côté du sud que la Suisse.

LADI SPIRITUELLE.

Quels sont proprement les Pays-Bas?

MADEM. BONNE.

Cette étendue de pays qui est entre la mer du Nord, la France et l'Allemagne, s'appellent ainsi, parce qu'ils sont situés vers la mer, et que le terrein est plat en la plupart des endroits et peu élevé en d'autres. On les distingue en Pays-Bas Septentrionaux ou Protestans, et en Pays-Bas Méridionaux ou Catholiques. On donne deux noms aux Pays-Bas Septentrionaux ou Protestans, celui de Provinces-Unies, parce qu'elles s'unirent ensemble pour ne plus obéir au roi d'Espagne leur maître, qui voulait les opprimer, et celui de Hollande, de la

principale de ces sept provinces. Amsterdam en est la ville capitale.

LADI CHARLOTTE.

Est-ce que ces provinces n'ont plus de rois ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, c'est une république, c'est-à-dire un état gouverné par plusieurs personnes; car, quand il n'y a dans un état qu'une seule personne qui gouverne, on appelle cet état une monarchie.

LADI SPIRITUELLE.

Ne donne-t-on pas aussi un autre nom aux Pays-Bas catholiques ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, on les appelle aussi la Flandre, du nom d'une de ses principales provinces. Ces pays appartiennent aujourd'hui à trois puissances; à la France, à l'empereur, et à la Hollande : la partie qui appartient à la France, s'appelle la Flandre Française; Lille en est la ville capitale: la partie qui appartient à l'empereur, s'appelle

la Flandre Autrichienne, dont Bruxelles est la capitale; et la partie qui appartientà la Hollande, s'appelle la Flandre Hollandaise.

LADI MARY.

Et quelle est la capitale de la Savoie?

MADEM: BONNE.

Chambéry. Ce pays est plein de montagnes, dont les sommets sont toujours couverts de neige, et où l'on voit des vallons toujours remplis de glace: il appartient à un prince qu'on nomme le roi de Sardaigne. Berne est la capitale de la Suisse, le plus haut pays de l'Europe. C'est un état des plus libres du monde. Il est composé de treize cantons ou provinces, et de quelques autres provinces alliées, toutes indépendantes les unes des autres, lesquelles forment une puissante république. Adieu, mesdames. Apprenez bien vos leçons, et je tâcherai de vous trouver un conte pour la première fois.

XIe. DIALOGUE.

NEUVIÈME JOURNÉE.

LADI SPIRITUELLE.

MA Bonne, j'ai une jolie histoire à dire à ces dames. Ce n'est pas un conte, au moins, cela est arrivé à Paris, à une dame que maman connaît, et elle a reçu hier une lettre dans laquelle on lui écrit cette histoire.

MADEM. BONNE.

Je serai charmée de l'entendre aussi bien que ces dames.

LADI SPIRITUELLE.

Maman, dans le tems qu'elle était à Paris, a connu une dame qui a une fille qu'on appelle mademoiselle Julie. Cette demoiselle est la meilleure fille du monde. Elle n'a jamais fait de mal à personne, pas même aux bêtes, et elle est fâchée quand elle voit tuer une mouche. Un jour que mademoiselle Julie se promenait, elle vit un pauvre

chien que des petits garçons traînaient avec une corde pour le jeter dans la rivière. Ce pauvre chien était très-laid et tout crotté. Julie en eut pitié, et dit à ces petits garçons : je vous donnerai un escalin, si vous voulez me donner ce chien : sa femme de chambre lui dit : que voulez-vous faire de ce chien ? il est vilain. Cela est vrai, dit Julie, mais il est malheureux ; si je l'abandonne, personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce chien et le mit dans son carosse. Tout le monde se moqua d'elle, quand elle revint à la maison ; mais cela ne l'a pas empêchée de garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il y a huit jours qu'elle était couchée, et qu'elle commençait à s'endormir, lorsque son chien a sauté sur son lit, et s'est mis à la tirer par sa manche ; il aboyait si fort qu'elle s'est éveillée, et comme elle avait une lampe dans sa chambre, elle a vu son chien qui aboyait en regardant sous le lit. Julie ayant peur, courut ouvrir sa porte et appela ses domestiques, qui, par

bonheur, n'étaient pas encore couchés. Ils vinrent à sa chambre, et trouvèrent un voleur caché sous le lit, qui avait un poignard; et ce voleur a dit qu'il aurait tué cette demoiselle pendant la nuit, pour prendre ses diamans; ainsi son pauvre chien lui a sauvé la vie.

MADEM. BONNE.

Vous aviez raison, ma chère, de nous dire que votre histoire était fort jolie. Il est certain que la pitié, même pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux; mais j'aime beaucoup cette pensée de votre demoiselle Julie: *Ce chien n'est pas beau, mais il est malheureux.* Tout ce qui est malheureux devient respectable à une personne d'un bon caractère: c'est par cette raison que les honnêtes-gens traitent avec douceur les domestiques et les ouvriers.

LADI MARY.

Est-ce que tous ces gens-là sont malheureux.

MADEM. BONNE.

Mettez-vous en leur place, ma bonne

amie. Par exemple, votre gouvernante avait autrefois des domestiques, elle leur commandait, ils lui obéissaient; mais, comme elle est devenue pauvre, c'est elle qui doit obéir aux autres. Vous sentez bien que cela doit lui faire de la peine. Les autres domestiques, qui n'ont jamais été riches, ne sont pas malheureux, s'ils ont de bons maîtres: mais si on les gronde mal-à-propos, si on les méprise, si on leur parle rudement, ils disent en eux-mêmes: que je suis malheureux d'être forcé par la pauvreté de servir ces méchantes gens qui me maltraitent, qui me parlent comme à un esclave, quoiqu'ils soient des créatures de la même nature que moi. Les meilleurs maîtres ont des caprices qui rendent quelquefois les domestiques misérables; il faut donc en avoir pitié. Et puis, ma chère, ces pauvres gens-là ont déja assez de mal. Votre laquais, votre porteur de chaise sont exposés dans la rue, à la pluie, au vent et au froid, pendant que vous êtes bien chaudement

dans votre carosse ou dans votre chaise. Ils ont mille autres sujets de chagrin : il serait donc bien cruel de leur en donner encore davantage. J'en dis autant de tous ceux qui sont obligés de travailler pour gagner leur vie : il faut bien prendre garde de les rendre plus malheureux qu'ils ne sont. Par exemple, vous envoyez chercher un pauvre ouvrier, et quand il est venu, vous le faites attendre deux heures, ou bien vous lui faites dire qu'il revienne une autre fois, que vous n'avez pas le tems de lui parler : vous ne pensez pas que pendant qu'il court, il ne travaille pas, que vous lui faites perdre son tems, qu'il sera obligé de travailler pendant la nuit pour finir son ouvrage, sans quoi il n'aura pas de pain : n'est-il pas bien cruel de faire toutes ces choses ?

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, on ne pense point à tout cela ; je fais courir mon cordonnier et mon tailleur, trois ou quatre jours, avant d'être en commo-

dité d'essayer mon corps ou mes souliers ; je pleurerais presque quand j'y pense. Pour les domestiques, ma Bonne, ils sont si impertinens, qu'on a bien de la peine à avoir pitié d'eux.

MADEM. BONNE.

Ma chère, la plus grande partie du tems, ce sont les mauvais maîtres qui font les mauvais domestiques. Vous ne les aimez pas, ils ne vous aiment pas non plus ; ils vous servent, parce qu'ils ont besoin de votre argent ; mais en même tems, ils maudissent leur pauvreté qui les force à vous servir. Je me souviendrai toujours de ce que miladi Br.... disait à une aimable fille qu'elle a perdue, et qui, sans doute, eût pu dans la suite servir de modèle à toutes les dames : « Si vous voulez être bien servie, ma chère, faites en sorte que vos domestiques vous servent avec plaisir, et non par intérêt ; qu'ils ne pensent pas à l'argent que vous leur donnez, mais à la douceur qu'ils trouvent à vous servir. Reprochez-vous comme un crime,

une parole dure à leur égard. Qu'ils connaissent sur votre visage et par vos paroles, que vous leur êtes obligée quand ils font leur devoir ; que vous vous intéressez à leur fortune, à leurs maladies, à leurs chagrins. Si vous suivez mes conseils, vos domestiques vous regarderont comme une mère ; ils vous respecteront, et aimeront mieux gagner quatre guinées dans votre maison, que huit chez un autre ». Voilà, mes enfans, ce que cette dame respectable disait à sa fille, et cette demoiselle avait tellement pratiqué les leçons de sa mère, qu'elle était adorée de toute la maison. Elle disait toujours : je vous prie, faites cela. Elle les remerciait des petits services qu'ils lui rendaient, d'un air doux, content ; et quand elle était obligée de les reprendre, c'était sans gronder, ensorte qu'ils avaient une grande crainte de lui déplaire ; et quand elle est morte, ils étaient aussi affligés que s'ils eussent perdu leur enfant.

LADI SPIRITUELLE.

Allons, ma Bonne, je veux ressembler à cette demoiselle, et être bonne pour mes domestiques; mais j'aurai de la peine, car ma gouvernante me gronde quand je leur parle.

MADEM. BONNE.

Elle a raison, ma chère. Il faut être bonne avec les domestiques; mais il ne faut pas se familiariser avec eux, cela ferait qu'ils vous manqueraient de respect.

LADI CHARLOTTE.

Qu'est-ce que se familiariser avec les domestiques?

MADEM. BONNE.

C'est leur parler sans besoin, rire, badiner avec eux, leur demander des nouvelles, leur raconter ce que l'on a fait.

MISS MOLLY.

Ma Bonne, maman fait tout ce que vous dites-là avec sa femme-de-chambre: elle lui dit tout ce qu'elle fait, et

cette femme la gronde quelquefois, comme si elle était une petite fille.

MADEM. BONNE.

Premièrement, ma chère, il ne faut jamais rapporter ce que fait votre maman, sur-tout quand vous croyez que cela n'est pas bien. Secondement, votre maman a raison de faire ce qu'elle fait. Il y a vingt ans qu'elle a cette femme-de-chambre, et elle sait qu'elle l'aime plus que toute chose au monde, et qu'elle a refusé d'aller demeurer chez d'autres dames qui lui offraient beaucoup plus d'argent. Quand votre maman est malade, cette pauvre femme ne veut pas se coucher, elle reste avec la garde. D'ailleurs, elle sait que c'est une honnête personne, qui lui a toujours donné de bons conseils, et qui ne l'a jamais flattée. Quand on a le bonheur d'avoir un tel domestique, il ne faut plus le regarder que comme un ami, et il faut lui pardonner la liberté qu'il prend de nous gronder quelquefois, parce qu'on connaît que c'est par affection et pour

notre bien; mais ces sortes de domestiques sont rares : ainsi on peut toujours dire en général, qu'il est dangereux de se familiariser avec eux. Mais les domestiques m'ont fait oublier une jolie histoire que je voulais vous dire. Nous l'avons lue hier au soir, ladi Sensée et moi. Elle va vous la raconter.

LADI SENSÉE.

Il y avait un voyageur qui se perdit, dans une forêt : il était presque nuit, et ayant vu une caverne, il y entra pour y attendre le lendemain; mais un moment après, il vit venir un lion vers cette caverne. Cet homme eut une grande frayeur, et crut que le lion l'allait manger. Ce lion marchait sur trois pattes, et tenait la quatrième levée : il s'approcha du voyageur, et lui montra cette patte où il y avait une grande épine. L'homme ôta l'épine, et ayant déchiré son mouchoir de poche, il enveloppa la patte du lion. Cet animal, pour le remercier, le caressa comme si c'eût été un chien, ne lui fit aucun mal,

et le lendemain l'homme continua son voyage. Quelques années après, cet homme ayant commis un crime, fut condamné à être déchiré par les bêtes sauvages. Lorsqu'il fut dans un lieu qu'on nommait l'*Arène*, on fit sortir contre lui un lion furieux, qui d'abord courut à lui pour le dévorer; mais quand il fut proche de cet homme, il s'arrêta pour le regarder, et l'ayant reconnu pour celui qui lui avait ôté l'épine du pied, il s'approcha de lui en remuant la tête et la queue, pour lui témoigner le plaisir qu'il avait de le revoir. L'empereur fut fort surpris de voir cela, et ayant fait venir cet homme, il lui demanda s'il connaissait ce lion: le criminel lui raconta son histoire, et l'empereur lui accorda sa grace.

LADI CHARLOTTE.

Est-ce que les empereurs voyaient mourir les criminels, ma Bonne? Il me semble que cela était bien cruel.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; mais ce qu'il y a de

plus abominable, c'est que les dames et tous les gens de qualité allaient voir cet affreux spectacle. On y courait comme à l'opéra ou à la comédie; on se divertissait aussi à voir combattre des hommes qu'on nommait *Gladiateurs*, et qui, pour de l'argent, se déchiraient par morceaux.

LADI MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je suis charmée de n'être point née parmi ce vilain peuple là. L'autre jour, il y eut deux hommes qui se battaient devant ma fenêtre, je ne voulus pas les regarder; mais ma servante me dit qu'elle était bien aise, parce qu'elle n'avait jamais vu cela : depuis ce tems je ne l'aime plus. D'où vient qu'on n'empêche pas ces gens de se battre? Si j'étais reine, je les ferais mettre en prison.

LADI SENSÉE.

Et moi aussi, ma chère; mais au lieu de cela, on les encourage. J'en vis un l'autre jour en passant, qui mordit le bras de son camarade, comme s'il eût

été un chien : j'étais dans le carosse, et je me mis à crier de toutes mes forces, et dire des injures à tous ceux qui étaient là, et qui n'empêchaient pas ces deux hommes de se battre.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien raison d'avoir horreur de ces choses, mes bons enfans. Mais il est tard, hâtons-nous de dire nos histoires. Commencez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Vous savez, mesdames, que Jacob avait beaucoup d'enfans, et un grand nombre de domestiques ; il n'avait plus guère de blé pour faire du pain, et ayant appris qu'on en vendait dans l'Egypte, il dit à ses fils : Prenez de l'argent, allez en Egypte pour acheter du blé. Les dix enfans de Jacob partirent pour l'Egypte ; mais il garda auprès de lui le petit Benjamin. Quand les enfans de Jacob furent devant Joseph, ils ne le reconnurent pas ; mais lui les reconnut fort bien ; et faisant semblant d'être en colère, il leur dit : Vous êtes des

espions, vous êtes venus dans ce pays pour trahir le roi. Ils lui répondirent, en se prosternant devant lui : Seigneur, nous ne sommes point des espions, mais nous sommes frères et enfans du même père ; nous avons encore un frère à la maison, et un autre qui est mort il y a long-tems. Vous êtes des menteurs, leur dit Joseph, et je ne vous croirai point, à moins que vous n'ameniez ici ce jeune frère que vous avez. Alors les frères de Joseph, qui ne le connaissaient pas, et qui croyaient qu'il n'entendait pas leur langue, dirent : Dieu nous punit pour avoir tué notre pauvre frère Joseph, qui nous priait d'avoir pitié de lui. Joseph, qui n'avait pas oublié la langue de son pays, les entendit fort bien, et leur dit : Retournez chez votre père pour ramener le petit Benjamin ; je garderai un de vous dans la prison, et si vous ne revenez pas, je le ferai mourir. Les neuf enfans de Jacob retournèrent auprès de leur père ; mais ils furent bien étonnés de retrouver dans

leurs sacs l'argent qu'ils avaient donné pour payer le blé ; car Joseph avait commandé qu'on remît leur argent dans les sacs. Cependant, ils racontèrent leur aventure à leur père ; mais Jacob ne voulait point laisser aller Benjamin. Quand ils eurent mangé tout leur blé, il fallut pourtant retourner, et Judas, l'aîné des enfans de Jacob, lui dit qu'il lui répondait de son jeune frère, et Jacob les laissa partir.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Mary.

LADI MARY.

Joseph fut bien charmé quand il vit son jeune frère ; et ayant fait sortir Siméon, qui était en prison, il dit à son intendant de mener ces étrangers dans sa maison, parce qu'il voulait manger avec eux. Ils eurent peur quand ils entendirent cela, et dirent à l'intendant: Nous ne savons pas comment cela s'est fait, mais nous avons trouvé dans nos sacs l'argent que nous avions donné pour le blé dans l'autre voyage. L'in-

tendant leur répondit: Soyez tranquilles, j'ai reçu votre argent, je ne vous demande rien. Quand Joseph fut venu, il demanda comment se portait Jacob; et regardant son frère, qui était comme lui fils de Rachel, les larmes lui vinrent aux yeux, et il se retira un moment. Ensuite ils se mirent à table, et Benjamin avait une portion cinq fois plus grosse que les autres. Le lendemain Joseph commanda à son intendant de leur donner du blé; mais il lui dit en même-tems de cacher dans le sac de Benjamin une belle coupe d'or dans laquelle il buvait. Quand les enfans de Jacob furent un peu éloignés, le maître-d'hôtel courut après, et leur dit: Vous êtes des voleurs et des méchans: mon maître vous a bien reçus dans sa maison, et pour le récompenser vous avez emporté sa coupe d'or. Ils répondirent tous: nous n'avons point fait cette mauvaise action; et si vous trouvez la coupe parmi nous, nous consentons d'être esclaves de votre maître. Alors ils vidèrent leurs

sacs, et on trouva la coupe dans le sac de Benjamin. Ils retournèrent auprès de Joseph, qui leur dit : Il n'est pas juste que les innocens souffrent pour le coupable ; allez chez votre père, et le voleur sera mon esclave. Judas se jetant aux pieds de Joseph, lui dit : Seigneur, ne vous mettez point en colère, je vous prie : permettez-moi d'être votre esclave à la place de Benjamin ; car si mon père nous voit retourner sans lui, il mourra de chagrin. Joseph ne pouvant plus retenir ses pleurs, fit sortir tout le monde, et dit à ses frères : je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu ; mais je vous pardonne, n'ayez pas peur. C'est Dieu qui a permis cela, pour que je pusse vous donner du pain. Cependant Pharaon ayant appris que Joseph avait retrouvé ses frères, en fut très-content, et il lui dit : Prenez des chariots, et envoyez chercher votre père ; je veux qu'il vienne en Egypte avec sa famille, et je lui donnerai le plus beau pays de toute l'Egypte pour y demeurer. Ensuite Jo-

seph, après avoir beaucoup carassé ses frères, sur-tout Benjamin, leur fit de grands présens, et les renvoya chercher leur père Jacob.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Quand les enfans de Jacob furent arrivés, ils dirent à leur père: Réjouissez-vous, votre fils Joseph n'est pas mort, il est devenu un grand seigneur: c'est lui qui a le blé de toute l'Egypte. Jacob eut bien de la peine à croire cette bonne nouvelle; mais quand il eut vu les présens, il remercia Dieu en pleurant de joie, et partit avec toute sa famille pour aller revoir son cher fils. Joseph, après l'avoir embrassé, le présenta au roi, qui lui demanda quel âge il avait. J'ai cent trente ans, répondit Jacob, et les jours de mon voyage sur la terre ont été courts et fâcheux. Pharaon donna à Jacob et à ses enfans un fort beau pays, où il y avait des pâturages pour ses troupeaux, et Jacob y vécut encore

plusieurs années. Avant de mourir, il prédit à ses enfans tout ce qui devait leur arriver, et il assura à Judas son fils, que la couronne viendrait dans sa maison, et qu'elle n'en sortirait jamais. Après sa mort, on transporta son corps au tombeau de ses pères; car il avait fait jurer à Joseph de lui accorder cette satisfaction. Joseph vécut un grand nombre d'années; et comme Dieu lui avait révélé que les descendans de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, sortiraient un jour de l'Egypte, il fit jurer à ses enfans d'emporter ses os pour les mettre auprès de ceux de Jacob.

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je n'ai pu m'empêcher de pleurer en écoutant cette histoire; Joseph était bien honnête homme de faire tant de bien à ses frères qui l'avaient traité si cruellement.

MADEM. BONNE.

Quand Jacob fut mort, ses frères eurent peur qu'il ne cherchât à se venger; mais il les rassura, et leur dit tou-

jours que son esclavage était arrivé par la volonté de Dieu, et qu'il le leur avait pardonné de tout son cœur.

LADI SENSÉE.

Pour moi, ma Bonne, j'admire la sagesse de Dieu, qui se sert de la malice des hommes pour faire réussir ses desseins. Qui est-ce qui n'aurait pas pensé que Joseh était fort malheureux d'avoir de si méchans frères, d'être vendu comme un esclave, d'être accusé par la femme de Putiphar, et d'être mis dans une prison ?

Cependant, si tous ces malheurs n'étaient pas arrivés à Joseph, il n'aurait pas eu le plaisir de sauver l'Egypte et sa famille, ni de pardonner à ses frères.

LADI CHARLOTTE.

Est-ce qu'il y a du plaisir à pardonner à ceux qui nous ont fait beaucoup de mal ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, c'est le plus grand plaisir qu'il y ait au monde; jugez-en

par vous-même. Je suppose que vous soyez fort en colère contre moi, que vous me disiez des injures, que vous me preniez mon argent, que vous m'ayez crêvé l'œil, et qu'après tout ce mal que vous m'auriez fait, je vous trouvasse dans un bois prête à mourir de faim, et que je vous donnasse à manger ; n'est-il pas vrai que vous diriez : j'étais bien méchante de faire du mal à cette personne qui est si bonne !

LADI CHARLOTTE.

Vous me faites pleurer, seulement en me disant cela ; je vous assure que j'aurais bien du regret de vous avoir causé tout ce mal ; je vous en demanderais pardon, et je tâcherais de vous faire tant de bien, que vous oublieriez toutes mes méchancetés.

MADEM. BONNE.

Ne voyez-vous pas, ma chère, combien je serais contente de vous voir devenir bonne ? cela me ferait beaucoup plus de plaisir que le mal que j'aurais pu vous faire en me vengeant.

LADI SPIRITUELLE.

Mais si, au lieu de vous remercier pour le pain que vous lui auriez donné, ladi Charlotte cherchait encore à vous faire du mal, vous n'auriez pas le plaisir de la voir devenir bonne.

LADI CHARLOTTE.

Je vous assure, madame, que je ne suis pas si méchante que vous le pensez, et que jamais je ne voudrais faire du mal à mademoiselle, qui aurait été si bonne pour moi.

Ladi SPIRITUELLE, *en l'embrassant.*

Je le sais bien, ma chère; ce que je dis, c'est seulement par une supposition.

MADEM. BONNE.

Supposez donc que ladi Charlotte, ou un autre, continuât d'être encore méchante, après que je lui aurais rendu le bien pour le mal, il me resterait le plaisir d'être contente de moi, d'avoir fait mon devoir. Ce plaisir est le plus grand de tous ceux qu'on peut avoir, et nos ennemis ne peuvent nous l'ôter.

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de dire à ces dames une jolie histoire dont je me souviens.

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère.

LADI SENSÉE.

Il y avait un homme, nommé Lycurgue, qui donna des lois à une ville appelée Sparte. Ces lois n'étaient pas du goût d'un jeune homme qui n'aimait pas Lycurgue, et ce jeune homme donna un coup de bâton au législateur, et lui crêva l'œil. Le peuple de Sparte dit à Lycurgue : prenez ce méchant garçon pour le punir selon votre fantaisie. Je le veux bien, dit Lycurgue, et je le punirai d'une manière qui étonnera tout le monde. Il prit donc ce jeune homme, le mena dans sa maison, et le traita comme s'il eût été son fils. Tous les jours il lui disait qu'il y avait beaucoup de plaisir à pardonner, à être doux et honnête. Ce jeune homme fut si touché

de la bonté de Lycurgue, qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si cela était possible, et véritablement, tout le monde fut étonné de la vengeance que Lycurgue en avait prise. Mais le jeune homme dit au peuple : il m'a puni plus sévèrement que vous ne pensez ; s'il m'avait fait mourir, je n'aurais souffert qu'un moment, au lieu que je souffrirai toute ma vie du regret de lui avoir crêvé l'œil.

MADEM. BONNE.

Cette histoire est fort belle, et vous l'avez fort bien racontée. Disons présentement un mot de la géographie, car il est tard. Je vous ai promis les noms des parties de l'Europe qui sont au Sud ; il y en a cinq principales. Au sud-ouest, on trouve le Portugal ; à l'est du Portugal, on trouve l'Espagne. A l'est de l'Espagne, il y a une grande mer, qu'on appelle la *Méditerranée* ; et après avoir traversé cette grande mer, on trouve l'Italie, qui est faite comme une botte. A l'est de l'Italie, on trouve la Turquie

d'Europe, et au nord-est de la Turquie d'Europe, on trouve la petite Tartarie. La capitale du Portugal est Lisbonne; celle de l'Espagne est Madrid; celle de l'Italie est Rome; celle de la Turquie, Constantinople. La petite Tartarie n'en a point, parce que ces peuples vivent sous des tentes comme faisait Abraham.

LADI MARY.

Ma Bonne, ladi Sensée a dit un mot que je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'un législateur?

MADEM. BONNE.

C'est un homme qui donne des lois. Ainsi, comme Lycurgue a donné des lois à la ville de Sparte, on dit que c'est un législateur.

XIIe. DIALOGUE.

DIXIEME JOURNÉE.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai trouvé dans un livre tout ce que vous nous avez dit de la

géographie, et bien d'autres choses encore, que j'ai apprises par cœur.

MADEM. BONNE.

Cela est très-bien, ma chère ; mais voyons ce que vous avez appris.

LADI CHARLOTTE.

J'ai appris à voyager sur toutes les mers de l'Europe, en passant par les détroits. Je me mets dans une mer qui est à l'est de l'Europe, elle s'appelle la mer d'Asof, ou de Zabache. Je sors de cette mer par le détroit de Caffa, et j'entre dans la mer Noire. Je sors de la mer Noire par le détroit de Constantinople, et j'entre dans la mer de Marmara. Je sors de la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles, et j'entre dans la mer Méditerranée. Entre l'Italie et la Sicile, je trouve le détroit, ou le phare de Messine. Entre l'île de Corse et de Sardaigne, qui sont aussi dans la Méditerranée, je trouve le détroit de Boniface. Je sors de la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, et j'entre dans le grand Océan. Entre la France

et l'Angleterre, je trouve la Manche, ou le canal Britannique ; delà je passe au Pas-de-Calais, qu'on appelle aussi détroit de Douvre ; ensuite, à la mer du Nord ou d'Allemagne ; enfin, je passe par le Sud, et j'entre dans la mer Baltique.

MADEM. BONNE.

Reposez-vous, ma chère, car vous avec fait un grand voyage.

LADI CHARLOTTE.

Et je ne suis guère fatiguée. Pour la première fois j'apprendrai les noms de toutes les montagnes de l'Europe, et de tous les golfes.

MADEM. BONNE.

Cela sera très-bien ; et moi, pour vous récompenser, je vais vous dire un joli conte.

Il y avait une fois une dame qui avait deux filles : l'aînée, qui se nommait *Aurore*, était belle comme le jour, et elle avait un assez bon caractàre. La seconde, qui se nommait *Aimée*, était bien aussi belle que sa sœur ; mais elle

était maligne, et n'avait de l'esprit que pour faire du mal. La mère avait été aussi fort belle, mais elle commençait à n'être plus jeune, et cela lui donnait beaucoup de chagrin. Aurore avait seize ans, et Aimée n'en avait que douze; ainsi, la mère qui craignait de paraître vieille, quitta le pays où tout le monde la connaissait, et envoya sa fille aînée à la campagne, parce qu'elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle avait une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle, et fut dans une autre ville, et elle disait à tout le monde qu'Aimée n'avait que dix ans, et qu'elle l'avait eu avant quinze ans. Cependant, comme elle craignait qu'on ne découvrît sa tromperie, elle envoya Aurore dans un pays bien loin, et celui qui la conduisait la laissa dans un grand bois, où elle s'était endormie en se reposant. Quand Aurore se réveilla, et qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il était presque nuit, et s'étant levée, elle chercha à sortir de cette fo-

rêt; mais au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore davantage. Enfin elle vit bien loin une lumière; et étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison. Aurore frappa à la porte, et une bergère vint lui ouvrir, et lui demanda ce qu'elle voulait. Ma bonne mère, lui dit Aurore, je vous prie, par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison; car si je reste dans le bois, je serai mangée des lonps. De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère: mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard? Aurore lui raconta son histoire, et lui dit: Ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle! et ne vaudrait-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde, que de vivre pour être ainsi maltraitée! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable? Ma chère enfant, répliqua la bergère, il ne faut jamais murmurer contre Dieu; il est tout-puissant, il est sage, il vous aime, et vous devez

croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui ; et mettez-vous bien dans la tête, que Dieu protège les bons, et que les choses fâcheuses qui leur arrivent, ne sont pas toujours des malheurs : demeurez avec moi, je vous servirai de mère, et je vous aimerai comme ma fille. Aurore consentit à cette proposition, et le lendemain la bergère lui dit : je vais vous donner un petit troupeau à conduire ; mais j'ai peur que vous ne vous ennuyiez, ma belle fille ; ainsi, prenez une quenouille, et vous filerez, cela vous amusera. Ma mère, répondit Aurore, je suis une fille de qualité, ainsi je ne sais pas travailler. Prenez donc un livre, lui dit la bergère. Je n'aime pas la lecture, lui répondit Aurore en rougissant. C'est qu'elle était honteuse d'avouer à la fée qu'elle ne savait pas lire comme il faut. Il fallut pourtant avouer la vérité : elle dit à la bergère, qu'elle n'avait jamais voulu apprendre à lire quand elle était petite,

et qu'elle n'en avait pas eu le tems quand elle était devenue grande. Vous aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère ? Oui, ma mère, répondit Aurore. J'allais me promener tous les matins avec mes bonnes amies; après-dîner je me coîffais ; le soir je restais à notre assemblée, et puis j'allais à l'opéra, à la comédie, et la nuit j'allais au bal. Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, et sans doute vous ne vous ennuyiez pas. Je vous demande pardon, ma mère, répondit Aurore. Quand j'étais un quart-d'heure toute seule, ce qui m'arrivait quelquefois, je m'ennuyais à mourir; mais quand nous allions à la campagne, c'était bien pire, je passais toute la journée à me coîffer et à me décoîffer, pour m'amuser. Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne, dit la bergère. Je ne l'étais pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si je jouais, je perdais mon argent; si j'étais dans une assemblée, je voyais mes compagnes mieux

habillées que moi, et cela me chagrinait beaucoup; si j'allais au bal, je n'étais occupée qu'à chercher des défauts à celle qui dansait mieux que moi; enfin, je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin. Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère; en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaisirs; mais ce n'est pas tout. Vous auriez été par la suite encore plus malheureuse; car enfin, on n'est pas toujours jeune; le tems du bal et de la comédie passe; quand on devient vieille, et qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent de vous: d'ailleurs, on ne peut plus danser, on n'oserait plus se coîffer; il faut donc s'ennuyer à mourir, et être fort malheureuse. Mais ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant pas rester seule; la journée paraît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie. Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère,

je suis seule ici, et les années me paraissent courtes comme les jours : si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais. Je le veux bien, dit Aurore ; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. La bergère, profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devait faire. Toute la journée était partagée entre la prière, la lecture, le travail et la promenade. Il n'y avait pas d'horloge dans ce bois, et Aurore ne savait pas quelle heure il était ; mais la bergère connaissait l'heure par le soleil : elle dit à Aurore de venir dîner ; ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure, il n'y a pas long-tems que nous sommes levées. Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, et nous sommes levées depuis cinq heures ; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le tems passe bien vîte ; et jamais on ne s'ennuie. Aurore, charmée

de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture et au travail; et elle se trouvait mille fois plus heureuse au milieu de ses occupations champêtres, qu'à la ville. Je vois bien, disait-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avait pas été injuste et cruelle à mon égard, je serais restée dans mon ignorance, et la vanité, l'oisiveté, le desir de plaire, m'auraient rendue méchante et malheureuse. Il y avait un an qu'Aurore était chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardait ses moutons. Il se nommait *Ingénu*, et c'était le meilleur prince du monde; mais le roi son frère, qui s'appelait *Fourbin*, ne lui ressemblait pas, car il n'avait de plaisir qu'à tromper ses voisins, et à maltraiter ses sujets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore, et lui dit qu'il se croirait fort heureux, si elle voulait l'épouser. Aurore le trouvait fort aimable; mais elle savait qu'une fille qui est sage, n'écoute

point les hommes qui leur tiennent de pareils discours. Monsieur, dit-elle à Ingénu, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère; elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là bas : si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi; car elle est si sage et si raisonnable, que je ne lui désobéis jamais. Ma belle fille, reprit Ingénu, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre mère; mais je ne voudrais pas vous épouser malgré vous: si elle consent que vous soyez ma femme, cela peut-être vous donnera du chagrin, et j'aimerais mieux mourir, que de vous causer de la peine. Un homme qui pense comme cela, a de la vertu, dit Aurore, et une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. Ingénu quitta Aurore, et fut trouver la bergère, qui connaissait sa vertu, et qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle, et

partit le plus content du monde, après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avait beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison : Ingénu lui avait paru si aimable, qu'elle craignait que celle qu'elle appelait sa mère, ne l'eût rebuté; mais la bergère lui dit : Ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince, que j'ai consenti à votre mariage avec lui, mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. Aurore attendait avec quelque impatience le retour du prince; mais le second jour après son départ, comme elle ramenait son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vîte dans un ruisseau, et elle se fit peur, car le sang lui coulait de tous les côtés. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle à la bergère, en rentrant dans la maison; Ingénu viendra demain matin, et il ne m'aimera plus, tant il me trouvera horrible. La bergère lui dit en souriant:

Puisque le bon Dieu a permis que vous soyez tombée, sans doute que c'est pour votre bien; car vous savez qu'il vous aime, et qu'il sait mieux que vous ce qui vous est bon. Aurore reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, et elle dit en elle-même: si le prince Ingénu ne veut plus m'épouser, parce que je ne suis plus belle, apparemment que j'aurais été malheureuse avec lui. Cependant la bergère lui lava le visage, et lui arracha quelques épines qui étaient enfoncées dedans. Le lendemain matin Aurore était effroyable, car son visage était horriblement enflé, et on ne lui voyait pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte; mais, au lieu d'Ingénu, on en vit descendre le roi Fourbin; un des courtisans qui étaient à la chasse avec le prince, avait dit au roi que son frère avait rencontré la plus belle fille du monde, et qu'il voulait l'épouser. Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier

marier sans ma permission, dit Fourbin à son frère ; pour vous punir, je veux épouser cette fille, si elle est aussi belle qu'on le dit. Fourbin, en entrant chez la bergère, lui demanda où était sa fille. La voici, répondit la bergère, en montrant Aurore. Quoi! ce monstre-là, dit le roi; et n'avez-vous point une autre fille, à laquelle mon frère a donné sa bague? La voici à mon doigt, répondit Aurore. A ces mots, le roi fit un grand éclat de rire, et dit: Je ne croyais pas mon frère de si mauvais goût, mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même-tems il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore, et ayant envoyé chercher le prince Ingénu, il lui dit: Mon frère, puisque vous aimez la belle Aurore, je veux que vous l'épousiez tout-à-l'heure. Et moi, je ne veux tromper personne, dit Aurore en arrachant son voile; regardez mon visage, Ingénu, je suis devenue bien horrible depuis trois jours; voulez-vous encore m'épouser?

Vous paraissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince, car je reconnais que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyais. En même-tems il lui donna la main; Fourbin riait de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur-le-champ; mais ensuite il dit à Ingénu: Comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane, je vous défends de l'amener à la cour: en même tems il remonta dans son carrosse, et laissa Ingénu transporté de joie. Eh bien, dit la bergère à Aurore, croyez-vous encore être malheureuse d'avoir tombé? Sans cet accident, le roi serait devenu amoureux de vous, et si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eût fait mourir Ingénu. Vous avez raison, ma mère, reprit Aurore; mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, et je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée. Non, je vous assure, reprit Ingénu: on s'accoutume au visage d'une

laide ; mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. Je suis charmée de vos sentimens, dit la bergère ; mais Aurore sera encore belle, j'ai une eau qui guérira son visage. Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'Aurore devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours son voile, car il avait peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyait. Cependant Fourbin, qui voulait se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, sœur d'Aurore, et l'ayant fait venir à sa cour, il l'épousa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude quand elle sut que sa sœur était reine ; elle n'osait plus sortir, car elle savait combien cette sœur était méchante, et combien elle la haïssait. Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma *Beaujour*, et qu'elle aimait uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit, qu'il faisait tout le plaisir de

ses parens. Un jour qu'il était devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, et quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jeta de grands cris, et courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avait beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler; mais le lendemain, elle fut contrainte d'avouer que la bergère avait raison. Fourbin et sa femme, enragés de n'avoir point d'enfans, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu; et voyant qu'on ne pouvait le trouver, ils mirent Ingénu, sa femme et la bergère dans une barque, et les firent exposer sur la mer, afin qu'on n'entendît jamais parler d'eux. Pour cette fois, Aurore crut qu'elle devait se croire fort malheureuse; mais la bergère lui répétait toujours que Dieu faisait tout pour le mieux. Comme il faisait un très-beau tems, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, et aborda à une ville qui était sur le

bord de la mer. Le roi de cette ville avait une grande guerre, et les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu qui avait du courage, demanda quelques troupes au roi ; il fit plusieurs sorties, et eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeait la ville. Les soldats ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, et le roi qui était assiégé, n'ayant point d'enfans, adopta Ingénu pour son fils, afin de lui marquer sa reconnaissance. Quatre ans après, on apprit que Fourbin était mort de chagrin d'avoir épousé une méchante femme. Le peuple qui la haïssait, la chassa honteusement, et envoya des ambassadeurs à Ingénu, pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme et la bergère ; mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage et se trouvèrent dans une île déserte. Aurore devenue sage par tout ce qui lui était arrivé, ne s'affligea point, et pensa que c'était pour leur bien que Dieu avait permis ce naufrage : ils mirent un grand bâton sur le

rivage, et le tablier blanc de la bergère au bout de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux qui passeraient par-là, de venir à leur secours. Sur le soir ils virent venir une femme qui portait un petit enfant, et Aurore ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle reconnut son fils Beaujour. Elle demanda à cette femme où elle avait pris cet enfant: celle-ci lui répondit que son mari, qui était un corsaire, l'avait enlevé, mais qu'ayant fait naufrage proche de cette île, elle s'était sauvée avec l'enfant qu'elle tenait alors dans ses bras. Deux jours après, les vaisseaux qui cherchaient les corps d'Ingénu et d'Aurore, qu'on croyait péris, virent ce linge blanc, et étant venus dans l'île, ils menèrent leur roi et sa famille dans leur royaume; et quelque accident qu'il arrivât à Aurore, elle ne murmura jamais, parce qu'elle savait par son expérience, que les choses qui nous paraissent des malheurs, sont souvent la cause de notre félicité.

LADI SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je me suis impatientée de tous les malheurs d'Aurore ; je ne pouvais me persuader que cela fût pour son bien.

LADI CHARLOTTE.

Et moi, je connais la raison qui me fait trouver la journée si longue ; c'est que je suis une paresseuse qui n'aime pas à travailler.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; la journée n'est longue que pour les paresseuses. Si vous voulez ne vous ennuyer jamais, il faut avoir un papier comme Aurore, où toutes les heures du jour seront employées utilement : si vous voulez, mesdames, je vous donnerai à chacune un petit réglement, qui fera paraître les jours fort courts.

LADI SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne.

Toutes ensemble.

Nous le voulons aussi.

MADEM. BONNE.

Nous y travaillerons en prenant le thé. En attendant, ladi Mary nous dira son histoire.

LADI MARY.

Les enfans de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, eurent une grande quantité d'enfans, et cela fit un grand peuple. Long-tems après, un autre roi, nommé aussi *Pharaon*, monta sur le trône, et Joseph était mort avant que ce roi fût né. Ce méchant prince voulut faire périr les Israélites, et il les forçait de travailler à lui bâtir des villes; mais plus ils travaillaient, plus ils se portaient bien, et plus ils avaient d'enfans. Pharaon qui voulait les détruire, commanda qu'on jetât dans le Nil tous les enfans mâles des Israélites. Un homme de la tribu de Lévi eut un petit garçon qui était très-beau, et sa mère le cacha pendant trois mois; mais comme elle avait peur qu'on ne découvrît cet enfant, elle fit un petit panier, et ayant mis son fils dedans, elle le porta sur le

Nil, et laissa sa fille Marie pour voir ce qu'il deviendrait. La fille de Pharaon vint dans ce tems pour se baigner, et ayant vu cette corbeille, elle commanda à une de ses servantes de la prendre. Quand elle vit ce bel enfant dans la corbeille, elle en eut pitié, et dit: je veux le sauver. Marie qui entendit cela, lui dit: Madame, si vous voulez, j'irai vous chercher une nourrice. Alors Marie fut chercher sa mère; et la princesse ayant nommé cet enfant *Moyse*, le donna à nourrir à sa propre mère, qu'elle ne connaîssait pas.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Quand Moyse fut grand, la fille de Pharaon le prit pour son fils: il était un grand seigneur; mais les richesses et les plaisirs de la cour ne lui firent point oublier les Israélites ses frères. Un jour il en vit un qui était maltraité par un Egyptien, et Moyse tua cet Egyptien qui voulait tuer cet Israé-

lite : il le cacha dans du sable, et croyait fermement que personne ne l'avait vu. Le lendemain il trouva deux Israélites qui se querellaient, il leur dit : Pourquoi vous querellez-vous ? Vous êtes frères, il faut vivre en paix. Un de ces Israélites lui dit : De quoi vous mêlez vous ? Vous n'êtes pas notre juge ; voulez-vous aussi me tuer, comme vous avez tué hier cet Egyptien? Moyse, qui croyait que personne ne savait qu'il avait tué cet homme, fut fort effrayé, et ayant appris que le roi le voulait faire mourir, il s'enfuit dans un autre pays. Quand il eut beaucoup marché, il s'assit près d'un puits pour se reposer, et il vint là sept filles qui étaient sœurs, et leur père se nommait *Jéthro*. Ces filles ayant tiré de l'eau pour faire boire leurs troupeaux, il vint des bergers qui voulaient les chasser ; mais Moyse défendit ces filles, et quand elles furent retournées chez leur père, elles lui racontèrent ce qui s'était passé..... Jéthro lui dit : Pourquoi n'avez-vous pas prié cet

honnête homme d'entrer, pour manger un morceau avec nous ? Jéthro fit donc venir Moyse, et par la suite, il lui donna en mariage une de ses filles, qui se nommait *Séphora.*

MADEM. BONNE.

Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Moyse gardait un jour les troupeaux de son beau-père Jéthro, et il vint jusqu'à la montagne d'Horeb; pendant qu'il gardait ce troupeau, il vit un buisson tout en feu, mais pourtant ce buisson ne brûlait pas. Moyse s'approcha pour admirer cette merveille; alors il entendit une voix qui lui dit: Otez vos souliers, car ce lieu est saint. Alors Moyse se prosterna la face contre terre, et la voix lui dit: Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; j'ai entendu le cri de mon peuple qui est en Egypte, car les Israélites sont mon peuple; c'est pourquoi je te commande d'aller vers eux pour les délivrer, et tu leur diras que tu viens de ma part. Sei-

gneur, dit Moyse, je ne sais pas votre nom, comment pourrai-je le leur dire? *Je suis celui qui suis*, répondit la voix; va-t-en trouver Pharaon, et tu lui demanderas la permission de mener mon peuple dans le désert, pour y sacrifier pendant trois jours. Seigneur, reprit Moyse, Pharaon ne voudra pas me croire, et il me fera mourir. Je serai avec toi, reprit la voix, et je te donnerai le pouvoir de faire des miracles. Jette à terre la petite baguette que tu as dans la main; Moyse obéit, et cette baguette ou verge fut d'abord changée en serpent. Moyse eut peur et s'enfuit, mais la voix lui dit: Prends ce serpent par la queue, et aussi-tôt il redeviendra baguette. Cela arriva comme la voix l'avait dit, et pourtant Moyse n'était pas encore rassuré. La voix lui commanda de mettre sa main dans son sein, et aussi-tôt elle fut couverte de lèpre; et puis ayant mis une autre fois cette main lépreuse dans son sein, elle fut guérie. Quoique Moyse connût par ces

miracles que c'était Dieu qui lui parlait, il avait bien de la peine à se résoudre d'aller trouver Pharaon, et il dit : Seigneur, vous savez bien que je n'ai pas la langue fort libre ; j'ai eu toute ma vie beaucoup de peine à prononcer, et depuis que je vous ai parlé, j'ai encore plus de peine qu'auparavant. La voix lui répondit : Qui a fait la bouche du muet et de celui qui parle ? n'est-ce pas moi ? Va-t-en, je serai dans ta bouche, et puis j'enverrai au-devant de toi ton frère Aaron, qui parle aisément, et qui sera ton interprète : Moyse quitta donc cette montagne, et retourna en Egypte ; et comme il était en chemin, Aaron vint au-devant de lui, comme Dieu le lui avait promis.

LADI SPIRITUELLE.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire de la Sainte Ecriture est belle ! je passerais les jours et les nuits à l'entendre.

MISS MOLLY.

Je vous prie, ma Bonne, dites-moi

ce que cela veut dire, *je suis celui qui suis.*

MADEM. BONNE.

Cela veut dire : je suis Dieu par moi-même, et sans le secours de personne. J'ai toujours été, je serai toujours. Tout ce qui est sur la terre, n'est rien en comparaison de moi. Les rois, les empereurs, les conquérans, les riches, les nobles, tout cela n'est rien devant moi ; tout cela ne subsiste que par ma volonté ; le monde entier est moins devant moi, qu'un grain de poussière ; je pourrais le détruire dans un instant. Je suis seul, je suis tout ce qu'il y a de bon, de grand, de sage, de puissant, d'aimable, de juste.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, vous dites qu'il n'y a que Dieu qui *est.* Il me semble pourtant que je suis aussi quelque chose ; la terre, le soleil, les hommes sont quelque chose aussi : on ne peut donc pas dire qu'il n'y a que Dieu qui soit quelque chose.

MADEM. BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère, vous êtes quelque chose, cela est vrai; vous avez l'être, mais cet être que vous avez, Dieu vous l'a prêté, il lui appartient, il peut vous l'ôter dans un moment. Si je vous prêtais ma robe, vous ne pourriez pas dire que cette robe fût à vous; et bien, votre corps, votre ame, votre esprit, vos parens, vos richesses; en un mot, tout ce que vous avez, est à Dieu, il vous l'a prêtée. Il n'y a que Dieu à qui on n'a jamais rien donné, ni prêté, parce que rien n'était avant lui, et que tout ce qui existe, vient de lui. Il est donc le maître de tout ce qu'il a, de tout ce qu'il donne, c'est-à-dire, de tout ce qui existe. Voyez, mes enfans, combien il mérite de reconnaissance et d'amour. Nous aimons ceux qui nous font du bien: or, Dieu nous a donné tout ce que nous avons; il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur, il nous aime comme ses enfans; nous serions donc bien méchantes, si nous

refusions de l'aimer et de lui obéir.

LADI SENSÉE.

Pour moi, ma Bonne, quand je lis les histoires que ces dames viennent de répéter, je ne puis m'empêcher de frémir de respect.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Nous sommes si petits devant Dieu, que nous ne pouvons être assez pénétrés de respect en sa présence. Dieu est par-tout, mes bons enfans; mais il est d'une manière particulière dans les temples et dans les lieux où l'on prie. C'est donc un grand péché de lui manquer de respect dans ces lieux; d'y parler, d'y rire, d'y tourner la tête. C'est donc un péché quand on fait ses prières sans attention. Que diriez-vous, mesdames, si une pauvre femme demandait permission de parler au roi, et si, lorsqu'elle serait dans sa chambre pour lui demander une grace, elle lui tournait le dos, et s'amusait à rire et à parler avec ses domestiques.

LADI MARY.

Je dirais qu'elle serait folle, et que je suis folle aussi quelquefois ; car, pendant que je suis à genoux pour parler au bon Dieu, je tourne la tête, et je ne pense pas à ce que je dis; mais je veux me corriger, et avant ma prière, je prendrai un petit moment pour penser que je vais parler à Dieu.

MADEM. BONNE.

Je vous assure, si vous faites cela, que vous n'aurez pas envie de tourner la tête. C'est une excellente habitude de penser souvent à la présence de Dieu. On ne devient méchante que parce qu'on l'oublie. Si, avant de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmande, on pensait : je vais commettre ces fautes devant Dieu, il me regarde, il hait les méchans, il peut les punir, et peut-être va-t-il me punir tout-à-l'heure ; si, dis-je, on pensait à cela, on ne serait pas assez téméraire pour faire ces fautes. Adieu, mesdames, je....

Miss MOLLY.

Ma Bonne, avant de nous en aller, expliquez-moi, je vous prie, un mot que je n'entends pas. On nous a dit que le père de Moyse était de la tribu de Lévi; qu'est-ce qu'une *Tribu?*

MADEM. BONNE.

Tribu veut dire *famille*. Vous savez, mes enfans, que Jacob avait douze fils; cela faisait douze familles, qu'on appela *Tribu*. Je vais vous les nommer, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issacar, Zabulon, Dan, Gad, Ascer, Nephtali, Joseph, Benjamin. C'était donc là les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire les douze familles sorties de Jacob. Mais comme Jacob adopta deux des fils de Joseph, qui s'appelaient Manassé et Ephraïm, cela fit deux demi-tribus ou familles, pour représenter la tribu de Joseph. Voilà ce que vous vouliez savoir, ladi Mary. Mais quand vous m'avez interrompue, j'allais vous dire que nous irons dîner à la campagne après-demain, et que si vous voulez venir le

matin, nous irons toutes ensemble demander permission à vos mamans, et vous me ferez savoir demain si nous vous attendrons.

XIIIe. DIALOGUE.

ONZIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

PENDANT le chemin, mesdames, je vais vous raconter un joli conte que j'ai lu quelque part.

Conte des trois souhaits.

Il y avait une fois un homme qui n'était pas fort riche ; il se maria, et épousa une jolie femme. Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux. Oh ! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là. Et moi aussi, dit le mari,

je voudrais être au tems des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne, pour m'accorder tout ce que je desirerais. Au même instant, ils virent dans leur chambre une très-belle dame, qui leur dit : Je suis une fée, je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez : mais prenez-y garde, après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très-embarrassés. Pour moi, dit la femme ; si je suis la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterai : je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. Mais, répondit le mari ; avec ces choses on peut être malade, chagrin, on peut mourir jeune ; il serait plus sage de souhaiter de la santé ; de la joie et une longue vie. Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre, dit la femme ; cela ne servirait qu'à être malheureux plus long-tems. En vérité, la

fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin. Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du tems. Examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. J'y veux penser toute la nuit, dit la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même-tems, la femme prit les pincettes, et raccommoda le feu : et comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser, voilà un bon feu, je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait; nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que tu eusses le boudin

au bout du nez. Dans le moment, l'homme s'apperçut qu'il était encore plus fou que sa femme; car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne put jamais l'arracher. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari, mais que ferons nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or, pour cacher ce boudin. Gardez-vous-en bien; reprit la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin à mon nez: croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le moi, où je vais me jeter par la fenêtre; en disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari qui l'aimait, lui cria: arrête, ma chère femme, je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. Et bien, dit la femme, je souhaite que ce boudin tombe à terre. Dans



Le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme..........

Dessiné et Gravé par F. Huot

le moment le boudin tomba, et la femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari, la fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches, que nous le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer; en attendant, soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits. Le mari pensa que sa femme avait raison: ils soupèrent gaiement, et ne s'embarrassèrent plus des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

LADI SENSÉE.

Cette femme souhaitait une douzaine de dons; mais avec tout cela, elle aurait pu être encore malheureuse. Par exemple, si elle eût souhaité un bon dîner, il aurait fallu avoir aussi un bon appétit pour le manger; et puis de la modération, pour n'en point manger trop, afin de n'être pas malade: voilà trois souhaits pour un dîner.

LADI MARY.

Si j'avais la liberté de souhaiter quelque chose, je souhaiterais d'être tout-d'un-coup la plus savante du monde.

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, cela ne serait pas assez, il faudrait souhaiter encore de faire un bon usage de votre science, car sans cela, elle pourrait servir à vous rendre plus sotte, plus orgueilleuse et plus méchante.

LADI CHARLOTTE.

Et moi, je souhaiterais de devenir la meilleure de toutes les filles; car j'ai beaucoup de peine à n'être plus méchante.

MADEM. BONNE.

Il n'y a rien à dire à ce souhait, il est parfaitement bon. Mais, ma chère, il a encore un avantage que vous ne connaissez pas. Je suppose que vous souhaitiez d'être belle, d'être riche, ou quelqu'autre avantage; vous aurez beau souhaiter toute votre vie, vous ne serez

jamais

jamais ni plus riche, ni plus belle. Les souhaits que nous faisons ne nous avancent de rien. Mais sitôt qu'on souhaite véritablement d'êtrebonne et vertueuse, on commence à le devenir. Remarquez, mes enfans, ces paroles : *quand on souhaite véritablement*, c'est-à-dire, quand on travaille à le devenir, et qu'on prend toute la peine nécessaire pour cela ; car il n'y a personne, même parmi les plus méchantes, qui ne souhaitât de devenir vertueuse tout-d'un-coup, pourvu que cela ne donnât aucune peine ; mais si l'on souhaite véritablement de devenir bonne, on en prend les moyens. Dites-moi, ladi Charlotte, n'est-il pas vrai que vous souhaiteriez d'être bonne tout-d'un-coup, pour être débarrassée de la peine de corriger vos défauts ?

LADI CHARLOTTE.

Tout justement, ma Bonne : je crois que vous devinez. Quand je pense à la peine que j'aurai à devenir douce, cela m'effraie. Je vous assure que je prends

beaucoup de peine, et malgré cela, à tous momens je fais des fautes; j'ai peur de ne me corriger jamais.

MADEM. BONNE.

C'est la paresse qui vous donne cette peur, ma bonne amie. Retenez bien qu'on se corrige toujours quand on répare ses fautes. Si vous vouliez aller d'ici à Kensington, et que vous tombassiez à chaque pas, vous seriez sans doute bien long-tems à faire ce chemin; mais enfin vous y arriveriez, pourvu que vous eussiez soin de vous relever. Si au contraire vous disiez: je tombe trop souvent, et cela me donne trop de peine de me relever, ainsi je veux rester à terre; certainement vous n'arriveriez jamais. Il en est ainsi du voyage que nous faisons pour acquérir la vertu; nous arriverons un jour, pourvu que nous ne restions pas à terre par paresse.

LADI CHARLOTTE.

Je ne croyais pas être paresseuse, ma Bonne: j'aime à travailler, à apprendre

par cœur, et je sais une grande leçon de géographie.

MADEM. BONNE.

On peut être paresseuse, quoiqu'on aime à travailler et à apprendre, mais d'une paresse d'esprit qui est bien dangereuse, car elle ôte le courage. Voyons donc cette leçon de géographie que vous avez apprise.

LADI CHARLOTTE.

J'ai appris à connaître toutes les montagnes de l'Europe, les principales rivières, les presqu'îles et les isthmes.

MADEM. BONNE.

Vous nous parlerez des montagnes et des presqu'îles; pour les rivières, nous les apprendrons en parlant des pays où elles coulent.

LADI CHARLOTTE.

On trouve dans la Grande-Bretagne, entre l'Angleterre et l'Ecosse, le mont Cheviot: les montagnes Dophrines sont entre la Norwège et la Suède: les montagnes des Pyrénées sont entre la France

et l'Espagne : les Alpes entre la France, la Savoie et l'Italie : les Appenins traversent l'Italie ; et dans la Hongrie, on trouve les monts Crapach.

Il y a dans l'Europe deux presqu'îles qui ont des isthmes. L'une est la Morée, au sud de l'Europe, dans la Turquie Européenne ; elle est jointe à la terre ferme par l'isthme de Corinthe. L'autre est la Crimée, au nord de la mer Noire, et elle est jointe à la terre ferme par l'isthme de Précops. On dit que le Jutland, qui est au roi de Danemarck, est aussi une presqu'île.

MADEM. BONNE.

Courage, ma chère, vous deviendrez bientôt une habile géographe : voyons présentement, si ces dames savent leurs histoires. Commencez, ladi Mary.

LADI MARY.

Moyse et Aaron vinrent trouver Pharaon, et lui dirent : Le Dieu éternel te commande de laisser aller son peuple dans le désert, afin qu'il lui offre un

sacrifice. Pharaon répondit: je ne connais pas le Dieu éternel. Ce méchant roi envoya chercher ceux qui faisaient travailler les Israélites, et leur dit: Augmentez le travail de ce peuple; c'est parce qu'il ne travaille pas assez, qu'il a le tems de souhaiter d'aller au désert. On donna donc aux Israélites plus de travail qu'ils n'en pouvaient faire, et on les battait quand ils n'avaient pas fait leurs ouvrages. Les Israélites, voyant qu'ils étaient plus malheureux qu'auparavant, dirent à Moyse: Vous êtes cause de notre malheur: pourquoi avez-vous dit à Pharaon de nous laisser aller dans le désert? Alors Moyse dit au Seigneur: Vous voyez que mes frères sont en colère contre moi. Le Seigneur lui répondit: Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Je donnerai aux Israélites la terre de Canaan, qui est le meilleur pays du monde; retournez à Pharaon, et Aaron fera des prodiges en sa présence. Moyse et Aaron furent encore trouver le roi; et Aaron

ayant jeté sa verge contre terre, elle fut changée en dragon. Les magiciens de Pharaon changèrent aussi leurs baguettes en dragons; mais le dragon d'Aaron mangea les dragons des magiciens. Ensuite Aaron frappa de sa baguette les eaux du fleuve, et elles furent changées en sang; ces eaux étaient puantes, et firent mourir tous les poissons; mais comme les magiciens changeaient aussi les eaux en sang, Pharaon ne voulut point laisser aller les Israélites.

MADEM. BONNE.

Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Dieu commanda ensuite à Aaron d'étendre sa verge, et il vint dans l'Egypte une grande quantité de grenouilles: elles montaient dans les maisons, dans les lits, dans les fours et jusques dans la chambre du roi. Alors Pharaon dit à Moyse: Prie ton Dieu qu'il fasse mourir ces grenouilles, et je laisserai aller les Israélites. Moyse pria

Dieu, et les grenouilles moururent ; mais après qu'elles furent mortes, Pharaon ne voulut plus tenir sa promesse. Alors Dieu envoya une grande quantité de poux dans l'Egypte, puis des bêtes, ensuite une grosse grêle qui tuait les hommes et les animaux ; il envoya aussi des plaies sur tous les hommes, et à midi on ne voyait pas clair, parce que la terre était couverte d'un affreux brouillard ; il n'y avait que dans le pays des Israélites que tous ces malheurs n'arrivaient pas : mais pour cela, Pharaon ne voulut pas laisser aller les Israélites. Alors Dieu dit à Moyse : Que chaque famille des Israélites prenne un agneau ou un chevreau ; ils le tueront le quatorzième jour de ce mois, et ils frotteront avec son sang toutes leurs portes. On doit faire rôtir cet agneau, ou ce chevreau, et le manger avec du pain sans levain et des laitues amères ; il faudra tout manger, et s'il en reste quelque chose, il faut qu'il soit brûlé. Vous mangerez ce souper debout, à la

hâte, ayant des habits de voyageurs: car je vais vous tirer d'Egypte, et tous les ans vous célébrerez cette délivrance pendant sept jours, en mangeant du pain sans levain.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Les Israélites ayant appris la volonté du Seigneur par la bouche de Moyse et d'Aaron, firent tout ce qui leur était ordonné. Sur le minuit, Dieu envoya son ange qui tua les fils aînés des Egyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui des esclaves; mais il ne mourut personne dans les maisons dont les portes étaient arrosées du sang de l'agneau ou du chevreau. Alors Pharaon et le peuple firent de grands cris, et dirent aux Israélites: allez-vous-en au plutôt, et priez Dieu pour nous. Quand les Israélites sortirent de l'Egypte, ils étaient six cens mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. Dieu leur recommanda de ne jamais manquer à

manger cet agneau tous les ans, pour célébrer leur délivrance; mais il leur défendit de casser un seul de ses os, et d'en donner à ceux qui ne seraient point circoncis.

LADI SPIRITUELLE.

Je vous prie, ma Bonne, dites-moi ce que c'est que la circoncision.

MADEM. BONNE.

C'était une cérémonie que Dieu avait ordonnée pour les enfans des Israélites, et qui était la marque qui les distinguait des autres nations; ainsi quand un étranger voulait se faire Israélite ou Juif, car c'est la même chose, il faisait cette cérémonie.

LADI CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'une cérémonie?

MADEM. BONNE.

Il y en a de plusieurs sortes, mes enfans. Par exemple, il fallait manger l'agneau pascal debout, en habit de voyageur, avec des laitues amères et un bâton à la main; ce bâton, ces lai-

tues, cet habit, c'étaient des cérémonies.

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, il me souvient d'avoir lu dans la Sainte Ecriture, que Dieu commanda aux Juifs de lui offrir les premiers nés.

MADEM. BONNE.

J'allais le dire, ma chère; non-seulement on les offrait, mais on les donnait au Seigneur. Les parens, après cela, étaient obligés de les racheter, et ils donnaient, à la place de leurs enfans, un agneau ou deux tourterelles.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je suis l'aînée; ainsi, si j'avais vécu dans ce tems-là, on m'aurait offerte au Seigneur.

MADEM. BONNE.

Vous devez vous offrir vous-même, comme les prémices de la famille. Allons dîner, mesdames, et après le dîner nous irons nous promener dans le jardin.

XIVe. DIALOGUE.

DOUZIEME JOURNÉE.

LADI CHARLOTTE.

MA Bonne, je n'ai pas dormi de toute la nuit : on m'a donné une estampe, et l'on m'a dit qu'en me l'expliquant, vous me raconteriez une jolie fable ; je meurs d'envie de la savoir.

MADEM. BONNE.

Approchez, ladi Sensée, et venez expliquer cette estampe.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, vous lui cachez les noms, comment voulez-vous qu'elle les devine ?

MADEM. BONNE.

Elle n'a pas besoin de lire les noms des personnages qui sont dans cette estampe pour les connaître ; quand on sait bien l'histoire et la fable, on devine tous les tableaux, toutes les tapisseries

et toutes les estampes ; vous allez voir.

LADI SENSÉE.

Ce vieillard et cette bonne femme, dont les habits sont si usés, c'est le mari et la femme ; on les appelle Philémon et Baucis. Ce grand homme qui a une oie entre les jambes, c'est Jupiter, que les Payens appelaient le Dieu du Ciel ; et cet autre qui est à côté de lui, c'est son fils Mercure, qui était l'ambassadeur des Dieux, et le protecteur des marchands et des voleurs.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma chère, comment avez-vous pu deviner cela ?

LADI SENSÉE.

J'aurais, je crois, reconnu ces deux vieilles gens ; mais cette oie qui se sauve entre les jambes de Jupiter, suffisait pour me faire connaître l'estampe ; si ma Bonne veut me permettre, je vous raconterai cette fable, et vous verrez après cela qu'il n'était pas difficile de la deviner.

MADEM. BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

LADI SENSÉE.

Jupiter et Mercure prirent un jour une figure humaine, et furent voyager. Ils arrivèrent un soir dans un grand village, et demandèrent à coucher par charité; mais personne ne voulut les recevoir. Après avoir frappé à toutes les portes, ils furent à une petite cabanne, couverte de paille et de feuilles d'arbres: le maître de cette cabanne était un pauvre vieillard, qui vivait en paix avec Baucis, sa femme. Les dieux les prièrent de leur laisser passer la nuit dans leur cabanne, et ces bonnes vieilles gens y consentirent de bon cœur. D'abord Philémon pria Baucis de faire chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces étrangers; et la bonne femme, pour allumer plus vîte le feu, cassa quelques branches de celles qui couvraient leur petite maison; ensuite elle souffla le feu avec sa bouche; car elle

n'avait pas de soufflet. Lorsque l'eau fut chaude, Philémon prit un plat de bois qui était attaché à la muraille avec une cheville, et pendant qu'il lavait les pieds de ces étrangers, Baucis lava la table et la frotta avec de la manthe, pour lui donner une bonne odeur; ensuite elle mit un morceau de tuile sous un des pieds de cette table, parce qu'il était un peu cassé. Il n'y avait point de chaises dans cette pauvre maison, et il fallait s'asseoir sur un banc : Baucis, pour le rendre moins dur, mit dessus un vieux morceau de tapisserie, dont elle couvrait son lit les jours de bonnes fêtes; elle courut aussi au jardin, et apporta des prunes sur une feuille de vigne, un peu de miel dans une moitié de plat, car il était cassé, et un morceau de fromage. Ils se mirent tous à table, et Philémon demanda pardon aux étrangers de les recevoir si mal. Tout d'un coup il se souvint qu'il avait une oie, et résolut de la tuer pour donner un meilleur souper à ses hôtes : il

se leva donc avec sa femme pour attraper l'oie ; mais cet animal se sauvait tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, et les bonnes gens, à force d'avoir couru, étaient tout en sueur. A la fin, l'oie se réfugia entre les jambes de Jupiter, et ce Dieu dit à Philémon et à Baucis : Je suis content de votre charité ; suivez-moi sur cette grande montagne. En même tems il parut environné de lumière aussi bien que Mercure. Lorsqu'ils furent sur la montagne, Jupiter leur dit : Regardez derrière vous. Ils obéirent, et virent qu'il n'y avait plus de village ; il n'y avait qu'une grande quantité d'eau ; car Jupiter, pour punir la dureté des habitans de ce village, les avait tous noyés, en faisant venir un lac dans cet endroit ; mais au milieu de ce lac on voyait la petite cabanne des vieilles gens, qui avait été conservée. Comme ils étaient charitables, ils s'affligèrent du malheur de leurs voisins, quoique ces gens ne leur eussent jamais fait que du mal. Ensuite

Jupiter leur dit : Demandez-moi une récompense, et je vous l'accorderai. Ces bonnes gens se consultèrent un moment ensemble, après quoi Philémon dit à Jupiter : Puisque vous avez la bonté de vouloir nous récompenser, transportez notre petite maison sur cette montagne, changez-la en un temple où vous soyez adoré ; que je sois votre prêtre et Baucis votre prêtresse, et faites que nous y mourions ensemble le même jour, afin que je n'aye pas la douleur de pleurer ma chère Baucis, et qu'elle n'ait point de larmes à répandre pour son fidèle Philémon. Jupiter accorda une demande si juste ; la maison fut changée en un temple, et les bonnes gens y vécurent en paix plusieurs années. Un jour qu'ils étaient assis devant la porte du temple, et qu'ils s'entretenaient de l'amour qu'ils devaient aux Dieux, Philémon voulut se lever, mais il s'apperçut qu'il n'avait point de jambes, et qu'elles étaient changées en arbres. Baucis voulut aller pour le se-

courir; elle connut que le même changement était arrivé en elle. Elle dit donc adieu à son cher Philémon : il lui parla tant qu'il eut l'usage de la parole ; mais l'écorce montant petit à petit, les enveloppa entièrement, et ils devinrent deux beaux arbres, qui restèrent toujours à la porte du temple.

Vous voyez bien, mesdames, qu'après avoir lu cette fable, il n'était pas difficile d'expliquer l'estampe.

LADI SPIRITUELLE.

Je vois aussi que ladi Sensée n'est jamais fière de ce qu'elle sait. Si j'en avais dit autant, je serais toute glorieuse.

MADEM.^e BONNE.

Cela aurait pu vous arriver il y a deux mois ; mais je vous crois corrigée, ma chère. Ladi Sensée a bien raison de ne pas être glorieuse d'avoir expliqué cette fable : cela prouve qu'elle a de la mémoire ; mais cette mémoire, ce n'est pas elle qui se l'est donnée, c'est un présent de Dieu.

LADI SPIRITUELLE.

Je sais que sa mémoire est un présent de Dieu ; mais son application à profiter de sa mémoire, mérite des louanges.

Ladi SENSÉE *embrassant ladi* SPIRITUELLE.

Vous êtes bien bonne, ma chère amie, de penser si bien de moi.

MADEM. BONNE.

J'ai bien du plaisir à voir ladi Spirituelle si changée : autrefois, ma chère, vous auriez été chagrine et jalouse de la mémoire et de l'application de votre compagne ; aujourd'hui cela vous fait plaisir, vous en êtes contente : en corrigeant votre orgueil, vous avez chassé la jalousie et tous les chagrins qu'elle vous causait ; vous vous faites aimer de vos compagnes, qui souhaitent de vous voir souvent, parce qu'au lieu de chercher à les mortifier, vous n'êtes occupée qu'à leur dire des choses agréables. N'est-il pas vrai, ma chère, que votre cœur est mille fois plus content qu'il n'était autrefois?

LADI SPIRITUELLE.

Cela est bien vrai, ma Bonne; mais je fais encore bien des fautes. Par exemple, je n'ai pas encore pardonné à milord......, qui a dit que j'étais une peste.

MADEM. BONNE.

Comment, ma chère! c'est l'homme du monde auquel vous avez les plus grandes obligations. Rendez-vous justice; milord avait raison : ce n'est pas par méchanceté qu'il disait cela; au contraire, il vous aime : il s'est fort bien apperçu de votre conversion, et il disait, il y a trois jours, que si vous continuiez comme vous avez commencé, vous seriez la plus aimable femme de Londres.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, est-ce une faute d'être bien contente de ce que milord..... a dit?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, nous devons chercher à plaire à tout le monde, pourvu

que ce soit par nos vertus; et rien n'est si mal que de dire : je ne me soucie pas qu'on me méprise.

LADI CHARLOTTE.

J'ai dit cette sottise-là bien des fois; mais, ma Bonne, je ne le pensais pas; c'était par dépit et par rage que je disais cela, et pour donner du chagrin à ma gouvernante et à mes sœurs.

MADEM. BONNE.

Vous preniez-là une belle vengeance; c'est comme si vous mettiez le feu à une belle maison que vous auriez, pour brûler l'écurie de votre voisin qui serait à côté; mais ne parlons plus de cela, puisque vous êtes corrigée. Nous allons à présent répéter nos histoires.

LADI MARY.

Ma Bonne, je vous prie auparavant de m'expliquer deux mots que je n'entends pas. Qu'est-ce qu'un hôte? Qu'est-ce qu'un lac?

MADEM. BONNE.

Ce mot d'*hôte* a deux significations.

Quelquefois il veut dire une personne chez laquelle on loge et l'on mange. Ainsi, le maître d'une auberge s'appelle un hôte, et sa fëmme une hôtesse. Quelquefois aussi il veut dire des personnes qui viennent manger et coucher chez nous; comme dans la fable de Philémon et de Baucis: Jupiter et Mercure étaient leurs hôtes. Ladi Sensée va nous dire ce que c'est qu'un lac, et en même tems elle vous dira la différence qu'il y a entre les mers, les rivières, les fleuves et les lacs.

LADI SENSÉE.

Une mer, c'est une grande quantité d'eaux qui ne sortent point de leur place, et qui ne coulent point comme les rivières.

LADI MARY.

Est-ce que les rivières coulent?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, elles coulent ou marchent toujours; mettez-vous sur le pont de Westminster, vous verrez que l'eau ne se tient point tranquille, et qu'elle va

toujours du côté du pont de Londres.

MISS MOLLY.

Dites-moi, je vous prie, d'où viennent les rivières?

MADEM. BONNE.

Elles sortent ordinairement des montagnes. La rivière coule sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre rivière où elle se perd; mais si elle ne rencontre point de rivière dans son chemin, et qu'elle aille jusqu'à la mer, alors on la nomme un fleuve. Un fleuve est donc une grande rivière, qui ordinairement porte son nom jusqu'à la mer.

LADI CHARLOTTE.

Je n'entends pas bien cela, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Vous le comprendrez en regardant une carte. Voyez-vous cette grande rivière qu'on appelle le Rhône; voilà plusieurs autres rivières qui viennent se perdre chez elle. En voilà sur-tout deux grandes, la Saône et l'Isère. Quand la Saône et l'Isère ont joint le Rhône, il

n'y a plus de Saône ni d'Isère, mais seulement le Rhône, qui court encore fort long-tems, et puis va se jeter dans la mer.

Quand le Rhône arrive à la mer, on le nomme encore le Rhône; c'est donc un fleuve, parce qu'il garde son nom jusqu'à la mer. Je dis que cela arrive ordinairement, mais pas toujours; car le Rhin, qui coule à l'ouest de l'Allemagne, ne va pas jusqu'à la mer; mais il se perd dans le sable. Ladi Sensée, dites-nous ce que c'est qu'un lac, et combien il y a de grands lacs en Europe.

LADI SENSÉE.

Un lac est comme une petite mer, car ses eaux ne coulent pas. Il y en a deux dans la Moscovie; le lac Onéga, et le lac Lodéga; un au nord-est de la Suisse, qu'on appelle le lac de Constance, et un proche de Genève, qu'on appelle le lac de Genève: le fleuve du Rhône passe à travers ce dernier lac.

MADEM. BONNE.

Cela fera notre leçon de géographie

aujourd'hui : ladi Mary, dites-nous votre histoire.

LADI MARY.

Lorsque Moyse et les Israélites entrèrent dans le désert, le seigneur ordonna à son ange de les conduire. Le jour, il marchait devant eux dans une nuée, et la nuit, dans une colonne de feu qui les éclairait. Cependant Pharaon eut regret d'avoir laissé partir ce peuple qui travaillait pour lui, et ayant assemblé une grande armée, il courut après lui. Quand les Israélites virent les Egyptiens, ils eurent une grande peur, et ils dirent à Moyse : Pourquoi nous avez-vous amené dans ce désert pour y périr tout-d'un-coup? Il fallait nous laisser dans l'Egypte ; aviez-vous peur qu'il y manquât de la terre pour nous mettre après notre mort? Moyse les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, et il pria le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. En même tems, l'ange, qui était devant les Israélites, passa derrière et se mit entr'eux et les Egyptiens. Du côté des

des Israélites il faisait jour, car la colonne de feu les éclairait; mais du côté des Égyptiens, il n'y avait qu'une nuée; ainsi ils ne voyaient pas les Israélites; car cette nuée était comme un grand brouillard. Alors Moyse, par ordre du Seigneur, leva sa baguette sur la mer Rouge, et aussi-tôt cette mer s'ouvrit en deux; ensorte que l'eau était en l'air des deux côtés, comme deux murs, et qu'on pouvait passer sans se mouiller, au milieu de cette mer : pendant toute la nuit les Israélites passèrent, et les Egyptiens crurent qu'ils pouvaient passer après eux; mais quand ils furent tous dans la mer avec Pharaon leur roi, les eaux, qui étaient en l'air, revinrent à leur place, et tous les Egyptiens furent noyés sans qu'il s'en sauvât un seul. Alors Moyse, Aaron et leur sœur Marie, chantèrent avec le peuple un cantique de louange au Seigneur, qui les avait sauvés des mains de leurs ennemis.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Les Israélites arrivèrent dans un lieu où les eaux étaient si amères, qu'il n'était pas possible d'en boire. Ils recommencèrent à murmurer contre Moyse; mais ce saint homme, sans se rebuter de leur ingratitude, pria le Seigneur. Dieu lui commanda de jeter dans ces eaux d'un certain bois, et en même-tems elles devinrent douces. Ensuite les Israélites entrèrent dans un grand désert, où il n'y avait rien à manger, et ils murmurèrent encore, en disant: Pourquoi nous as-tu tirés d'Egypte où nous étions assis auprès des marmites pleines de viandes? C'est pour nous faire mourir de faim, que tu nous a menés dans ce désert. Moyse pria le Seigneur, qui fit tomber sur la terre une grande rosée, et sur cette rosée de petits grains comme de la grêle. Alors Moyse dit au peuple: voici le pain que

Dieu vous envoie; qu'on en ramasse une mesure pour chaque personne, mais il ne faut pas en garder pour le lendemain. Le peuple, qui n'avait jamais rien vu comme ces petits grains, les appela manne; et ils avaient le goût de beignets cuits dans le miel. Chacun se dépêcha d'en ramasser; mais il y en eut quelques-uns qui désobéirent à Moyse, et qui en gardèrent pour le lendemain : ils furent bien surpris quand ils la voulurent manger le matin, car elle sentait mauvais et était pleine de vers. Cependant Moyse dit au peuple de la part de Dieu : Vous ramasserez chacun une mesure de manne pendant cinq jours, mais le sixième jour, vous en ramasserez deux mesures; celle-là se conservera bonne et fraîche pour le lendemain, car il n'en tombera pas le septième jour. Ce septième jour sera consacré au Seigneur, et il ne sera pas permis de travailler ce jour-là. Les choses arrivèrent comme Moyse les

avait prédites, et la manne, qui se gâtait du jour au lendemain pendant toute la semaine, se conserva bonne le jour du seigueur, et ce septième jour fut appelé Sabbat. Moyse commanda aussi à Aaron de ramasser une mesure de cette manne, et de la garder comme un témoignage du miracle que Dieu avait fait pour les Israélites, qui en mangèrent pendant quarante ans. Mais les paresseux, qui n'aimaient pas à se lever matin, en manquaient, car la manne se fondait au soleil; ainsi, il fallait prévenir le lever du soleil pour en faire provision.

MADEM. BONNE.

C'est votre tour, miss Molly.

Miss MOLLY.

Les Israélites étant allés dans un autre endroit, manquèrent d'eau: et oubliant tous les miracles que Dieu avait faits pour eux, ils dirent à Moyse: Pourquoi nous as-tu tirés d'Egypte, et nous

as-tu menés ici pour mourir de soif avec nos familles et nos troupeaux? Moyse leur répondit : ce n'est pas contre moi que vous murmurez, mais contre Dieu; toutefois je vais le prier qu'il vous donne de l'eau. Alors Moyse, par l'ordre du Seigneur, frappa un rocher avec sa baguette, et il en sortit une grande quantité d'eau. Ensuite il y eut un roi, nommé Amalec, qui vint avec une grande armée pour combattre les Israélites. Moyse commanda à Josué de choisir des soldats parmi le peuple, et d'aller combattre Amalec. Pendant la bataille, Moyse, Aaron et Hur montèrent sur la montagne, et Moyse levait les mains au Ciel en priant le Seigneur; mais, comme il avait les bras fatigués, il fut obligé de les baisser. Or, les Israélites, qui avaient été vainqueurs pendant que Moyse avait les mains élevées, furent battus aussi-tôt qu'il les eut abaissées. Quand il vit cela, il s'assit sur une pierre, et Aaron et Hur lui tenaient

chacun un bras, et les Amalécites, sujets d'Amalec, furent contraints de s'enfuir, et Dieu déclara une guerre éternelle aux Amalécites, et commanda à Moyse d'écrire toutes ces choses.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, toutes ces histoires sont-elles bien vraies? Elles sont si surprenantes, qu'on a bien de la peine à les croire.

MADEM. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que rien n'est impossible à Dieu.

LADI SPIRITUELLE.

Je le sais, ma Bonne. Mais n'est-il pas vrai que Moyse pourrait fort bien avoir écrit des choses qui ne seraient pas vraies. Je ne dis pas que cela soit faux; mais je vous prie seulement de me dire comment on peut s'assurer que cela est vrai.

MADEM. BONNE.

Je le ferai de tout mon cœur, ma

chère ; je suis bien aise de voir que vous écoutiez comme une personne raisonnable, et que vous vouliez des preuves, c'est le moyen de n'être jamais trompée. Nous savons que Dieu peut faire des miracles, et nous voulons savoir s'il a fait ceux que Moyse a écrits : n'est-ce pas cela que vous me demandez ?

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Si Moyse avait écrit des mensonges, les Israélites, qui n'étaient pas complaisans, lui auraient donné un démenti, et lui auraient dit : Pourquoi dites-vous que nous avons passé la mer Rouge, que nous avons mangé de la manne qui tombait du Ciel ? Pourquoi dites-vous que cette manne ne pouvait se conserver du jour au lendemain pendant cinq jours, et qu'elle se conservait le sixième ? Pourquoi dites-vous que vous avez fait sortir de l'eau d'un

rocher ? Nous sommes trois cents mille hommes qui aurions vu ces choses, si elles étaient vraies. Allez, vous êtes un fourbe et un imposteur, vous ne méritez pas qu'on vous écoute.

Si on mettait sur les papiers-nouvelles, qu'il a tombé une pluie de feu sur toute la ville de Londres, n'est-il pas vrai que vous diriez : l'homme qui a écrit ce papier est un impudent menteur ? Si cela était vrai, nous l'aurions vu. N'est-il pas vrai que dans les papiers qui paraîtront demain, on se moquerait de cet homme ?

LADI MARY.

Sans doute, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Mais si cet homme vous disait ensuite : vous savez que c'est moi qui ai fait tomber ce feu ; ainsi, je suis bien puissant, vous devez m'obéir ; que lui répondriez-vous ?

LADI MARY.

Je lui dirais : vous êtes un extrava-

gant; au lieu de vous obéir, il faudrait vous envoyer à Bedlam avec les fous.

MADEM. BONNE.

Eh bien, ma chère, les Israélites n'ont pas répondu cela à Moyse. Pourquoi? c'est qu'ils avaient vu les miracles que Dieu avait faits et dont Moyse leur parlait.

LADI SENSÉE.

Permettez-moi, ma Bonne, de faire aussi une réflexion. Si Moyse avait écrit une histoire faite à plaisir, il me semble qu'il n'aurait pas mis dans cette histoire ce qui lui arriva, quand il vit ce buisson tout en feu qui ne brûlait point. Moyse ne montra pas beaucoup de courage alors; il s'excusa plusieurs fois, et répétait toujours qu'il avait de la peine à parler. Il me semble, s'il n'avait pas voulu écrire la vérité, qu'il eût dit: *D'abord que Dieu m'eut parlé, je n'eus pas de peur, et je dis, j'irai délivrer le peuple, et je ne crains point Pharaon.*

MADEM. BONNE.

Votre remarque est excellente, ma chère. Quand un homme écrit une histoire, et qu'il avoue les sottises qu'il a faites, on peut juger hardiment que cet homme dit la vérité; car s'il était un menteur, il mentirait à son avantage, et pour dire du bien de lui; vous verrez par la suite qu'il continue d'avouer ses fautes.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai pourtant entendu un gentilhomme qui disait que Moyse était un mal-honnête homme, qu'il n'a jamais fait de miracles. Il disait encore que la mer Rouge se retire de tems en tems sans miracle, et que Moyse, qui savait cela, avait pris ce tems pour la passer.

MADEM. BONNE.

Il fallait donc qu'il fût bien adroit pour faire durer le passage des Israélites, justement jusqu'au tems où la mer devait revenir à sa place, afin de faire noyer les Egyptiens. Il fallait en-

core que les Egyptiens fussent de grands ignorans, car enfin ils ne demeuraient pas loin de la mer Rouge : si cette mer se retirait de tems en tems, on devait savoir cela en Egypte, et ils n'auraient eu garde d'y entrer.

MISS MOLLY.

Pour moi, ma Bonne, je pense que les Israélites étaient bien ingrats de murmurer sans cesse contre Moyse, qui leur avait obtenu de si grandes graces, en priant le seigneur pour eux.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; mais nous sommes aussi ingrats que ce peuple, puisque nous désobéissons à Dieu, malgré les miracles que nous voyons tous les jours.

LADI CHARLOTTE.

Mais je n'ai jamais vu de miracle.

MADEM. BONNE.

Ouvrez les yeux, ma chère, et regardez le soleil, la lune, les étoiles ;

regardez la terre et la mer; regardez-vous vous-même. Nous sommes environnés de miracles auxquels nous ne pensons pas, parce que nous les voyons tous les jours. Ce soleil, qui éclaire les hommes depuis le commencement du monde, est précisément placé comme il faut pour nous être utile. S'il était plus haut, il ne pourrait pas échauffer la terre. S'il était plus bas, il la brûlerait et nous aussi. N'est-ce pas un miracle qu'il reste toujours à la même hauteur depuis si long-tems ?

LADI SENSÉE.

J'ai ouï dire qu'il y a un pays, d'où le soleil est bien plus proche que de nous, et où il fait une chaleur insupportable.

MADEM. BONNE.

C'est dans l'Afrique, dans le milieu de l'Amérique et au sud de l'Asie; mais cette chaleur est supportable pour les habitans de ces pays. Dieu leur a donné des corps capables de la souffrir; ainsi,

ceux qui naissent dans l'Afrique et dans l'Amérique, aux endroits où il fait si chaud, se portent bien; mais les étrangers y tombent malades.

Voyez-vous sur la carte d'Afrique, ce pays qu'on appelle Egypte : il y fait fort chaud; cependant il n'y pleut jamais, ou du moins très-rarement.

LADI SPIRITUELLE.

Comment donc ces pauvres gens peuvent-ils vivre? car, sans la pluie, il ne viendrait rien sur la terre; ni bled, ni herbe, ni choux, ni salade, ni fruits, etc.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère. Cependant l'Egypte est un pays où l'on trouve toutes ces choses. Dieu y a placé ce grand fleuve que vous voyez, qu'on nomme le Nil. Tous les ans il sort de sa place, et va couvrir toutes les terres d'Egypte, pendant plusieurs mois; et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que les

eaux du Nil portent avec elles, sur les terres, une boue ou limon qui les rend plus propres à porter d'excellentes choses. Or, je vous demande, mes enfans, si ce n'est pas-là un grand miracle ? Si la Tamise se débordait et couvrait l'Angleterre pendant plusieurs mois, chaque année, la terre serait noyée, parce qu'il pleut assez pour la rendre fertile, et lui donner toute l'eau dont elle a besoin. Il n'y a que l'Egypte où il ne pleut pas, parce que le Nil est suffisant pour lui donner de l'eau ; cela est admirable.

LADI MARY.

Mais, ma bonne, quand les eaux du Nil se répandent dans l'Egypte, elles doivent remplir toutes les villes.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère ; car on a bâti les villes dans des lieux élevés, et l'on a fait des ponts qui mènent d'une ville à une autre. Adieu, mesdames, je me

suis amusée à vous parler et il est bien tard.

LADI MARY.

J'ai mille choses à vous demander, ma Bonne, mais ce sera pour la première fois.

Fin du Tome premier.

[illegible]